

R.S. GREY

UN SECOND SOUFFLE



Amoi

R.S. Grey

UN SECOND SOUFFLE

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Eva Roques*

& moi

DU MÊME AUTEUR

Pour le jeu, collection &moi, 2017.

www.collection-emoi.fr

Titre de l'édition originale :
WITH THIS HEART

Ouvrage publié sous la direction éditoriale de Marie Chivot-Buhler

Couverture © Julilo Design

ISBN : 978-2-7096-5816-4

© 2014 R.S. Grey. Tous droits réservés.

© 2019, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition mai 2019.

Pour toutes les Abby Mae du monde.

1

En ce banal samedi après-midi, je me retrouvai dans une entreprise de pompes funèbres à arpenter les rangées d'urnes comme si je faisais mes courses. Étonnamment, il y avait pléthore de choix. Je pensais que ce n'était qu'un modèle standard, mais loin de là. Elles étaient depuis longtemps devenues un produit de consommation. Sans compter qu'on jouait sur notre culpabilité. Comment envisager de fourrer un être cher dans une horreur en céramique noire quand on pouvait opter pour une touche plus personnalisée ? Il y en avait pour tous les goûts : imprimé camouflage en forme de tête de cerf, cœurs en strass, et le très patriotique drapeau américain agrémenté d'un pygargue à tête blanche.

Bref, voilà où j'en étais, à passer en revue toutes ces options grotesques, quand il entra.

La clochette de la porte tinta gaiement – ce qui me sembla malvenu pour une maison funéraire – mais je ne me retournai pas. Ces endroits étaient déprimants et j'avais une mission : choisir une urne et décamper au plus vite. Des bruits de pas résonnèrent derrière moi puis une silhouette apparut dans mon champ de vision.

Je me figeai.

Pourquoi cet individu se collait-il à moi ? Il ne pouvait pas choisir une autre allée ? N'était-ce pas censé être une démarche intime ? Le respect n'existait-il donc plus ?

Je gardai le regard rivé sur les urnes alignées devant moi, mais cela ne sembla pas le décourager pour autant.

— Moi, je prendrais celle-là. Quoi de mieux que des pois rouges et blancs pour honorer la mémoire de l'être aimé ? lança une voix rauque.

Ce fut cette voix de crooner qui attira mon attention.

Je regardai discrètement sur ma gauche, juste assez pour apercevoir un type, les mains fourrées dans les poches de son jean, une casquette de base-ball bleu marine sur ses cheveux bruns en bataille.

Son petit sourire ironique m'indiqua qu'il me taquinait. Au beau milieu d'une entreprise de pompes funèbres...

Je plissai les yeux, essayant de deviner ses motivations, mais en vain.

— J'en prends note, marmonnai-je d'une voix neutre avant de me diriger vers une autre allée.

Il ne me suivit pas. Peut-être ma réponse laconique l'avait-elle vexé.

Je passais le bout de mon doigt sur le rebord d'une étagère poussiéreuse quand un employé apparut derrière le comptoir. Je ne l'avais pas remarqué auparavant mais désormais, impossible de le rater. Tout de noir vêtu, il essayait en vain de ne pas déborder du costume bon marché qui avait dû lui aller dix ans plus tôt, quand il pouvait encore voir à quoi ressemblaient ses orteils.

— Bonjour. Bienvenue au Salon Funéraire Al. Puis-je vous apporter mon aide dans ce moment douloureux ?

Ce n'était naturellement pas la première fois qu'il récitait son petit laïus mais je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe de déception devant sa voix lasse et monocorde. De toute évidence, il n'avait aucune envie de m'aider à acheter une urne.

Je n'eus pas le temps de répondre.

— Tout à fait. Al, c'est bien ça ? lança le crooner derrière moi.

Je ne m'étais pas rendu compte qu'il m'avait suivie.

L'employé fronça ses sourcils épais.

— Non. Je suis son petit-fils, Fred.

— Fred. Quel nom épatant ! Je crois en effet que cette jeune fille a besoin d'un coup de main. Elle a l'air un peu perdue.

Tournant brusquement la tête, je le fusillai du regard. Il avait dit « jeune fille » alors qu'il devait avoir à peine un ou deux ans de plus que moi.

— N'importe quoi. Je ne suis pas perdue, affirmai-je.

Il me lança un petit sourire narquois. Mais pour qui il se prenait, celui-là ?

Il portait un T-shirt noir sur lequel on pouvait lire : « Lâche l'école, kiffe la drogue. » Puis je regardai de nouveau ses yeux. Difficile d'en déterminer la couleur avec cette casquette qui les cachait, mais tout le reste était là : pommettes ciselées, nez droit, lèvres sensuelles, longs cils et sourcils épais. Si je ne m'étais pas trouvée dans une entreprise de pompes funèbres et s'il n'avait pas été à la limite du harcèlement, j'aurais pu me demander s'il n'avait pas vendu son âme au diable pour être aussi beau.

— Mademoiselle ? lança Fred, m'arrachant à mes pensées.

— Pardon. En fait, je recherche une urne noire toute simple. Vous en avez ? Car pour l'instant j'ai l'impression qu'à part des strass...

Fred leva les yeux au ciel le moins discrètement du monde avant de déplacer sa lourde carcasse vers une porte à côté de la réception.

— Je vais aller voir en réserve, grommela-t-il comme si je demandais la lune.

Je le suivis un moment du regard avant de repérer, accrochée au-dessus du comptoir, une pancarte proclamant : « Nos prix sont *six pieds* sous ceux de la concurrence. »

C'était d'un goût...

— Et sinon ? lança le crooner.

— Excuse-moi mais tu es là pour choisir une urne ou bien... ? demandai-je en cherchant des yeux quelque indice qui explique son étrange, quoique intéressant, comportement.

— Non, répondit-il simplement.

— Non ?

Il haussa innocemment les épaules.

— J'aime venir jeter un œil aux derniers modèles. On n'est jamais trop prévoyant.

Je lui lançai un regard abasourdi.

— Tu es sérieux ?

Il me décocha un sourire sexy. La vache !

— Non. J'étais en train d'acheter un granité juste en face quand je t'ai vue entrer. Je t'ai suivie sur un coup de tête.

Évidemment... Il était trop canon pour être normal.

— Donc tu es un psychopathe ?

— Je préfère dire que j'ai été gravitationnellement attiré par ta présence.

Ben voyons... Je mentirais en disant que sa réponse ne m'avait pas prise au dépourvu. Il fallait que je me ressaisisse rapidement sans perdre mon objectif de vue.

— Je vois. Bon, tu m'as officiellement agacée. Tu peux y aller et retourner à tes occupations.

J'étais un peu dure mais son comportement m'apparaissait comme une menace envers mon projet en béton.

Nous restâmes plantés là dans un silence qu'aucun de nous ne brisa. La plupart des gens se satisfont d'une attitude superficielle et de civilités futiles. La preuve : à la question « Comment ça va ? », tout le monde répond « Bien » par défaut. Mais ce type était tout le contraire. Il semblait curieux, borné et persévérant, même si je ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

— C'est pour quoi, l'urne ? demanda-t-il avec une curiosité effrontée.

Hein ?

— Plaît-il ? Qui ose demander ce genre de choses ? Tu n'as pas de filtre ou quoi ? rétorquai-je d'un air réprobateur.

— Tu as raison. Excuse-moi.

— C'est pour mon chien. (Je croisai les bras et inclinai la tête.) Voilà.

Maintenant, va-t'en.

Il s'humecta les lèvres en essayant de dissimuler son grand sourire. Ne devrait-il pas plutôt se sentir terriblement mal à l'aise d'avoir mis mon chien mort sur le tapis ? Enfin, mon chien mort imaginaire, mais ça, il ne le savait pas.

— Ah, je suis vraiment désolé. Il s'appelait comment ?

Malgré son ton compatissant, il me dévisageait comme s'il ne me croyait pas totalement. J'avais l'impression qu'il lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Sparky, répondis-je avant d'ajouter : Il existe vraiment.

Ne me demandez pas pourquoi je ressentis le besoin de justifier mon mensonge ni la raison pour laquelle je pris la voix d'un enfant de quatre ans pour le faire.

Il hocha pensivement la tête.

— Où vas-tu conserver ses cendres ?

J'aurais pu mentir mais quelque chose m'arrêta et, au lieu de ça, je me retrouvai à révéler à un parfait inconnu l'aventure secrète que je préparais depuis un mois.

— Je vais les disperser pendant un road trip, répondis-je d'une voix adoucie en haussant les épaules.

Son sourire s'élargit encore un peu plus. Impossible d'en détourner le regard.

— Inutile de me poser la question. Évidemment que je vais t'accompagner.

Je le dévisageai, abasourdie. Ce type était tout simplement incroyable. C'était la personne la plus arrogante que j'aie jamais rencontrée mais ses plaisanteries cachaient quelque chose. Je crois qu'il avait réellement envie de partir en road trip avec moi, bien qu'on ne se connaisse pas.

Alors que mes lèvres formaient une réplique bien sentie, Fred revint de la réserve. Je dévisageai mon inconnu une dernière fois avant de me retourner vers l'employé.

Il tenait une urne noire dans ses mains potelées. Bingo !

— C'est la seule que nous ayons mais elle est ébréchée sur le côté, marmonna-t-il.

— Vous me feriez un prix ?

Pour ce que j'avais à faire, ça conviendrait très bien.

— Je peux même vous la donner, répondit-il en haussant les épaules avant de me la tendre.

— Oh, O.K., merci. C'est pour mon chien, déclarai-je, laissant les mensonges se multiplier et s'enraciner.

— Je vois, répondit-il d'une voix impassible. Autre chose ?

Une bouffée d'eau de Cologne sexy attira de nouveau mon attention sur le crooner.

— Je crois que ce jeune homme cherche un cercueil, indiquai-je en le désignant d'un geste.

Son rire guttural me poursuivit alors que je prenais la fuite vers la sortie. Mes mains poussèrent la mince poignée métallique et la chaleur texane m'accueillit, vengeresse. Oh, juillet, pourquoi tant de haine ?

— Hé, attends !

Les cheveux à la base de ma nuque se dressèrent. Je tentai d'évaluer rapidement la situation : nous étions un samedi après-midi dans une banlieue de Dallas. Les gens fourmillaient dans la rue. Les voitures qui passaient à vive allure faisaient paraître l'asphalte encore plus chaud que d'habitude. Ce type ne pourrait me faire aucun mal en plein jour. Mais dans le cas contraire, nous finirions aux infos du soir. *Il faut savoir vivre dangereusement.*

Sur ce, je décidai que je pouvais bien lui accorder quelques minutes supplémentaires.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il.

Ses yeux étaient noisette avec un soupçon de folie verte tourbillonnante. Au soleil, je les voyais parfaitement à présent.

— Abby.

Il sourit comme si je venais de lui annoncer qu'il avait gagné au loto. Son visage se fendit en deux et, instinctivement, je sentis les coins de ma bouche se relever malgré moi.

— Abby, répéta-t-il.

Mon prénom sonnait bien mieux sur ses lèvres.

— Voilà.

Je tapotai du pied.

— Moi, c'est Beck, dit-il en posant la main sur son cœur.

Il semblait attachant, même si je n'avais pas encore décidé que faire de lui.

— Comme le chanteur ? demandai-je les yeux plissés en mettant ma main en visière pour me protéger du soleil.

— Exactement.

N'y tenant plus, je souris. Difficile de lutter contre son charme ravageur.

— Je veux t'accompagner en road trip, répéta-t-il avec tant d'assurance que je me demandai s'il lui était jamais arrivé d'être repoussé.

Je secouai la tête.

— *Mon* road trip n'accepte pas de passager mais je suis certaine que tu trouveras ton bonheur ailleurs.

Ma remarque le fit sourire mais je devinai autre chose dans son regard alors qu'il méditait mon refus.

— Probablement. Mais quelque chose me dit que c'est le tien que je ne

voudrais pas rater.

Je levai les yeux au ciel et reculai d'un pas. Plus tard, je prendrais conscience qu'il s'agissait de l'ultime tentative de mon corps pour se soustraire à Beck.

— Tu comptes partir combien de temps ?

Peut-être souffrait-il de pertes de mémoire à court terme. Ou alors, c'était un enfant gâté à qui personne n'avait encore jamais dit non.

— Deux semaines... mais je ne sais pas très bien pourquoi tu me poses la question puisque je ne prendrai jamais la route avec un inconnu à moins de vouloir finir dans une secte à boire du Kool-Aid¹.

Ce qui déclencha chez lui un autre sourire.

— Tout le monde n'en a pas bu, corrigea-t-il. Certains dormaient, d'autres étaient sourds, et ils ont raté l'appel. En plus, c'était du Flavor Aid.

J'en restai comme deux ronds de flanc. Puis je l'étudiai, les yeux mi-clos.

— Tu es la personne la plus étrange que j'aie jamais rencontrée.

Il ne me contredit pas. Il fouilla dans sa poche arrière et en sortit un stylo et ce qui semblait être une carte de visite chiffonnée. Au dos, il griffonna quelque chose à la hâte.

— Préviens-moi si tu changes de politique.

Il sourit une dernière fois avant de me tendre la carte. Je la pris, même si je savais que je ne modifierais pas mes plans.

Puis il tourna simplement les talons et traversa la rue au petit trot comme si ces trente dernières minutes n'avaient jamais eu lieu. Interdite, je restai là assez longtemps pour le voir entrer dans le magasin d'une station-service. Lorsqu'il réapparut une minute plus tard, il tenait à la main un granité bleu et portait une paire de lunettes de soleil Wayfarer qui masquait ses yeux noisette. Peut-être disait-il vrai à propos du granité.

Il leva les yeux vers moi et répondit d'un grand sourire à mon regard oblique. Aucune distance ne pouvait me prémunir contre son charme. Il se dirigea vers une vieille camionnette Ford bleue, sauta dedans et démarra sans se retourner.

1. Référence au suicide collectif des adeptes de la secte « Le Temple du Peuple » en 1978. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Où ranges-tu tes épices ? me demanda maman.

— Quelles épices ? répondis-je en passant mes étagères en revue.

— Le romarin, le thym... ce genre de choses.

— J'ai du sel et du poivre.

Le sourire crispé de ma mère ne réussit pas à dissimuler son inquiétude. Comme si le fait de ne pas avoir d'aromates signifiait que j'étais incapable de subvenir à mes besoins dans d'autres domaines. Était-elle en train de se demander si j'arrivais à me brosser les dents toute seule ?

— Nous irons faire des courses dans la semaine pour acheter les produits de base, déclara-t-elle en hochant la tête.

Mon avis n'avait aucune importance. Elle avait pris sa décision et opinait du chef en signe d'accord avec elle-même.

Je serrai les dents et me demandai si des morceaux d'émail pouvaient se détacher et se loger dans ma gorge. Étrange façon de mourir.

— Pas besoin. Je peux y aller toute seule, rétorquai-je en essayant de conserver une voix calme et posée.

Depuis la gazinière sur laquelle il préparait des blancs d'œufs et une version végétarienne du bacon, mon père me lança :

— Ma puce, pourquoi ne laisses-tu pas ta mère t'aider ?

Choisis soigneusement tes batailles, m'indiqua son regard sévère. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était que j'avais peut-être accumulé depuis trop longtemps de vieilles batailles dans ma tête et qu'elles allaient bientôt percer à la surface et me rendre folle.

Mais qui étais-je pour priver ma mère de ses plus grandes joies dans l'existence : me garder en vie et désormais, manifestement, faire en sorte que ma cuisine soit goûteuse.

— Bonne idée. J'imagine que quelques épices pourraient m'être utiles, cédaï-je, sentant une vague de fatigue venue de nulle part m'envahir.

Je me traînai vers la table et m'assis, tentant d'ignorer les regards inquiets de mes parents.

— Je n'ai pas arrêté de la journée, à décorer l'appartement et à faire du shopping avec vous. Ne me regardez pas comme ça.

Je n'avais pas encore l'endurance d'une jeune fille de dix-neuf ans en pleine forme mais j'étais sur la bonne voie. Les voir m'observer comme si j'étais un oisillon ne m'aidait pas.

— Alors, tu aimes ton appartement ? demanda ma mère pour changer de sujet.

J'avais emménagé voilà un peu plus d'un mois. Il avait fallu des semaines de négociation et une présentation Power Point très élaborée avant que mes parents considèrent même cette idée. Nous avons fini par trouver un compromis : ils m'autorisaient à prendre mon propre appartement s'il se trouvait dans leur rue. J'adorais ce minuscule studio, synonyme de liberté, situé à deux minutes de la maison de mon enfance. La peinture écaillée était la mienne ; le parquet grinçant était mon chez-moi.

— Beaucoup.

— Tu as déjà rencontré tes voisins ? demanda mon père en retournant les œufs.

Je songeai un instant à leur mentir, simplement pour les rassurer, mais décidai plutôt de déformer la vérité. Ce qui est tout à fait différent. Je préférais ne pas leur dire que j'avais rencontré mes voisins de gauche : un vieux couple gay dont l'un était à moitié aveugle et l'autre un vétérinaire invalide. Amalgame assez intéressant jusqu'à ce que l'aveugle vienne un soir marteler ivre mort à ma porte. Littéralement marteler, avec un marteau. Il exigeait que je lui rende les treize dollars que je lui avais apparemment volés. Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Je n'avais pas répondu et il avait fini par rentrer chez lui.

— Non, pas encore, mais je ne suis pas beaucoup sortie, prétendis-je.

— Je suis sûr que tu rencontreras bientôt des gens sympas, affirma mon père en glissant les œufs et le faux bacon sur une grande assiette qu'il posa sur ma table de cuisine/bureau/fourre-tout.

Aujourd'hui, un vieux bougeoir en forme de hibou et une pile de brochures médicales tenaient lieu de centre de table.

Les yeux marron de ma mère croisèrent les miens lorsqu'elle s'assit en face de moi et je me demandai pour la millionième fois de qui je pouvais bien tenir. Mes parents étaient tous deux bruns aux yeux marron. Pourtant, j'avais les cheveux blond vénitien et les yeux verts. Maman avait toujours affirmé que ma couleur de cheveux avait sauté une génération ; selon elle, quand ma grand-mère était jeune, elle aussi avait de beaux cheveux dorés. Je ne pouvais que la croire sur parole étant donné qu'aucun de mes grands-parents n'était encore en vie.

Nous mangeâmes en silence pendant quelques minutes jusqu'à ce que

l'inquiétude nerveuse et muette de mes parents finisse par me filer la chair de poule.

— Alors, c'est quoi votre programme pour aujourd'hui ? demandai-je en implorant les dieux qu'ils aient prévu de partir très très loin.

— Nous allons rester pour t'aider à finir de déballer tes affaires, répondit ma mère en souriant.

Choisis tes batailles, choisis tes batailles, choisis tes batailles. Dans quelques jours, je serais partie, loin d'eux, pour deux semaines. Une joie entachée de culpabilité s'installa dans mon ventre et je me forçai à hocher la tête.

— Super. Merci.

*

L'intimité était une chose rare dans ma vie et je me faisais fort d'en jouir le plus possible alors que je déambulais dans mon appartement, ramassant des trucs au hasard pour les déposer là où je jugeais être leur nouvelle place. Mes parents étaient partis depuis un peu plus d'une heure, après s'être assurés que j'étais suffisamment nourrie, douchée, et en pyjama. Apparemment, j'étais une enfant.

Je n'avais rien de prévu, bien qu'on soit dimanche soir et que je n'aie rien à faire le lendemain hormis traîner chez moi. Maman passerait probablement mais désormais, ce n'était plus suffisant. Pendant des années, j'avais été physiquement incapable de faire autre chose que regarder la télé et m'évader à travers les livres, et ça m'allait. Mais maintenant il m'en fallait plus.

On m'avait donné ce cœur et, à chaque battement, je ressentais ce pincement de culpabilité, cette petite voix qui me disait que je ne l'utilisais pas comme d'autres personnes, bien meilleures, l'auraient fait.

Depuis la veille, Beck avait traversé mes pensées environ un milliard de fois. En refermant la portière de ma voiture, j'avais retourné sa carte de visite. On pouvait y lire : « Daniel Prescott, P.-D.G des Éditions Prescott » ainsi qu'un numéro de téléphone et de fax. Au dos se trouvaient le nom et le numéro de Beck, griffonnés d'une écriture tellement brouillonne que j'aurais pu croire que c'était celle d'un enfant si je ne l'avais pas vu faire de mes propres yeux.

Lorsqu'il m'avait tendu sa carte, je n'avais eu aucune intention de m'en servir. Mais à présent, alors que j'hésitais entre regarder des rediffusions de télé-réalité et me jeter par la fenêtre du premier étage, je décidai qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que de voir quel genre de bizarreries Beck pourrait apporter à ma vie. Et oui, pour être honnête, je n'arrêtais pas de penser à son beau visage. Voilà. Vous êtes contents ?

Je me levai de la chaise de la cuisine pour attraper mon portable sur le plan de travail. L'espace d'une folle minute, j'envisageai de l'appeler avant de me

souvenir que je n'avais jamais réellement discuté avec un type par téléphone. Enfin, à part mon père, mais ça ne comptait pas vraiment. Et si j'avais une voix très bizarre au téléphone ? Vous savez, comme quand vous vous entendez parler et que vous vous dites *oh mon Dieu, comment font les gens pour supporter le son de ma voix ?*

À la place, je lui envoyai un texto.

Abby : Pourquoi tu veux m'accompagner en road trip ?

Mon cœur tambourina dans ma poitrine et, l'espace d'un instant, je crus qu'il venait de décider de me lâcher. Je passai le bout de mon doigt sur la cicatrice irrégulière à quelques centimètres sous ma clavicule. Heureusement pour mon palpitant, Beck me répondit rapidement.

Beck : Abby ?

Une fois passée l'excitation de voir son nom s'afficher sur l'écran, je me demandai : *qui peut être assez désespéré pour répondre immédiatement à un texto ?* J'avais vu assez d'épisodes de *Gossip Girl* et autres pour savoir que c'était la dernière chose à faire, au risque de passer pour un loser. Aussi, décidai-je de glisser un moment sur le vieux parquet de mon appartement avec mes chaussettes en pilou-pilou, façon patineuse. Quand un temps raisonnable se fut écoulé, j'appuyai sur la touche « Envoyer ».

Abby : Tu as répondu à ma question par une autre.

Beck : Je n'aime pas les mystères.

Il avait de nouveau répondu illico aussi décidai-je que *Gossip Girl* n'était finalement pas si réaliste que ça étant donné qu'ils avaient pris des trentenaires pour jouer des lycéens. Donc, au lieu d'être cool, je répondis.

Abby : Tes réponses n'ont absolument aucun sens.

Beck : Au contraire. Je ne supporte pas le suspense. Imagine : une fille achète une urne. Elle ment manifestement sur son utilisation avant de partir dans le soleil couchant. Je dois savoir comment ça finit. En meurtre-suicide ?

Abby : T'as pas de vie ou quoi ?

Beck : Si, je suis justement en train de la vivre.

Abby : Je veux dire un boulot ou une famille. Oh mon Dieu, tu as des enfants ?

Beck : J'ai l'air si vieux ?

Abby : Peut-être.

Beck : Je prends ça comme un compliment. Et pour répondre à ta question : je suis totalement libre, rien ne me retient ici.

Je me fis la réflexion que cette dernière phrase résumait parfaitement ma vie. Je chassai cette pensée et tapai un nouveau message.

Abby : Sur une échelle de 1 à 10, à combien évaluerais-tu ton envie de me violer et de m'assassiner sur le bas-côté de la route ?

Il fallait que je demande. J'aurais probablement pu me montrer plus diplomate mais à quoi bon ? Ce n'était pas comme s'il allait m'accompagner, de toute façon.

Beck : Tu es folle ? Le bas-côté d'une route est un très mauvais choix pour un meurtre. Trop de témoins. Je ne sais pas combien de temps il me faudrait pour trouver où balancer ton corps. Et Dieu sait que tu ne me faciliterais pas la tâche. Et surtout, si je te tue, je n'aurai jamais de réponses à mes questions.

Abby : Le sarcasme passant mal par texto, je vais donc supposer que tu es sérieux et ne plus jamais t'écrire.

Je ne rangeai pas mon téléphone. Je savais qu'il plaisantait, et même si ce n'était pas le cas, ses yeux noisette malicieux valaient presque la peine de prendre le risque qu'il soit un tueur en série.

Beck : Ne plus m'écrire est un moyen sûr d'atteindre le haut de ma liste de victimes... Tu viens de passer devant le type du Chipotle Mexican Grill qui avait lésiné sur le riz.

Abby : La la la... Je ne t'entends pas.

Beck : O.K., attends. On vient juste de se rencontrer et j'ai déjà fait deux blagues sur le meurtre...

Abby : Ne change pas de sujet...

Beck : Parfois, il faut savoir faire confiance aux autres.

Je renâclai. *Ouais, c'est ça, bien sûr.*

Abby : Tu viens de répondre à ma question par un cliché.

J'abandonnai mon portable sur la table pour traîner dans mon appartement. J'ouvris le réfrigérateur et jetai un œil à son contenu peu réjouissant. Je déambulai dans ma chambre, réarrangeant des objets que j'avais disposés une demi-heure plus tôt.

En réalité, je n'arrêtais pas de repenser au commentaire de Beck et à la façon dont il s'était frayé un chemin dans mon inconscient.

Une heure plus tard, je répondis de nouveau avec ces deux petits mots :

Abby : Je sais.

J'avais écrit « Je sais » sans pour autant trouver une seule personne à qui j'avais déjà pu faire confiance de cette façon. Cette nuit-là, allongée dans mon lit, j'essayai de nous imaginer, Beck et moi, vivant comme ce couple de gays à côté de chez moi. Ils paraissaient vraiment heureux, malgré leur dépendance à l'alcool. Ils avaient des chats et parfois, à travers les murs, je les entendais rire et jouer de la musique. Pour moi, ça ressemblait à de l'amour.

*

Le lendemain matin, je fus réveillée par un message.

Beck : On part quand ?

Je ne répondis pas. C'était une chose d'envisager de l'emmener avec moi en road trip au beau milieu de la nuit alors que je glissais vers le sommeil, esseulée dans mon minuscule appartement. Mais à la lumière du jour, la lucidité reprenait ses droits. Je fourrai mon portable dans mon sac à main sans répondre.

Je commençai cette journée comme chaque matin depuis la transplantation ; je pris ma température avant d'avalier tous mes cachets antirejet d'un seul coup. J'avais appris cette astuce très tôt. Je dirais même que j'étais plutôt douée pour être malade.

Une fois par semaine, j'avais rendez-vous chez mon médecin pour m'assurer que mon corps n'était pas en train d'attaquer mon beau cœur tout neuf. Ce jour-là, ma mère m'accompagna en voiture. Je regardai par la vitre, laissant mon regard se perdre sur les maisons qui défilaient, quand il m'apparut pour la première fois que je *voulais* que Beck m'accompagne. À vrai dire, je n'avais même plus envie d'y aller *sans* lui. Je chassai cette pensée en montant le son de la radio mais maman le baissa aussitôt.

— Tu n'écoutes pas la musique aussi fort quand tu conduis, j'espère ?

— Euh, non, non, mentis-je.

En réalité, plus c'était fort, mieux c'était. Comment ressentir la musique sans annihiler tous les autres sons ?

— Abby, tu ne peux pas te laisser distraire en conduisant. Tu dois te concentrer sur la route et être prudente.

Vous vous demandez peut-être pourquoi ma mère me répétait tout ça alors que j'avais dix-neuf ans et que j'aurais déjà dû conduire depuis trois ans. Eh bien, il s'avère que lorsqu'on a une insuffisance cardiaque congénitale, notre cœur peut lâcher à tout moment ; on peut perdre connaissance et... faucher quelques personnes au passage. C'est pourquoi je n'avais commencé à conduire qu'après la greffe, deux mois auparavant.

— On ne fait que des analyses aujourd'hui, c'est ça ? demandai-je pour essayer de détourner son attention sur ma santé.

C'était sa distraction préférée et, pour être honnête, quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, j'étais plutôt reconnaissante de son aide.

— Oui. Ensuite, je pense que Dr Pierce fera un bilan physique rapide, comme d'habitude.

*

Après qu'on m'eut prélevé quelques tubes de sang, je rabaissai ma manche. L'été, je détestais porter des manches longues mais il faisait si froid dans le cabinet de Dr Pierce que je devais toujours me couvrir. J'avais perdu beaucoup de poids ces dernières années et, même si le nouveau cœur m'avait aidée à en reprendre un peu, la plupart du temps j'étais frigorifiée. Heureusement que je vivais au Texas. Je pourrais toujours me réchauffer en sortant.

— Voilà, c'est terminé. Je crois que votre mère vous attend dans le hall, m'informa poliment l'infirmière en établissant enfin un contact visuel.

C'était toujours elle qui prélevait mon sang. La première fois, malgré ma pâleur malade, elle n'était pas parvenue à trouver ma veine. Depuis cet incident, elle évitait soigneusement de me regarder. Les humains sont étranges.

— Oh, au fait, est-ce qu'Alyssa est là ? demandai-je un peu mal à l'aise.

L'infirmière me dévisagea d'un air sceptique avant de hocher la tête.

— Oui, mais elle est en pause...

Elle avait vraiment envie d'ajouter : *alors va-t'en et n'interromps pas ses quinze minutes de tranquillité.*

— J'en ai pour une seconde, et je vous assure qu'elle m'aime bien. Elle m'a dit un jour que j'étais sa patiente préférée.

Je ne me souvenais pas en réalité qu'Alyssa ait jamais dit ça. Elle avait une attitude très directe, droit au but. Je n'étais même pas sûre qu'elle m'ait jamais fait un compliment, d'ailleurs. Mais l'infirmière sembla me croire et se dirigea vers la salle de repos pour aller chercher Alyssa.

3

— Ma patiente préférée, vraiment ? lança Alyssa avec un petit sourire narquois en s’avançant.

Ses yeux marron se dirigèrent au-dessus de ma tête, probablement pour confirmer que la voie était libre. Je suivis son regard pour apercevoir ma mère en grande conversation avec Dr Pierce dans le couloir. À force de temps passé ensemble, elles étaient devenues les meilleures amies du monde. Je les imaginais discuter du sujet qui les avait réunies : moi et mon bon vieux, enfin nouveau, cœur.

— Tu es sûre que tu veux parler de ça maintenant ? demanda Alyssa comme pour me mettre en garde.

— Ouais, c’est vachement urgent.

— « Vachement » ? ironisa-t-elle.

Je fronçai le nez en signe de protestation.

— J’ai dix-neuf ans, vous vous souvenez ? J’ai le droit d’utiliser des mots comme « genre » et « vachement ».

Alyssa éclata de rire et me tira doucement le bras pour me conduire dans la salle de consultation la plus proche.

— Tu te rends bien compte qu’en me demandant ça, tu mets mon travail, mais également ce cabinet et l’hôpital, en danger ?

Chaque trait de son visage était dur, ce qui ne faisait qu’accentuer la gravité de ses paroles.

— Alyssa, j’ai conscience que mes actes ont des conséquences. Elles ont l’air vraiment horribles et je vous jure que je n’utiliserai pas ces informations à la légère.

Elle leva les yeux au ciel avant de m’observer, comme pour jauger ma sincérité. J’espérais qu’en ce moment mon visage dénué de maquillage me donne l’air le plus innocent possible. Pour enfoncer le clou, j’ouvris grand mes yeux verts et lui adressai un sourire implorant. Je lui offris mon plus beau visage d’enfant malade et je sus qu’elle ne pourrait pas me résister. Je suis désolée que vous l’appreniez comme ça. J’aimerais pouvoir dire que je ne me sers jamais de

ma maladie à des fins personnelles mais voilà comment je vois les choses : la vie m'a donné une main vraiment pourrie. Certains sont beaux ou intelligents, et ils utilisent ces qualités à leur avantage. Pourquoi n'aurais-je pas le droit, rien qu'une fois ou deux, de me servir de ma maladie à mon bénéfice ? Je n'ai jamais eu le droit de faire un Vœu¹. C'était mon Vœu. Et à cet instant, Alyssa était pratiquement le génie qui allait l'exaucer.

J'aurais peut-être dû le lui dire.

Elle finit par sortir un bout de papier de l'une des dizaines de poches de sa blouse et me le fourra dans la main comme un dealer de drogue qui voudrait se débarrasser de sa marchandise de peur que la police se pointe.

— Voici leur nom et leur adresse. Tu ne me connais pas et tu ne donnes pas la véritable raison de ta venue. Jamais.

Ma main trembla un peu en l'écoutant. Soudain, je touchais mon but du doigt et mon road trip prenait tout son sens. Les beaux traits de Beck se matérialisèrent dans mon esprit.

— Combien de temps as-tu l'intention de partir ? demanda-t-elle avec un soupçon d'inquiétude.

— Deux semaines, murmurai-je, appréhendant sa réaction.

— Donc tu vas manquer deux check-up ?

Sa voix était dure. J'avais envie de hurler : *OUI, je vais manquer deux rendez-vous afin de pouvoir VIVRE ma vie ! Quel est l'intérêt d'avoir un nouveau cœur s'il ne sert qu'à regarder la télé ou aller acheter des épices avec ma mère ?!*

Oh oui, j'en mourais d'envie mais, par respect, je hochai simplement la tête.

— Oui, mais ça va aller. J'emporterai tous mes médicaments et je prendrai ma température tous les jours.

Je savais que ce n'était pas suffisant. Tant de choses pouvaient mal tourner...

Elle pinça les lèvres, méditant ma réponse, avant de reprendre le bout de papier de ma main toujours tremblante.

— Attends, laisse-moi t'écrire mon numéro de portable au dos pour que tu puisses me joindre en cas de problème.

*

Maman ne me lâcha pas d'une semelle jusqu'au soir et j'étais trop fatiguée pour me soucier du fait que je n'avais pas eu de nouvelles de Beck de la journée. Bon, c'est vrai, il m'avait envoyé un texto le matin auquel je n'avais pas répondu, mais quand même ! Il renonçait déjà ? Je croyais que le romantisme était censé être fougueux et passionné.

Alors que je commençais à me pencher sur le sujet, mon portable vibra sur la table de nuit. « Caroline » et son visage joyeux et sous stéroïdes s'affichèrent sur l'écran. C'était ma meilleure amie, hormis mes parents et, à présent, le couple gay d'à côté. Oh, j'ai oublié de préciser que l'aveugle n'était pas vraiment aveugle, il était simplement affligé d'un lourd strabisme. Plus tôt dans la journée, il était sorti de son appartement alors que je m'apprêtais à descendre ma poubelle.

— C'est Otis que vous avez là-dedans ? m'avait-il demandé en zieutant mon sac poubelle.

Otis ?

— Euh... hum, c'est..., bafouillai-je.

Je ne savais absolument pas quoi dire. Qu'aurais-je dû faire ? Avouer à ce pauvre bougre que ma poubelle était remplie de saumon mélangé aux restes du plat bio/végétalien/sans gluten qui l'accompagnait ?

Voilà à quel point je suis bizarre. Je préfère m'enfermer dans un mensonge ridicule que de laisser l'un de nous endurer l'un des moments les plus embarrassants de l'humanité.

Mon téléphone vibra une fois encore dans ma main et je fis glisser mon doigt pour répondre.

— Salut Caroline.

— Salut Abby.

Elle semblait fatiguée, comme toujours ces derniers temps.

— Comment se passe la vie au Methodist ?

C'était le nom de l'hôpital où la plupart des enfants malades de ma connaissance recevaient leur traitement. J'y avais rencontré Caroline lors d'un séjour prolongé et éprouvant quelques années plus tôt. À cette époque, nous étions sur la liste d'attente de donneurs. De toute évidence, je n'étais plus sur cette liste. Caroline, elle, si. Elle avait besoin d'une greffe car elle souffrait d'une forme rare de cancer du foie qui avait commencé par une sténose maligne des voies biliaires intra-hépatiques. Elle était sur la liste mais on ne donnait pas de nouveaux foies à des patients atteints de cancer. Trop de gens sans cancer en avaient besoin.

Caroline était donc trop malade pour être soignée et trop malade pour obtenir un nouveau foie. De quoi avoir du mal à croire au concept d'égalité des chances.

— La routine. Mes parents travaillent pour pouvoir payer les factures, alors je m'ennuie un peu pendant la journée.

— Tu es toujours obligée d'aller dans des groupes de soutien ?

— J'ai expliqué à ma mère qu'ils me déprimaient et elle a dit que je n'étais plus obligée d'y aller.

Je fronçai les sourcils en repensant à combien ces groupes avaient été tristes et ennuyeux.

— Ouais, je suis d'accord. J'ai un livre à te prêter. Il est romantique et torride à souhait.

Je sautai de mon lit pour commencer à rassembler les romans que j'allais bientôt lui apporter. Un sac était déjà posé sur mon bureau aussi attrapai-je divers livres sur mes étagères et commençai à les fourrer dedans.

— Oh, super ! J'alterne entre la télé et les bouquins.

— Pareil.

— Tu as fini par obtenir ton diplôme ?

Juste avant la transplantation, alors que mes chances de continuer à exister en tant qu'être humain semblaient assez minces, mes parents étaient devenus plus indulgents à propos de l'école. Dès que j'avais repris assez de forces après la greffe, j'avais commencé à étudier pour le certificat de fin d'études secondaires afin de pouvoir commencer à devenir un membre à part entière de la société et pas uniquement une personne malade. C'était un concept étrange, étant donné que, pendant des années, j'avais essayé de ne pas penser à mon avenir. C'était trop douloureux d'envisager une éventuelle carrière alors que les chances d'atteindre mon dix-neuvième anniversaire étaient plus qu'incertaines.

— Ouais, genre il y a une semaine ou deux. J'aurais dû t'inviter à ma remise de diplôme.

Elle laissa échapper un petit rire sans joie.

— Tu as eu une remise de diplôme ?

— Mes parents en ont fait toute une histoire. Ils ont commandé un gâteau. Oh, et ils ont imprimé le document et l'ont fait encadrer dans un cadre en or.

— Où est-il maintenant ?

— Derrière la porte de ma chambre. Il est très moche mais je leur ai promis de l'accrocher.

Une partie de moi me conseilla de marcher sur des œufs. Je me montrais indélicate envers Caroline en me plaignant de diplômes mal encadrés alors qu'elle n'en obtiendrait jamais. D'un autre côté, je me rappelai qu'elle était ma meilleure amie et que si je ne pouvais pas être honnête avec elle, alors je ne voyais pas l'intérêt.

— Quand vas-tu pouvoir rentrer chez toi, Caro ?

— Bientôt, j'espère. Peut-être cette semaine.

— Génial !

J'essayai d'insuffler à ma voix une note optimiste mais c'était difficile quand je savais qu'elle allait rentrer en traînant toujours son cancer.

— Demain, ma mère m'oblige à aller voir une espèce de conseillère

d'orientation, commençai-je en espérant que la situation l'amuserait. Mais je passerai chez toi après, si tu es sortie mercredi. On ira prendre un café quelque part. On ne l'a encore jamais fait. Tu sais, s'asseoir et discuter de mecs en chair et en os... pas uniquement de stars de ciné.

J'entendis son sourire dans le combiné quand elle répondit :

— Pour ça, il faudrait déjà en rencontrer.

— J'y travaille..., murmurai-je.

— Parfait. À bientôt alors.

— Bonne nuit, Caroline.

*

Exactement trente minutes avant ma séance, maman vint me chercher dans son 4x4 gris métallisé. Je me glissai sur le siège en cuir couleur crème et elle me lança un de ses sourires estampillés « Elle est pas belle, la vie ? ». Mon père gagnait assez pour que nous n'ayons jamais eu à nous inquiéter des frais médicaux, ce qui avait également permis à ma mère de consacrer chaque seconde de son temps libre ces dix-neuf dernières années à s'assurer que je sois heureuse et en bonne santé.

— Merci de venir me chercher et de m'accompagner, maman.

Un sourire s'épanouit sur son visage et je sus que c'était la bonne chose à dire. Parfois, je me perdais tellement dans le côté cynique de l'existence que j'en oubliais de me souvenir que ma vie n'était pas si terrible que ça.

Ah oui, à ce propos, je devrais m'excuser d'avance. Si vous lisez ceci parce que vous pensiez que j'étais intrinsèquement altruiste, refermez tout de suite ce livre. Le plus gros de ma connaissance du monde provient de citations d'auteurs célèbres, de documentaires confidentiels et d'Internet.

Nous nous rendîmes au centre-ville jusqu'à un complexe médical flambant neuf. C'était la première fois que je consultais une conseillère en quoi que ce soit mais la veille j'avais cherché Dr Lucas sur Internet et elle semblait savoir de quoi elle parlait. La petite plaque sur la porte de son cabinet indiquait : « Dr Patricia Lucas : coach de vie, conseillère d'orientation ».

Je méditais encore cette information lorsque nous nous installâmes dans la salle d'attente. Au-dessus du bureau de la réception en granit étincelant se trouvait une citation peinte au pochoir : « Oubliez les "je ne peux pas" ». J'essayai de suivre ce conseil, en vain. Mal à l'aise, je me balançai d'un pied sur l'autre avant de m'asseoir. Je n'étais pas vraiment sûre de ce que cela signifiait réellement, car ce n'était pas comme si mon rêve était d'être astronaute et que je passais mon temps à me dire : *Bon, Abby, tu sais que pour ce boulot, ta vision doit être parfaite et tu n'as que 4 sur 10 à chaque œil... donc tu ne PEUX PAS*

devenir astronaute. Avoir un objectif de carrière aurait été un luxe pour moi. Chaque fois que je tentais de penser à l'avenir, je ressentais un poids écrasant dans la poitrine. Comment aurais-je pu prendre une telle décision quand tant de gens comptaient sur moi pour faire quelque chose de noble avec ma seconde chance dans la vie ?

Mais bon, c'était justement pour ça que je me retrouvais chez une coach ; j'imaginai qu'elle pourrait éclairer tout ça pour moi.

*

— Alors Abby, parle-moi un peu de toi, m'encouragea Dr Lucas avec un doux sourire.

Je voulais y mettre du mien mais, à part les infos pré-greffe que ma mère avait déjà dû lui donner, rien ne me vint à l'esprit. Mon passe-temps était d'être malade. Mon passe-temps était d'attendre. Attendre que le biper se déclenche. Il n'y avait de place pour rien d'autre.

— Je ne suis pas sûre qu'il y ait grand-chose à raconter, répondis-je avec sincérité, sans aucune trace d'impertinence adolescente.

Dr Lucas était très élégante : jupe crayon et chemisier cintré. Ses vêtements m'indiquaient que je pouvais lui confier mon avenir. Elle saurait m'orienter.

— J'aime beaucoup votre tenue, lui dis-je à défaut, car je culpabilisais d'être incapable de partager des détails personnels.

Modeste, elle rit avant d'examiner à son tour mes habits.

— Merci. J'aime beaucoup la tienne également, Abby.

Elle essayait de gagner ma confiance et de me mettre à l'aise. J'examinai mes vêtements. La plupart du temps, je me cantonnais aux basiques : jeans et jolis hauts d'été. C'était facile et je m'enorgueillissais de ne prendre qu'un quart de seconde pour me préparer le matin. Démêlage, brossage des dents, crème hydratante, cheveux coiffés en chignon désordonné ou tresse sur le côté – et hop, terminé. Le maquillage, c'était pour les gonzesses (oui, vous savez, ces filles sur qui les mecs se retournaient).

— Merci..., répondis-je un peu gênée, ne voyant pas très bien quelle direction allait prendre cette séance.

Allions-nous simplement nous complimenter l'une l'autre pendant une heure ?

— Ta mère m'a dit que tu avais obtenu ton diplôme il y a quelques semaines ? J'acquiesçai.

— Ce n'était pas si difficile.

— As-tu envisagé de t'inscrire à l'université ?

Elle abordait le sujet en douceur, comme si elle avait peur de me blesser.

Évidemment que je l'avais envisagé. Tout le monde pense à aller à la fac. J'avais lu assez de chick lit pour savoir que, à l'instant où je mettrais les pieds sur le campus, je serais remarquée par le sportif mystérieux et solitaire, le geek sexy qui passait inaperçu au lycée, ou peut-être encore le chargé de cours inaccessible.

— Oui. J'y ai réfléchi, répondis-je simplement.

— Et ?

— Et rien. J'y ai réfléchi, c'est tout.

Elle hocha ensuite la tête pendant ce qui me parut être une éternité, me dévisageant et faisant comme si elle lisait entre les lignes. Discernait-elle quelque chose dans mes yeux gris-vert qui m'aurait échappé dans le miroir ce matin ? Peut-être mon avenir professionnel était-il tatoué autour de mes iris à la vue de tout le monde sauf de moi.

— Abby, je vais te faire passer un test d'orientation. Je le donne toujours à des personnes comme toi, celles qui ne savent pas vraiment ce qu'elles aimeraient faire dans la vie.

Sans attendre ma réponse, elle se leva pour prendre un test et un crayon sur son bureau.

— Tout le monde peut-il devenir coach de vie ? Je n'en avais jamais entendu parler avant aujourd'hui, laissai-je échapper.

Elle s'éclaircit la voix, manifestement surprise par ma question. Loin de moi l'idée de lui manquer de respect dans son propre cabinet, mais d'une certaine façon le concept me semblait ridicule. Certaines personnes en tiraient probablement un réel bénéfice mais de là à penser que certains d'entre nous en savent assez sur la vie non seulement pour se coacher eux-mêmes mais également les autres... Ça m'a rappelé cette phrase de Socrate : « La vraie sagesse vient à chacun de nous quand nous nous rendons compte combien peu nous comprenons la vie, nous-mêmes, et le monde qui nous entoure », ou un truc comme ça.

Ne faisons-nous d'ailleurs pas tous semblant ?

— Ce n'est pas encore totalement encadré mais j'ai un diplôme en thérapie familiale et cela fait vingt ans que j'aide les gens à découvrir ce qu'ils veulent faire dans la vie.

Là, elle m'avait eue. Elle avait vingt ans d'expérience et je n'étais au monde que depuis dix-neuf ans, elle en savait donc probablement plus que moi sur ce que je devais faire.

1. Référence à l'association américaine Make-A-Wish (littéralement « fais un vœu ») qui réalise les vœux d'enfants de trois à dix-sept ans atteints d'affections graves.

4

Ce mardi soir-là, allongée dans mon lit, je me tournais et me retournais. Impossible de trouver le sommeil. J'essayai d'écouter un bruit blanc (c'était censé imiter le son des baleines blanches sous l'eau mais c'était surtout très flippant, aussi l'éteignis-je), de relire un livre barbant et de m'asphyxier un peu, le visage contre l'oreiller, dans l'espoir de m'évanouir. Je finis par craquer et envoyer un texto à Beck.

Abby : Tu dors ?

Je n'avais pas pensé à vérifier l'heure avant de lui écrire. Il était 2 h 30 du matin. Oups ! Mon portable vibra dans ma main et je crus qu'il m'avait répondu mais, quand je regardai mon téléphone, les yeux manquèrent sortir de mes orbites. Il m'*appelait*, comme le ferait une personne normale. Je caressai l'idée d'ignorer son appel mais la curiosité l'emporta.

— Allô ? lançai-je d'une voix rauque.

Apparemment, mes cordes vocales ignoraient qu'on avait encore besoin de leur service.

— Abby.

J'entendis son sourire dans le combiné. J'avais oublié la façon qu'il avait de prononcer mon prénom.

— Salut, lançai-je gaiement, sans savoir quoi dire d'autre.

— Salut.

— Que fais-tu debout si tard ?

Il s'éclaircit la voix puis j'entendis un bruissement. Était-il dans son lit ? Une image de lui en boxer me traversa aussitôt l'esprit.

— Je regarde *The Walking Dead*.

Dix points pour Beckindor. J'adorais cette série.

— Il n'est pas un peu tard pour ça ? demandai-je d'une voix faussement détachée.

— J'ai du mal à m'endormir.

— Peut-être parce que tu regardes des zombies, suggérai-je.

Il gloussa.

— Rectificatif : des gens qui tuent des zombies.

— J'aimais bien cette série mais les invraisemblances médicales ont fini par m'agacer.

Ce faux détachement ne fonctionnait pas vraiment. J'avais simplement l'air d'une garce constipée.

— Ouais, moi aussi je mate des séries sur les zombies par amour du réalisme.

Je laissai échapper un rire malgré moi.

— Non mais sérieux... Même dans une série télé, être couvert de boyaux de zombie et ne PAS choper le virus n'est pas crédible. Moi, si quelqu'un tousse deux étages plus bas, j'attrape un rhume.

Il éclata de rire et je souris dans l'obscurité de ma chambre. Il me paraissait important qu'il me trouve drôle, ou au moins intéressante. Il semblait être la personne la plus cool à avoir jamais croisé mon chemin et je ne voulais pas le décevoir.

— Et toi Abby, pourquoi es-tu encore debout ?

— Pour des raisons inconnues. Mon cerveau refuse de s'éteindre.

— J'aimerais pouvoir t'aider, déclara-t-il, et mon cœur fit une embardée.

— Tu m'aides... en quelque sorte, reconnus-je, uniquement parce que sa voix semblait si sincère.

— Savais-tu que nous ignorons pourquoi nos corps réclament du sommeil ? lança-t-il, et je m'installai contre mes oreillers.

— Quoi ? Je pensais que ça avait été décidé il y a des siècles.

— Pas du tout. Il se passe des tas de trucs pendant notre sommeil, mais il n'existe pas de raison majeure.

— Et si c'était pour une raison très étrange ?

— Comme quoi ? demanda-t-il, amusé.

Le silence s'installa, amplifiant chacune de nos respirations saccadées, avant que je finisse par le rompre.

— Comme... je ne sais pas. (Je m'évertuai à trouver une raison mais j'en fus incapable car j'étais déjà passée à autre chose.) Et si, en dormant, tu pouvais choisir ce qui allait t'arriver ? Genre si tu as eu une journée horrible, tu pouvais l'effacer. Ou, si tu étais atteint du cancer, tu pouvais demander à ton corps de s'en débarrasser. Ou, si tu étais obèse, tu pouvais te réveiller mince.

Beck garda le silence et, l'espace d'un instant, je crus qu'il s'était endormi.

— Je ne crois pas qu'il faille effacer les mauvaises journées, finit-il par déclarer.

— Hmm.

— Et si, pour que ça marche, tu devais transmettre ces choses – ta mauvaise

journée ou le cancer – à d’autres gens ?

— Conservation de l’énergie. Ou peut-être collectivisme mis en pratique.

— Exactement.

Je me tournai vers ma fenêtre afin d’observer la nature sauvage qui m’entourait. Non, c’est faux. Je regardai dehors et ma vue était bloquée par l’immeuble juste en face de chez moi. Je voyais un toit marron en pente et des couches de revêtement blanc.

— Vu comme ça, je n’ai pas de réponse. Mais je sais aussi que tous les jours nous faisons des choses qui affectent les autres. J’ai fait passer de mauvaises journées à certains. La moitié du temps, je me comporte comme une ado rebelle avec mes parents. Les entreprises qui fabriquent de la junk food contribuent à faire des États-Unis le pays dans lequel il y a le plus d’obèses tandis que leurs P.-D.G restent riches et minces.

Mes propos étaient un peu décousus. Le sujet m’intéressait et j’avais plaisir à discuter avec Beck.

— Non, je suis sûr qu’ils sont gros eux aussi, déclara-t-il avec un petit rire.

Je souris.

— Moi aussi.

— De *gros richards*, lança-t-il d’un air malicieux.

— De *gros richards*, répétai-je pour l’emphase.

— Bon, et quand on fait passer de bonnes journées à d’autres ?

Je hochai la tête dans l’obscurité et méditai là-dessus un petit moment.

— Un jour, quand j’étais petite, je suis allée à l’hôpital pour un check-up ou un truc comme ça. Je marchais dans le couloir avec, dans les bras, un ours en peluche qui était à l’époque plus ou moins mon meilleur ami et mon unique confident.

Je pris soin d’omettre les détails de ma maladie.

— Je suis sûr que c’était un ours fantastique.

— Tout à fait. Le meilleur. Bref, je me trouvais dans le couloir quand j’ai croisé une petite fille sur un brancard si grand qu’il semblait l’engloutir. Elle devait avoir le même âge que moi.

« Je ne savais pas où ils l’emmenaient mais nos yeux se sont croisés et on s’est longuement dévisagées. Je ne me souviens pas de ce que j’ai lu dans son regard mais, même enfant, je savais qu’elle était plus malade que moi. J’étais en train de marcher, tenant mon ours en peluche et la main de ma mère, tandis qu’une infirmière emmenait la petite fille Dieu sait où.

— Tu lui as donné ton ours, pas vrai ?

— Oui. Juste avant qu’on la pousse dans l’ascenseur.

— Tu étais triste d’avoir abandonné ton meilleur ami ? Ou simplement

heureuse d'avoir illuminé la journée de quelqu'un ?

— Probablement ni l'un ni l'autre. J'étais trop jeune pour avoir conscience de ce que j'étais en train de faire.

— Je me demande ce qu'est devenu cet ours...

— C'est probablement un gros richard maintenant, plaisantai-je.

Il éclata du rire rauque que j'aimais déjà tant.

— Quel est ton nom de famille, Abby ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Abby Mae McAllister.

— Eh bien, Abby Mae... il est maintenant 3 h 08 du matin.

— Il est tard.

— Tôt, corrigea-t-il.

— Et toi, comment tu t'appelles ?

— Beckham Dilan Prescott.

Quel joli prénom. Bien mieux que Abby Mae.

— Eh bien, *Beckham*, nous devrions aller nous coucher, déclarai-je car j'avais l'impression qu'il voulait raccrocher.

Moi, j'aurais pu parler pendant le restant de mes jours.

— Tu as raison. Bonjour, Abby.

Sa plaisanterie m'arracha un sourire.

— Bonjour, Beck.

Après avoir raccroché, je regardai l'écran du téléphone dans un état second. *Beckham Dilan Prescott*, répétais-je à haute voix.

*

Le mercredi, Caroline était toujours à l'hôpital ce qui compromit notre idée de café. À défaut, je commandai deux chocolats chauds et une part de cake au citron chez Starbucks. Ce n'était pas vraiment ce que j'avais prévu mais c'était mieux que rien.

Caroline méritait une expérience Starbucks normale, merde !

Sur un coup de tête, je dépassai l'hôpital en voiture et continuai vers le centre commercial pour y trouver l'une de ces boutiques de bougies. Ça faisait des années que je n'y avais pas mis les pieds car ça me semblait toujours au-dessus de mes forces mais je me retrouvai à slalomer entre les femmes au foyer et les vendeurs insistants. *Non, je n'ai pas envie d'essayer votre crème pour les mains ou votre fer à lisser, je veux simplement acheter une bougie pour mon amie cancéreuse.*

Je ne trouvai qu'une seule bougie dont l'odeur se rapprochait vaguement de celle du café Starbucks. Elle ne sentait en réalité absolument pas le café mais je misai sur le fait que Caroline serait probablement trop shootée par les

médicaments pour le remarquer.

Sachez que je me suis également arrêtée pour lui acheter un vrai donut. Je me suis rendu compte que si elle avait toujours son odorat et que je me pointais avec une bougie au donut mais sans donut, ça ferait de moi la pire amie de l'histoire de l'humanité.

Quand j'arrivai à l'hôpital et que je lui expliquai cela, elle ne comprit pas tout.

— Merci pour le donut, dit-elle en souriant alors que je remettais la bougie dans mon sac.

Note pour ceux que ça intéresse : on ne vous laisse pas allumer de bougies dans les hôpitaux à cause du risque d'incendie... même si vous promettez de faire très attention.

— Comment se passe la vie en prison ?

— On peut éviter le sujet ? Tu n'as pas d'anecdotes croustillantes à me raconter ? Ça fait un petit moment que tu vis toute seule maintenant... J'ai envie d'entendre parler d'autre chose que ma maladie pendant cinq minutes. L'autre jour tu as dit que tu essayais de rencontrer des mecs. Alors ?

Je hochai la tête et pris un morceau de cake au citron. Je n'avais encore parlé de Beck à personne. Pour être honnête, j'en étais toujours à me demander si je n'avais pas une tumeur au cerveau comme ce médecin dans *Grey's Anatomy* et si Beck existait réellement. Attendez une seconde, dans la série, Denny était-il réel ? Impossible de m'en souvenir.

Je pris mon courage à deux mains et lui parlai de Beck.

— Il s'est approché comme ça de toi dans une entreprise de pompes funèbres ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Ouais, c'était très bizarre.

Les rayons du soleil qui filtraient par la fenêtre accentuaient les reflets de ses cheveux brun foncé et ses pommettes creuses. Elle ne m'avait pas paru si pâle la semaine précédente.

— Tu dis qu'il est très sexy ? ajouta-t-elle en haussant les sourcils d'un air soupçonneux.

— Oui, bien trop séduisant pour des filles comme nous.

— C'est peut-être un gigolo.

— Ou un espion russe.

— Ou bien un néo-nazi, surenchérit-elle avec un grand sourire.

— Oh ! C'est peut-être le tueur du Zodiaque, lançai-je, sûre d'avoir tapé dans le mille.

Elle éclata de rire et reprit une gorgée de chocolat chaud.

— Je croyais qu'on l'avait attrapé dans les années 1980.

— Non. Après la mort du suspect, les coups de fil et les meurtres ont cessé donc on en a simplement déduit que c'était lui.

— Je doute que Mec Sexy soit un psychopathe. Il faut savoir faire confiance aux autres.

Je levai les yeux au ciel.

— Il m'a dit exactement la même chose.

— Ah oui ? fit-elle avec un petit sourire. Je l'aime déjà.

— J'envisage de le laisser m'accompagner en road trip..., murmurai-je, redoutant sa réaction.

J'étais sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'elle allait me jeter le reste de son donut à la figure, histoire d'essayer de me faire redescendre sur Terre.

— Tu devrais. Si je n'étais pas sur le point de MOURIR, je partirais en road trip avec un bel inconnu. Qu'est-ce que tu as à perdre ?

Je lui lançai un regard éloquent.

— Voyons voir... ma vie... ma virginité... ma liberté... la confiance de mes parents.

— Rien d'important, donc.

Elle éclata de rire et coiffa ses cheveux en queue-de-cheval. Ses bras étaient si minces, de la peau et des os, et encore. Je lui souris en retour et secouai la tête.

— Ça n'a pas d'importance. Je ne suis même plus sûre que ce soit une bonne idée, de toute façon, marmonnai-je.

— Pourquoi ça ?

Je gardai le silence car le sujet de mes inquiétudes me regardait droit dans les yeux et je n'étais pas convaincue que ma réponse lui plaise.

— J'espère vraiment que ce n'est pas à cause de moi ! aboya-t-elle.

Je blêmis.

— Je pourrai partir en road trip n'importe quand. Tu es très malade, Caroline.

J'eus alors l'impression de voir des volutes de fumée noire lui sortir par les oreilles.

— Abby, si tu ne pars pas faire ce road trip dans quelques jours, je demanderai à l'hôpital de t'interdire d'entrer. Je leur dirai que tu as parlé d'apporter une bombe et ils te mettront sur leur liste noire.

— Ah ouais, quand même, fis-je en réprimant un rire.

Le pire, c'est que je l'en croyais capable.

— Je ne plaisante pas.

— O.K., la psycho. Je n'ose même pas imaginer comment tu serais si tu n'étais pas attachée à dix machines.

— Une véritable force de la nature, répondit-elle fièrement.

— Exactement.

— Alors, tu vas y aller ? demanda-t-elle, l'espoir dansant dans ses yeux caves.

— Oui, répondis-je, sans pouvoir m'empêcher de me sentir coupable.

— Avec lui ?

— On verra...

Le jeudi matin, je me rendis à la pharmacie pour aller récupérer mes médicaments et acheter quelques articles de voyage indispensables. J'avais prévu de partir le lendemain mais je n'avais pas parlé à Beck depuis le début de la semaine. Pouvais-je le prévenir seulement la veille ? Allais-je vraiment être assez dingue pour l'emmener avec moi ? Je sais que n'importe quelle personne normalement constituée ne l'envisagerait même pas, mais j'ai vraiment besoin que vous soyez de mon côté. Quand cette conseillère d'orientation m'avait demandé de lui parler de moi, je n'avais pas su quoi lui répondre. Je n'avais rien à confesser : pas de nuits folles à faire le mur, pas de cuites mémorables, aucune fête ni autres bêtises d'adolescente. Il me fallait quelque chose, au moins une ou deux frasques auxquelles je pourrais me raccrocher quand j'aurais quatre-vingt-dix ans. Je pourrais alors secouer la tête en repensant à mes folies de jeunesse.

Alors je pris ma décision. Je me trouvais dans la pharmacie, hésitant à prendre un ou deux mini-dentifrices, quand j'appelai Beck.

Il décrocha à la troisième sonnerie.

— Abby Mae.

Je ne savais pas s'il était content de m'entendre ou s'il accueillait toujours les gens avec cet air enjoué.

J'allai droit au but :

— Salut, Beck. Je viens d'apprendre qu'il y avait un siège disponible pour mon road trip, qui commencera demain à 11 heures tapantes.

— Lequel ?

— Lequel, quoi ? demandai-je tout en attrapant trois tubes de dentifrice, certaine que Beck voudrait venir avec moi.

Nous aurions donc besoin de plus de deux tubes, mais pas de quatre.

— De quel road trip parles-tu ? J'ai été convié à plusieurs, j'ai du mal à suivre.

Je dissimulai mon sourire avec ma main comme s'il avait pu le voir à l'autre bout du combiné.

— Ta tentative d'humour pourrait bien te coûter ta place, répondis-je en

tripotant l'un des tubes de dentifrice.

Il éclata de rire avant de demander :

— On devrait peut-être se retrouver pour organiser le voyage, non ?

Mon cœur, *le* cœur, fit une embardée. Il n'avait pas tort ; je n'avais absolument aucun plan, simplement un objectif.

— Je dois aller au magasin de sport cet après-midi pour acheter un sac de couchage, tu veux qu'on se retrouve là-bas ?

— Celui sur Market Street ?

— Ouais. Vers 16 heures ?

Je retins mon souffle en espérant qu'il ne me rirait pas au nez.

— À tout à l'heure, alors.

Je laissai tomber mon portable dans mon sac et continuai à arpenter les allées. Je mentirais en disant que coucher avec Beck ne m'avait pas effleuré l'esprit depuis notre rencontre. Pardon si ça vous choque. Les hormones adolescentes sont littéralement effrayantes. Mes rêves avaient mis en scène Beck et du glaçage au chocolat.

Mais quand je tournai dans une certaine allée et me trouvai nez à nez avec les préservatifs et les tubes de lubrifiant, je me sentis soudain complètement dépassée. Je ne savais absolument pas ce que me réserverait ce road trip, mais quelque chose me disait que je devais pouvoir parer à toute éventualité. Même si je ne couchais pas avec Beck, nous embarquerions peut-être un auto-stoppeur qui se révélerait être Orlando Bloom et voudrait me prendre ma virginité. J'attrapai une boîte de préservatifs taille moyenne et une autre taille XL sur l'étagère. Je n'avais jamais vraiment vu de pénis et ne savais absolument pas quelle était la taille standard.

Impossible de regarder la pharmacienne dans les yeux quand je récupérai mes médicaments et payai mon *Cosmo*, mon dentifrice et les préservatifs. Le *Cosmo*, c'était dans un but purement informatif.

— Avez-vous besoin que je vous explique la posologie de certains médicaments ? me demanda-t-elle en mettant les flacons dans un sac plastique.

Je sentais le regard des gens derrière moi dans la queue. Je secouai la tête en laissant échapper un grognement étrange et fourrai tous les articles dans mon immense sac avant de me ruer hors du magasin.

*

Le temps que je trouve enfin une place sur Market Street, il était déjà 16 h 15. Je tirai sur le bas de ma robe d'été jaune et partis au petit trot vers l'entrée du magasin, dans l'espoir que Beck ne poireautait pas depuis trop longtemps.

Quand je poussai les lourdes portes à double battant, je fus accueillie par

l'odeur des activités de plein air, chose étrange étant donné que je venais de l'extérieur.

Si vous n'êtes jamais entré dans l'un de ces magasins, sachez qu'ils proposent généralement d'incroyables mises en scène de camping avec tente, sièges, et feu de bois artificiel.

Voilà où se trouvait Beck à mon arrivée. Juste derrière le feu factice, les bras croisés contre sa poitrine, un sourire nonchalant aux lèvres. Contrairement à la fois précédente, il ne portait pas de casquette de base-ball et je pus admirer son beau visage. Ses cheveux étaient en bataille, ses muscles saillaient et son teint était frais et hâlé, contrairement au mien.

Cette vision était de loin le point culminant de ma semaine, avant que je m'aperçoive qu'il discutait avec une nana tout aussi séduisante que lui. Elle portait un gilet à poches multiples et des chaussures de randonnée. Elle faisait presque la même taille que Beck, c'est-à-dire une bonne tête de plus que moi. Et merde... Je redressai instinctivement les épaules et m'approchai. C'est alors que j'aperçus le prénom de la fille sur son badge d'employée. Bekah. Comme Becca, le diminutif de Rebecca, mais transformé en Bekah. Pour qui se prenait-elle avec son nom cool et original ?

— Abby ! appela Beck.

Je lui adressai un petit signe de la main et marmonnai un « salut » en les rejoignant. Bekah me sourit et nous restâmes tous les trois plantés là, mal à l'aise. Il faut dire qu'aucun de nous ne se connaissait.

C'est Beck qui finit par rompre le silence.

— Mon prénom amuse beaucoup Bekah.

Je fronçai les sourcils avant de comprendre. Beck et Bekah. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre...

— Waouh. Quelle *chouette* coïncidence, répondis-je en hochant la tête avant de jouer avec la sangle de mon sac en bandoulière.

Beck m'adressa le plus large sourire qu'il m'ait jamais été donné de voir et passa un bras autour de mes épaules. Son étreinte était chaude sur ma peau nue et je sentis un picotement parcourir ma colonne vertébrale.

— Bon, c'était sympa de discuter avec toi, Bekah, dit-il en m'entraînant.

Je dus faire deux pas quand il en faisait un, histoire de suivre le rythme.

— Oh oui. N'hésite pas si tu as besoin de mon aide ou de quoi que ce soit ! lança-t-elle, en désespoir de cause.

Quand nous fûmes hors de portée de voix, Beck retira son bras de mes épaules et se tourna vers moi. Il planta son regard noisette dans mes yeux verts et je dus me rappeler de respirer.

— Il faut que je te dise un truc : tu as l'un des visages les plus expressifs que

j'aie jamais vus. On lit en toi comme dans un livre ouvert.

— Mais de quoi tu parles ? demandai-je, prenant soudain conscience de mon air renfrogné.

Je détendis aussitôt mes traits. O.K., il avait peut-être raison.

— Il va falloir que tu apprennes à bluffer, répondit-il en riant. « Une chouette coïncidence » ? Tu aurais pu aussi bien dire : *c'est la chose la moins intéressante que j'aie jamais entendue*.

— Excuse-moi, répliquai-je aussi sec. C'était une sacrée coïncidence, non ? Tu devrais l'épouser.

Le sarcasme dégoulinait de tous mes pores.

— Nan... elle a probablement arrêté de regarder *The Walking Dead* à cause des « invraisemblances médicales ». Ça ne marchera jamais.

Il se moquait de moi, un grand sourire sûr de lui sur le visage. Je fis mon possible pour le regarder dans les yeux mais en vain. Me sentant rougir, je feignis de m'intéresser aux filtres à eau.

— Ha ha. Très drôle, un point pour toi. Maintenant, aide-moi à choisir un sac de couchage, déclarai-je en lui tournant le dos pour essayer de retrouver une contenance.

*

— Alors comme ça on va camper ? demanda-t-il tandis que nous testions les différents sacs de couchage accrochés sur un des portants.

Chaque modèle se targuait d'être adapté aux températures extrêmes ou capable de résister à une attaque d'ours. Je ne suis pas totalement sûre, concernant les ours ; il se pourrait que j'aie été trop occupée à faire semblant de ne pas regarder Beck pour lire correctement les étiquettes.

— Ce n'est pas ce qui était prévu au départ, vu que j'étais censée être seule, mais oui je pense que nous devrions camper, au moins quelques nuits.

— Je suis d'accord. J'adore camper et j'ai une tente, déclara-t-il en attrapant un épais sac de couchage bleu marine.

Il le laissa tomber au sol au beau milieu de l'allée. Ma bouche s'ouvrit pour protester mais aucun son n'en sortit. Sans la moindre hésitation, il se baissa et se pelotonna à l'intérieur comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. C'était la première fois que je voyais quelqu'un faire ça dans le magasin. Une vendeuse l'aperçut au loin et fit un pas dans notre direction mais quand Beck lui sourit, cela ne sembla plus la déranger autant. Des avantages d'être un mec sexy.

Toujours couché, il proposa :

— On devrait prendre la voiture de mon grand-père. C'est un vieux minivan Volkswagen mais il l'utilisait pour aller surfer donc il n'y a pas de banquette

arrière, juste une surface plate. On pourra toujours y dormir si on ne veut pas aller à l'hôtel ni camper.

Je comptais prendre ma voiture mais son idée me plaisait. Je n'avais pas envie d'être cantonnée aux hôtels ou aux campings.

— C'est assez grand pour deux ? demandai-je sans le regarder.

J'avais le visage en feu à l'idée de dormir avec lui dans l'arrière d'une voiture. *S'il vous plaît, faites que ce ne soit pas un psychopathe. Je vous en supplie.*

— Oh, je pensais te faire coucher dehors, répondit-il, parfaitement impassible.

Je me tournai brusquement vers lui, lui jetai un regard éloquent puis fis mine de lui marcher dessus.

Il éclata de rire avant de s'asseoir.

— Oui, il y a assez de place pour deux. Essaie ce sac, je crois que c'est le bon.

Je m'exécutai. Je glissai mes tennis dans l'ouverture tout en maintenant le bas de ma robe afin qu'il n'ait pas un aperçu sur ma culotte à pois.

Il n'avait pas passé plus de trois minutes à l'intérieur mais le sac de couchage avait déjà pris son odeur ; les effluves de son parfum imprégnaient le tissu. Pour cette seule raison, je décidai de le prendre.

— Alors, a-t-on des destinations en tête ? demanda-t-il tandis que nous arpentions les allées en remplissant notre panier de divers articles : des gourdes, une lanterne, et un kit de cuisine miniature mignon comme tout.

— Quelques-unes. Mais je suis ouverte à toutes propositions. Il faudra juste que j'aille à Odessa.

— Ça m'a l'air pas mal. Si j'ai le droit de choisir une étape, j'aimerais aller à Marfa.

— Marfa ? répétai-je en glissant des articles sous mes bras alors que nous nous dirigions vers la caisse.

Il se planta devant moi et m'arrêta dans mon élan en posant les mains sur mes épaules. Ses doigts agrippèrent les fines bretelles de ma robe. Je déglutis et fixai son T-shirt comme si c'était la chose la plus intéressante au monde. Ça ne me fut pas d'une grande aide car le coton ne dissimulait rien de son corps musclé.

L'instant ne dura pas plus de quelques secondes mais la sensation de mon estomac qui faisait une embardée et de mon cœur battant la chamade resterait à jamais gravée en moi.

— C'est une petite ville au fin fond de l'ouest du Texas, répondit-il.

Je hochai la tête, essayant de me rappeler si j'en avais jamais entendu parler.

— Y a-t-il une raison particulière ?

— C'est un secret, lâcha-t-il en souriant.

— C'est là que se trouve la secte, c'est ça ?

À son tour de me jeter un regard éloquent.

Je me trouvais devant lui dans la file d'attente mais, quand arriva le moment de régler, Beck intervint :

— J'ai une carte de fidélité. Laisse-moi payer histoire de récupérer des points. Tu me rembourseras plus tard.

Ça semblait logique aussi le laissai-je régler sans autre considération.

— Je n'ai pas assez de liquide sur moi mais je peux aller au distributeur, indiquai-je une fois dehors.

— Pas la peine, répondit-il en tenant la porte ouverte à une femme. On est quittes.

Je ricanai et secouai la tête.

— Beck, c'était très cher et on se connaît à peine. Je ne peux pas accepter.

— On réglera ça sur la route, ne t'inquiète pas. Et, soit dit en passant, nous sommes désormais officiellement amis, Abby Mae McAllister, déclara-t-il en me tendant la main.

Je la serrai avec un sourire amusé.

— Est-ce notre poignée de main secrète ?

Sa peau chaude se pressa contre la mienne et son index toucha mon poignet.

— Parfois, il faut savoir revenir aux basiques, plaisanta-t-il avant de lâcher ma main et de se diriger dans la direction opposée.

Immobile, je le suivis du regard en secouant la tête, incrédule.

— Demain à 11 heures *tapantes*, on embarque pour un road trip d'une importance capitale. J'espère que tu es prête ! s'exclama-t-il tout en s'éloignant.

Personne dans la rue ne lui prêta attention.

Mais pour ma part, impossible de le quitter des yeux.

*

La soirée fut un désastre absolu. Mes parents débarquèrent pour me préparer à dîner et regarder un film. À la moindre occasion, je m'éclipsais dans ma chambre pour emballer le maximum d'affaires à leur insu. Leur cacher ce voyage était indispensable car ils y auraient immédiatement mis leur veto. Et maintenant que Beck m'accompagnait, je devais garder ça d'autant plus secret. Je me sentais vraiment mal de leur mentir mais je ne pouvais pas faire marche arrière. Je priai simplement pour qu'ils comprennent mon raisonnement a posteriori.

J'étais en train de ranger mes produits de toilette dans un sac de voyage quand ma mère frappa à la porte de la salle de bains. Je sursautai et dissimulai le

sac à la hâte au cas où elle ferait irruption.

— Chérie ?

— J'arrive tout de suite, répondis-je d'une voix tremblante.

— D'accord. Je voulais simplement m'assurer que tu te sentais bien.

Elle semblait si inquiète... Je m'assis sur le couvercle des toilettes et me pris la tête dans les mains. *Je suis une personne horrible. Je ne peux pas lui faire ça.*

— Oui, merci maman. Je viens te donner un coup de main en cuisine dans une seconde.

J'essayai de sourire afin qu'elle l'entende dans ma voix. Dès qu'elle s'éloigna, je me faufilai dans la penderie de ma chambre pour appeler Caroline.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle réponde. Il y eut une demi-douzaine de sonneries avant que j'entende une toux.

— Caroline ? demandai-je d'un air hésitant.

Sa quinte de toux semblait interminable. Quelques secondes s'écoulèrent puis j'entendis une respiration rauque.

— Salut, Abby.

— Meuf, on dirait que t'as la peste bubonique.

Il était difficile d'agir normalement et de la taquiner dans ces circonstances. Sa maladie m'effrayait mais, avec elle, je ne pouvais pas me permettre de marcher sur des œufs. Elle ne me le pardonnerait jamais.

— Je te préférais quand tu avais ce vieux cœur pourri. Tu avais moins d'énergie à consacrer au sarcasme.

Du Caroline tout craché.

— Ouais, peut-être que ce nouveau cœur est le mal incarné.

— C'est flippant.

— Je plaisante. Bon, devrais-je me sentir comme la pire des ordures de mentir à mes parents à propos de ce road trip, oui ou non ?

— Ce n'est pas le moment d'avoir des doutes. Il t'a acheté un sac de couchage et tout ça. C'est quasi une déclaration d'amour.

J'ignorai son hyperbole flagrante.

— Donc tu penses qu'ils finiront par comprendre pourquoi je suis partie ?

— Oui. Tu mérites d'y aller, ils comprendront plus tard. Genre quand t'auras cinquante ans. Si j'étais toi, je ne dirais rien d'ici là.

— O.K., c'est ce que j'avais besoin d'entendre.

Je marquai une pause, laissant la culpabilité d'abandonner Caroline m'envahir.

— Hé, je sais que tu vas me hurler dessus mais il n'est pas trop tard pour que j'annule mon voyage. Je n'ai vraiment pas envie de te laisser.

Plus j'en parlais, plus je sentais que c'était la bonne décision. Je resterais avec

Caroline, j'irais la voir à l'hôpital et je ferais... je ne sais quoi du reste de mon temps libre. Trouver un boulot ? Voilà, c'est ça. J'avais besoin d'un job. Mon estomac se noua de nouveau.

— Je n'arrive pas à croire que tu oses remettre ça sur le tapis, Abby. Je te l'ai dit un million de fois, ça devient lassant à la longue. Je *veux* que tu y ailles. Je *veux* que tu lui sautes dessus au coin du feu.

— Tu as de drôles de fantasmes, Caro.

— Je ne plaisante pas, Abby. Ne reste pas pour moi, s'il te plaît. Je me sentirais super mal.

Ce fut cette phrase qui scella mon destin. Caroline était sincère. Je savais ce que ça faisait d'être un fardeau.

— D'accord, déclarai-je à contrecœur. Bon, il faut que j'aie aider mes parents à faire cuire le quinoa à la vapeur.

— C'est la phrase la plus chiante que j'aie jamais entendue.

Chiante ? Eh bien, c'est ce qu'on allait voir.

— J'ai acheté des préservatifs aujourd'hui, je te l'ai dit ?

— Tu lâches cette bombe comme ça, juste avant de raccrocher ? s'exclama-t-elle, ce qui provoqua une nouvelle quinte de toux.

— Merde, désolée. Prends soin de toi. Je te dirai si on a fait la chose ou quoi que ce soit d'autre.

Elle éclata d'un rire triste et rêveur.

— Oui, s'il te plaît. Je vis par procuration à travers toi.

— Ça marche. Je t'aime, Caro.

— Moi aussi, Abs.

6

Le vendredi matin, je me changeai au moins dix fois avant d'opter pour un short en jean délavé, un T-shirt moulant et mes tennis habituelles. Je ne voulais pas donner l'impression d'avoir fait trop d'efforts, ce qui était pourtant le cas. Je coiffai mes cheveux en une tresse lâche et vérifiai mon reflet dans le miroir. Yeux gris-vert, teint assorti, sourcils et cils au naturel. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais ressenti le besoin de me maquiller. Je me pinçai les joues comme on le faisait toujours dans les livres de Jane Austen avant d'éclater de rire. J'étais ridicule ! Beck savait à quoi je ressemblais et jusque-là ça n'avait pas l'air de lui déplaire, hein ?

Je me préparai des blancs d'œuf avec des morceaux de banane et du beurre de cacahuètes bio. Puis je me vernis les ongles en rose fluo, trouvai ça hideux, et optai finalement pour un rouge vif.

Je regardai l'heure : 10 h 30.

Merde.

J'allumai la télé et zappai sur les émissions matinales sans vraiment réussir à me concentrer sur l'une d'elles. Mon doigt continua d'appuyer au hasard avant que je m'aperçoive qu'il était 10 h 55. La veille, nous étions convenus que Beck viendrait me chercher aussi, quand j'entendis un coup de klaxon une seconde plus tard, mon cœur manqua un battement. Je me relevai en sursaut et arrangeai mon T-shirt.

J'avais trois sacs contenant l'indispensable ainsi que mon duvet et un panier de collations saines. Ma fidèle urne noire était posée à côté de la pile, bien scellée. Cette urne était la chose la plus importante que j'emportais avec moi. Enfin, à part mes médicaments. J'attrapai le premier sac et ouvris ma porte d'entrée pour trouver Beck sur le seuil. J'examinai ses cheveux bruns en bataille, son T-shirt blanc et son jean brut. Comment un simple T-shirt blanc pouvait-il lui donner une telle allure ? Peut-être parce qu'il était juste assez moulant pour mettre en valeur son corps musclé ? Difficile à dire.

Il ne prononça pas un mot. Il me dévisagea de la tête aux pieds, s'attardant un peu trop longtemps sur mes jambes nues, puis m'adressa un grand sourire.

— C'est tout ce que tu emportes ? demanda-t-il en désignant le plus petit des trois sacs.

— Ha ha ! Dans tes rêves. J'ai genre dix fois plus de trucs.

Il secoua la tête et plissa ses yeux espiègles.

— J'aime les nanas avec des bagages, Abby Mae. Ça ajoute à leur mystère.

Sa remarque me laissa pantoise ; elle m'ôta toute velléité de réplique sarcastique. À court de mots, je lançai mon sac dans sa direction. Il dut utiliser ses réflexes pour l'attraper avant qu'il tombe au sol.

— Parfait. Aide-moi à les porter, dans ce cas, répliquai-je avec un petit sourire avant d'aller chercher le reste de mes affaires.

— N'oublie pas de passer aux toilettes ! On ne s'arrêtera pas avant d'être sortis de l'enfer, lança-t-il derrière moi.

— Tu veux dire Dallas ? demandai-je derrière mon épaule.

— Exactement !

J'étais assise sur le siège passager du vieux minivan Volkswagen jaune. Il venait d'être retapé mais, si l'intérieur était désormais tout en cuir, il restait toujours certains détails vintage.

Nos affaires étaient facilement rentrées à l'arrière. Il ne plaisantait pas quand il avait dit qu'il y avait de la place pour dormir. Nous allions devoir néanmoins nous serrer. Je rougis à cette pensée.

Je calai l'urne entre mes pieds puis bouclai ma ceinture de sécurité. Quand je levai les yeux, Beck était en train de me regarder avec un sourire amusé. Ma main glissa instinctivement vers ma tresse et mon visage. Tout semblait normal.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Il secoua la tête sans se départir de son petit sourire.

— Rien. J'essaie simplement de graver ce moment dans ma mémoire.

Perplexe, je fronçai les sourcils. Le soleil qui perçait à travers le pare-brise faisait ressortir le vert de ses yeux. Beck n'était pas beau comme pourrait l'être une star de cinéma mais plutôt comme le voisin très mignon. Le genre de type qui n'avait pas forcément conscience de son effet sur la gent féminine.

— Pourquoi ?

— Parce que nos vies ne seront plus jamais les mêmes.

Une petite fossette se forma au coin de sa bouche avant qu'il se tourne vers le volant pour sortir de ma résidence.

Cette fossette fut le premier détail de ce road trip que je m'efforçai, pour ma part, de garder en mémoire.

Alors que nous nous engagions sur l'autoroute, je coulai un regard vers Beck.

— Pour ton information, ma foi en l'humanité ne tient qu'à un fil. Si tu

m'assassines, je vais définitivement perdre tout espoir.

Je ne pus me retenir d'esquisser un sourire.

Il hocha la tête.

— Et si c'est toi qui m'assassines ?

Je haussai les épaules.

— Ce serait simplement un bon rebondissement.

Vampire Weekend en fond sonore, nous observâmes le paysage de Dallas disparaître derrière nous. Beck tapotait sur le volant au rythme de la chanson et je posai mes pieds sur le tableau de bord. C'était comme le premier jour de l'été, trop beau pour être vrai. J'avais l'impression qu'à tout moment le monde pouvait dire « je déconne » et que j'allais me réveiller dans mon lit, sans aucune autre perspective que ma visite à Caroline.

De temps en temps, je coulais de petits regards vers Beck en me demandant à quoi il pouvait bien penser tout en nous conduisant vers notre première destination.

— Il y a un camping à environ trois heures d'ici. Que dirais-tu d'y passer la nuit ? demanda-t-il.

— Ça me va.

— Il faut juste qu'on s'arrête avant pour acheter à manger.

Je pensai au beurre de cacahuètes et à la confiture bio dans mon sac.

— J'ai apporté des trucs.

— Tu as pensé aux chamallows ? demanda-t-il, le plus sérieusement du monde.

— Non... j'aurais dû ?

Il me lança un regard navré.

— Oh, douce et naïve Abby... Camper sans chamallows n'est pas camper.

— C'est quoi, alors ?

— De la torture pure et simple, répondit-il d'un air impassible.

Je laissai échapper un petit rire.

— O.K., O.K., nous allons faire griller des chamallows dans ce cas.

*

Du chocolat, des biscuits et des chamallows (assez pour nourrir un petit pays) s'échappaient de mes bras alors que nous nous dirigeons vers le terrain de camping. Selon moi, un paquet de chaque suffisait mais Beck avait soutenu que nous avions besoin de faire des provisions. « On n'est jamais trop prudent avec les chamallows. » Je me demandais s'il prévoyait de ne se sustenter que de ça pendant tout le séjour.

— Tu crois qu'il restera des emplacements libres ? demandai-je.

— J’espère. Vu la chaleur, je ne pense pas que ce soit plein.

Il n’avait pas tort. Le soleil n’allait pas tarder à se coucher mais la température avoisinait encore les trente-deux degrés. Il se gara près de la guérite et une rouquine à l’air jovial passa la tête par la petite fenêtre.

— Bonsoir, vous deux.

Je m’apprêtais à sortir mon portefeuille pour payer la moitié de l’emplacement mais Beck fut plus rapide.

— Attends, j’ai un pass pour le parc national du Texas, annonça-t-il en tendant la carte à la femme.

Je voulus protester mais je n’avais pas envie d’ennuyer la garde forestière.

— Reste-t-il de bonnes places ?

Elle hocha frénétiquement la tête.

— Oh oui, il n’y a presque personne aujourd’hui. Mais ça devrait se remplir demain. (Elle me tendit un plan du parc.) Vous devriez choisir un emplacement au bord du lac. La température est un peu plus fraîche près de l’eau et le coucher de soleil est très beau, ajouta-t-elle avec un petit sourire entendu.

Elle nous croyait en couple, ou quoi ? *On ne va pas copuler dans votre parc, madame.*

— Y a-t-il des toilettes à proximité ?

— Oui, il y en a plusieurs un peu partout dans le parc mais assurez-vous de bien fermer la porte pour que les bêtes sauvages ne vous prennent pas par surprise.

Je me mordis la lèvre en imaginant un ours en train de me suivre aux toilettes au beau milieu de la nuit. *Y a-t-il des ours au Texas ?*

Je méditais encore cette question quand nous arrivâmes à l’emplacement que la femme avait entouré sur le plan pour nous. Le site était niché au milieu des grands cèdres et des pins, à seulement quelques mètres du fameux lac. Tout était paisible et silencieux en cette fin d’après-midi. Nous montâmes notre tente de façon à ce que l’ouverture se trouve face au lac. Enfin, je devrais plutôt dire que Beck la monta pendant que je me contentai de lui tendre les piquets.

— Tu veux bien déballer nos affaires pendant que je lance un feu ? demanda-t-il en étirant ses bras au-dessus de sa tête si bien qu’une partie de son torse musclé et légèrement hâlé apparut au bas de son T-shirt.

Je me retrouvai totalement incapable de former une phrase cohérente, aussi hochai-je simplement la tête et commençai à déplier nos sacs de couchage. La tente était vraiment minuscule et je posai nos sacs à dos dans un coin. Nos duvets finirent l’un à côté de l’autre.

Dix minutes plus tard, Beck ajoutait de grosses bûches dans le feu et je disposais les chaises de camping à quelques mètres des flammes.

— Il fait trop chaud pour s’asseoir à côté.

— Ouais. Si ça ne se rafraîchit pas, je vais aller me baigner.

Je n’avais même pas envisagé d’aller dans le lac. Il semblait suffisamment profond mais la rive était bordée d’algues et de feuilles.

— Tu veux une gâterie ?

Au moment où les mots quittèrent ma bouche, je me rendis compte de mon lapsus et manquai convulser sur place. Je bafouillai et me raclai la gorge pour faire diversion.

— Je... Je veux dire un gâteau... avant que tu t’attaques aux chamallows ? ajoutai-je en déposant mon sac de courses sur la table de pique-nique.

Je savais que j’étais rouge pivoine. Je venais de demander à Beck s’il voulait une fellation. Quelle merveilleuse façon de commencer notre voyage. À son crédit, il eut l’élégance de ne pas relever.

— Je veux bien, merci. Au chocolat, s’il te plaît, répondit-il en passant derrière moi.

Je crus qu’il allait s’asseoir et attendre que je lui apporte le paquet mais, au lieu de ça, il sortit deux assiettes en plastique, nos bouteilles d’eau, et vint me rejoindre sur les chaises de camping.

Nous formions une bonne petite équipe.

Nous mastiquions encore quand je finis par lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Comment as-tu pu tout laisser tomber et m’accompagner ? Tu n’es pas à la fac ou je ne sais quoi ?

— C’est l’été, répondit-il comme si cela expliquait tout.

— Oui mais..., fis-je, laissant entendre que je voulais plus de détails.

Il haussa les épaules.

— J’étais à l’université à Boston, mais je ne suis pas sûr d’avoir envie de continuer.

Je serrai mes lèvres l’une contre l’autre en me demandant si j’avais le droit de lui demander pourquoi. Je décidai d’opter pour une question moins personnelle.

— Tu es en quelle année ?

— Je viens juste de terminer ma troisième année.

— Il ne te reste plus qu’un an et tu ne sais pas si tu as envie de continuer ?

Il contempla le lac en plissant les yeux.

— Exactement.

— Hmm.

— Hmm, quoi ? demanda-t-il en se tournant de nouveau vers moi.

Il venait de terminer son gâteau et ouvrait une barre de chocolat qu’il cassa en deux.

— Tu es dans quelle fac ?

Je savais qu'il y avait un nombre hallucinant d'universités à Boston, genre au moins cinquante ou soixante.

— Au MIT, répondit-il en se levant.

Je le regardai bouche bée.

— Pardon... *Le* MIT ? Tu plaisantes, hein ?

Il semblait intelligent, certes, mais quand même...

— Même pas, répondit-il avec un petit sourire en coin en attrapant une longue branche fine qui servirait de pique de fortune pour les chamallows.

Je n'étais toujours pas convaincue.

— Quelle est ta matière principale ? demandai-je en tentant de déchiffrer son attitude et ses mimiques à la manière d'une criminologue.

— Génie pétrolier.

Plus aucune trace de son assurance habituelle dans la voix. Son regard était fixé sur le chamallow. Il le tourna lentement, le faisant griller de chaque côté jusqu'à ce qu'il prenne une belle teinte dorée. Sa patience forçait l'admiration. Ma méthode consistait à poser le chamallow sur le feu avant de déguster les agents cancérigènes sucrés.

— Ah.

Je restai assise là, abasourdie, et il finit par lever les yeux, mettant fin à mon supplice.

— Tu veux une preuve ? demanda-t-il avec un demi-sourire.

— Oui.

Ça semblait tellement incroyable.

Il déplaça son poids sur sa jambe droite et sortit un vieux portefeuille en cuir marron de sa poche arrière. Il l'ouvrit d'une chiquenaude et en tira une carte blanche.

Lorsqu'il me la tendit, je la tins délicatement dans ma paume comme si ça avait été une pièce du puzzle qu'était Beck. Il s'agissait de sa carte d'étudiant du MIT. Sa photo se trouvait dans un petit carré de deux centimètres sur deux. Il semblait étrangement sérieux. Je ne reconnaissais pas le garçon qui faisait battre mon cœur : la mauvaise qualité du cliché empêchait de discerner la couleur de ses yeux ; ses fossettes ainsi que son air sûr de lui avaient disparu. C'était comme regarder son jumeau maléfique ou un truc comme ça.

Sous la photographie, on pouvait lire : « Beckham Dilan Prescott – Accès au département d'Ingénierie ».

Je lui rendis la carte et nous restâmes assis en silence. Ça n'avait aucun sens. Pourquoi ne voulait-il pas devenir ingénieur s'il avait quasi terminé ses études ?

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire dans la v...

— Allons nager, Abby Mae, me coupa-t-il. Les chamallows peuvent attendre. Sans me laisser le temps de répondre, il entra dans la tente pour enfiler un maillot de bain.

Je restai bouche bée tandis que mon cerveau essayait de comprendre ce qu'il venait de se passer. J'étais sur le point d'engouffrer un chamallow fondant dans ma bouche et maintenant il fallait que je me mette en maillot de bain ? J'envisageai de lui dire que je n'en avais pas emporté mais nous étions au Texas en plein été et il ne m'aurait pas crue une seconde.

— Tu es sûr que c'est sans danger ? Et s'il y a des tonnes de bactéries ou je ne sais quoi ? demandai-je en me levant pour nettoyer nos assiettes et débarrasser la table.

J'entendis la fermeture Éclair de la tente.

— Oh, il y en a, mais tout ira bien. Tu peux me faire confiance, je suis ingénieur, répondit-il avec un petit sourire.

J'étais sur le point de balancer une remarque désobligeante, genre « pas encore », quand je l'aperçus. Torse nu, il portait un short de bain bleu marine qui lui tombait sur les hanches. Devant ces abdos bien dessinés, j'en oubliai ce que j'avais l'intention de dire.

Obligeaient-ils les ingénieurs pétroliers à faire de la muscu ? Ça devait faire partie du programme.

— Je m'occupe du reste, va te changer, déclara-t-il en s'avançant vers moi.

Je reculai nerveusement avant de battre en retraite. Ce n'était pas la chose la plus élégante à faire, j'en étais bien consciente, mais là, ça faisait *beaucoup* à encaisser d'un seul coup.

Non, décidément, les bikinis n'étaient vraiment pas faits pour moi. Bonnet A, énorme cicatrice le long de la poitrine, teint cadavérique... Il n'y avait aucun point positif sinon qu'il mettait en valeur ma taille fine et mes longues jambes. J'ajustai les triangles sur ma poitrine que je tentai une dernière fois de faire pigeonner pour former un soupçon de décolleté. Quand je retirai mes mains, le tissu rose reprit aussitôt sa forme initiale. Je ressemblais à un garçon prépubère.

— Allez Abby. Le soleil se couche dans vingt minutes ! lança Beck.

— Oui, oui, j'arrive.

J'ouvris la fermeture Éclair de la tente et sortis. Beck n'était pas occupé à faire des « trucs de campeur » ; il se tenait là à me regarder, exactement comme je l'avais craint.

Je dus me concentrer sur chacun de mes mouvements. *Fais un pas hors de la tente. Bien. Maintenant un autre. Tourne-toi et referme la tente. Oui, il est en train de mater tes fesses.*

Ses yeux noisette étaient braqués sans vergogne sur mon corps à moitié nu, ne marquant qu'un bref arrêt sur ma cicatrice. Il fallait que je dise quelque chose pour rompre ce moment gênant.

— Si tu continues à me reluquer, je ne vais pas me baigner avec toi.

Il éclata de rire, réfléchit une seconde, puis continua de rire, tête en arrière, en se tenant le ventre. Je le poussai d'un geste espiègle mais, alors que je m'éloignais, il m'attrapa la main et m'attira à lui.

Je levai les yeux vers les tourbillons verts autour de ses iris et sus qu'il était sur le point de me révéler quelque chose. Ses sourcils sombres étaient froncés, ses lèvres légèrement entrouvertes et son regard franc. Mais soudain, il se ravisa.

— Tu crois vraiment y arriver avant moi ? demanda-t-il avec un léger sourire.

Il me lâcha la main et courut vers l'eau. Je restai là, sans voix, à me demander ce qu'il avait eu *réellement* envie de dire. Il plongea sans hésitation dans le lac avant de refaire surface un instant plus tard. Des gouttes d'eau translucides perlaient sur son torse et ses épaules. On apercevait le coucher du soleil derrière les cèdres qui entouraient le lac. J'aurais aimé pouvoir prendre une photo pour

Caroline.

Nous n'étions pas si loin que ça de la ville mais on avait l'impression de se trouver au beau milieu de nulle part.

— Ça fait du bien ? demandai-je en me rapprochant du bord.

Hors de question que je l'imite. Il semblait plus raisonnable d'éviter d'avalier cette eau. Qui sait quel genre de bactéries pouvait bien s'y cacher.... D'autant plus qu'être immunodéprimée signifiait que s'ébrouer dans l'eau sale du lac n'était probablement pas l'idée du siècle.

— Grave, répondit-il en faisant du surplace pour m'attendre.

Je m'immergeai jusqu'à la taille et, quand je n'eus plus pied, nageai dans sa direction. Il avait raison. Il faisait tellement chaud à l'extérieur que l'eau était rafraîchissante. Certes, je claquais des dents mais c'était agréable.

— Elle n'est pas si froide, dit-il en riant.

— Je suis plus petite que toi. Tu as au moins dix couches de graisse pour te réchauffer, plaisantai-je.

Il n'y avait pas la moindre once de gras sur son corps.

— Tu veux aller jusqu'au milieu du lac et revenir ?

Je regardai derrière son épaule. Le lac était immense et je n'avais pas nagé depuis des années mais je ne voulais pas m'avouer vaincue.

— O.K., mais on ne nage pas sous l'eau. C'est de la triche.

— Très bien. Prête ?

Mes dents claquaient toujours, je sentais mes lèvres devenir bleues (un autre effet secondaire de ma pâleur) et pourtant j'acquiesçai. Mais avant qu'il lance le compte à rebours, je me mis à nager à toute vitesse. Je battis des jambes en même temps que les bras, le laissant dans le sillage de mes éclaboussures.

— Tricheuse ! cria-t-il en se lançant à ma poursuite.

Je n'excuse pas la tricherie mais nous savions tous les deux qu'il allait gagner. J'avais simplement besoin d'un petit avantage. Sans oublier que son air déconcerté n'avait pas de prix.

J'attrapai une poignée de vase que je jetai derrière moi pour le freiner comme ces peaux de bananes dans Mario Kart. Quand je me retournai, la vase dégoulinait sur ses cheveux et son visage. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Désolée, lançai-je d'un air innocent.

Il se lança à ma poursuite. *Oh oh.*

Je continuai de nager sans jamais regarder derrière moi de peur qu'il ne me talonne. Le milieu du lac était encore assez loin aussi accélérai-je en essayant de me concentrer sur ma respiration. Ma condition physique laissait vraiment à désirer... Avant ma greffe, tout effort m'était interdit et après, j'avais travaillé

avec un kiné pour récupérer des forces. Manifestement, ça n'avait pas suffi. J'avais l'impression que mes bras étaient de plomb.

Je pris de profondes inspirations pour essayer d'oublier la douleur mais mon corps avait décidé de dire « stop ». Je marquai une pause pour reprendre mon souffle. Je levai alors les yeux et aperçus Beck au milieu du lac, l'air détendu et heureux. Merde, je n'étais même pas arrivée à mi-chemin. Je tentai de le rejoindre avant de me raviser aussitôt. Mourir le premier jour d'un road trip épique pourrait bien compromettre mes projets d'avenir.

— Tout va bien, Abby ? cria Beck quand il s'aperçut que je ne venais pas jusqu'à lui.

Ma respiration était toujours irrégulière aussi levai-je simplement le pouce. Pas convaincu, il plongea sous l'eau pour aller à ma rencontre. Il allait me prendre pour une mauviette d'être aussi fatiguée avant même d'arriver à mi-parcours. Je pourrais peut-être lui dire que j'avais été attaquée pour une bande de monstres lacustres. J'avais affronté le Loch Ness et remporté la bataille.

Une seconde plus tard, ses cheveux bruns émergèrent de l'eau à quelques centimètres de moi.

— Pas ton truc, la natation ? demanda-t-il en se rapprochant.

Si son plan avait été de me tuer durant ce voyage, il l'aurait déjà fait. Je n'avais pas la force de nager jusqu'au rivage et faire du surplace devenait de plus en plus difficile.

— Il faut croire que non, réussis-je à répondre entre deux goulées d'air.

Il fronça les sourcils, nagea jusqu'à moi et passa un bras autour de ma taille. J'aurais dû me mettre en colère mais, au moment où il allégea mes bras d'une partie de mon poids, j'eus envie de m'accrocher à lui pour l'éternité.

— Au diable le féminisme, amène-moi jusqu'au rivage, s'il te plaît.

J'enroulai un bras autour de ses larges épaules, sentis ses muscles bouger et se tendre à mon contact.

Ma requête déclencha chez lui un éclat de rire.

— Tu peux passer derrière moi ? Je pense que ce sera plus pratique.

Je m'exécutai, enroulant mes jambes autour de sa taille. Soudain, je pris conscience d'être à moitié nue, les jambes serrées autour d'un garçon *vraiment* très sexy, les seins pressés contre son dos musclé. Je levai les yeux au ciel et articulai un « merci » silencieux.

— ... jambes, dit-il.

— Quoi ? bredouillai-je.

— Desserre tes jambes, répéta-t-il.

Mon visage vira aussitôt au cramoisi. Je m'étais cramponnée à lui tel un bébé singe.

— Bats des pieds ou laisse pendre tes jambes mais je ne peux pas bouger les hanches si tu me serres comme ça, ajouta-t-il.

— Ah, d'accord. Mais je ne te serrais pas si fort, maugréai-je.

Il éclata de rire et nagea vers le bord.

— Je ne sens plus rien à partir de la taille.

Cette idée me fit sourire.

— Oh, ça va... l'eau est froide. Je suis certaine qu'il n'y avait pas grand-chose à sentir, de toute façon.

Il sourit à son tour et secoua la tête. L'eau se reflétait dans ses yeux noisette. Mon cœur tambourinait si fort que je suis sûre qu'il l'entendit. Il accéléra la cadence tandis que je tentai d'ignorer la sensation de ses muscles contre ma poitrine. Et laissez-moi vous dire que c'était plus facile à dire qu'à faire.

À la seconde où nous atteignîmes le rivage, j'attrapai mon pyjama, mon portable ainsi que l'urne noire et décampai. J'avais dit à Beck que j'allais me changer et utiliser les toilettes avant que la nuit tombe mais, en réalité, j'avais simplement besoin d'un moment pour reprendre mes esprits. Je ne pouvais pas nier que me cramponner ainsi à lui m'avait terriblement excitée.

Non mais qu'est-ce qui m'arrivait ? Voilà que je me comportais comme le shih tzu de ma tante Dana, celui qui, à chacune de mes visites, se frottait toujours contre ma jambe. Pauvre chien... Je savais à présent ce qu'il ressentait.

Une fois les toilettes repérées, j'enfilai mon short et un débardeur, mais c'était encore trop. C'était bien ce que je craignais : la température ne baissait pas la nuit. Il faisait, même si ça semblait impossible, encore plus chaud et l'air était électrique. J'attachai mes cheveux en un chignon désordonné puis rangeai mes affaires dans mon sac à dos.

Il me restait encore une chose à faire avant de retourner au campement. Je m'enfonçai un peu plus dans les bois, retirai le scotch de l'urne puis envoyai un texto à Caroline.

Abby : Petit résumé : On campe. On est allés nager. J'ai joué la mauviette et Beck a dû me ramener au rivage sur son dos.

Bonus : j'étais tout contre son corps et ça a probablement été le meilleur moment de ma vie.

Oui, oui, détendez-vous, j'ai vérifié genre dix fois pour m'assurer que c'était bien le prénom de Caroline en haut de l'écran et non celui de Beck. J'ai vu assez de séries télé pour ne pas commettre cette erreur.

Le message envoyé, je reposai mon portable et dévissai le couvercle de l'urne. Je pris une grande inspiration pour me préparer à ce qui allait suivre mais rien ne se passa. Le contenu de l'urne ne bougea pas. Pas de vent, vous vous souvenez ? Rien que de l'air statique. Moi qui m'attendais à un grand moment

d'émotion, voilà que je me retrouvais dans la forêt, en pyjama, une urne à la main, et l'air totalement cinglé. Je soupirai et inclinai un peu l'urne, laissant les premières cendres se répandre au sol. Quelle déception ! Les vaporeuses cendres grises tombèrent simplement en pile sur la terre. Il y avait une raison pour laquelle on parlait de *dispenser* des cendres et non de les *déverser*. Personne ne veut *déverser* des cendres.

Au lieu de vivre un moment spirituel ou profond, j'étais en train de penser qu'il faisait de plus en plus sombre et que je n'avais pas envie d'être dévorée par un ours. Mon téléphone vibra. Le visage de Caroline apparut et tout espoir de connaître un moment magique s'envola.

Je déverrouillai l'écran et appuyai sur « Répondre ».

— Salut. Tu viens de gâcher ce qui était censé être l'un des moments les plus émouvants de mon existence, déclarai-je.

— Tu étais sur le point de coucher avec Beck ?

Je poussai un petit grognement.

— Non. Je commençais à disperser les cendres.

— Ohhhh, je suis désolée. Tu veux que je chante quelque chose ? Que je récite une prière ?

Je revissai le couvercle de l'urne.

— Tu ne connais aucune prière, Caro.

— Je pourrais en *inventer* une, Abs.

— Surtout pas ! Comment va ton fainéant de foie ?

Elle soupira et je sus que le pronostic était mauvais.

— Ils ne m'ont pas encore laissée rentrer chez moi.

— Tu es toujours à l'hôpital ?

— Ouais, les docteurs pensent que je ne suis pas près de sortir.

Je me mordis la lèvre inférieure et tentai de trouver quelque chose pour la reconforter. Au lieu de ça, je déclarai :

— Il n'est pas encore trop tard, je peux revenir. Je n'aime vraiment pas être loin de toi alors que tu es coincée là-bas.

— Tu es la personne la plus têtue que je connaisse. Je vais raccrocher maintenant, avant que tu aggraves ton cas.

— Appelle si tu as besoin de moi. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit, O.K. ? ajoutai-je à la hâte, consciente que sa menace était réelle.

— O.K. Salut, Abs.

Au moment où je raccrochai et commençai à me diriger vers le camp, mon téléphone sonna de nouveau. Beck.

— Tu sais qu'on va passer deux semaines ensemble, hein ? Pas besoin de se téléphoner pendant que je me débarbouille, lançai-je, ravie à l'idée qu'il semblait

ne plus pouvoir se passer de moi.

C'était vraiment l'hôpital qui se foutait de la charité...

— Où es-tu ?

Son ton était tout sauf enjoué.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Lorsque j'avais quitté les toilettes, il faisait encore jour mais à présent l'obscurité tombait bien trop vite. Soudain, je fus prise de panique. Je n'avais pas emporté de lampe de poche ; la seule lumière provenait de l'écran de mon téléphone.

— Ça fait des heures que tu es partie. Je suis allé voir aux toilettes et tu n'y étais pas.

Oh merde.

— Je suis désolée. Je devais appeler mon amie et j'ai dû perdre la notion du temps.

Je l'entendis prendre une profonde inspiration.

— D'accord. C'est pas grave. C'est juste que tu ne devrais probablement pas te promener toute seule la nuit.

Je faillis préciser que, techniquement, quand j'avais commencé ma promenade, la nuit n'était pas encore tombée mais il avait raison aussi gardai-je le silence.

— Tu saurais retrouver les toilettes ?

— Je crois.

— O.K. Je te rejoins là-bas. Ne raccroche pas avant de m'apercevoir.

Impossible de dire s'il dramatisait ou non. Certes, il avait probablement dû avoir peur en ne me trouvant pas aux toilettes. Je continuai de marcher en dirigeant mon téléphone vers le sol afin que la faible lueur éclaire mon chemin. Si je ne me trompais pas, les toilettes devaient se trouver à quelques mètres devant moi.

— Je suis désolée, Beck, murmurai-je doucement, me sentant tout à coup stupide.

— C'est rien.

Soudain, j'aperçus le faisceau d'une lampe de poche au loin et un téléphone portable illuminant le garçon brun le plus mignon de toute la forêt. À moins, bien sûr, qu'Orlando Bloom ne campe également dans le coin.

— Je crois distinguer un pauvre type à côté des toilettes, plaisantai-je, envahie par un soulagement immense maintenant que je savais que je n'allais pas passer le reste de ma vie perdue dans les bois.

Il gloussa et je le vis tendre le cou pour me repérer. Il ne lui fallut pas longtemps.

— Quelle coïncidence ! Je distingue une gitane perdue qui s'avance vers moi... (Il plissa les yeux dans l'obscurité.) Dans un pyjama à pois. Mais elle tient une urne à la main, il m'est donc difficile de dire si elle cherche à se donner un style petite fille modèle ou gothique.

J'éclatai de rire.

— Hilarant.

— Merci, répondit-il en souriant.

Je ne me trouvais plus qu'à quelques mètres de lui.

— C'était de l'ironie.

Il raccrocha quand je me plantai devant lui.

— Tu m'as promis des chamallows, déclarai-je avec un grand sourire.

— Ouais, j'ai cru que j'allais devoir tous les manger pendant que des pumas déchiquetteraient ton corps, rétorqua-t-il tandis que nous nous dirigions vers le campement.

Je lui donnai un petit coup de hanche sauf qu'avec notre différence de taille, on aurait dit que je le frappai à la cuisse avec mes fesses.

— Tu les aurais mangés malgré ma disparition ? demandai-je, feignant d'être scandalisée.

Il secoua la tête et passa un bras autour de mes épaules pour m'attirer à lui.

— Oh, Abby, évidemment. Qu'étais-je censé faire ? Me priver de chamallows ? Ça aurait été totalement absurde.

Au moment où nous nous glissâmes dans notre tente, j'étais bourrée de chamallows et littéralement en nage. Les faire griller sur le feu n'était peut-être pas la meilleure idée du monde lorsqu'il fait plus de trente degrés mais le chocolat fondu en valait vraiment la peine. Je n'avais aucune envie d'entrer dans mon sac de couchage aussi m'allongeai-je paresseusement dessus... en atterrissant avec un gros bruit sourd. Alors que mes membres commençaient à se détendre, je m'aperçus que Beck imitait ma position.

— Ça, c'est la vie, déclarai-je en contemplant l'obscurité au dehors.

— Abby Mae, je pense que tu as totalement raison.

Je roulai sur le flanc et l'observai.

— Quel âge as-tu ?

Il me regardait d'un air si sérieux que je me demandai un instant si je ne lui avais pas demandé autre chose.

— Entre trente et quarante, finit-il par répondre.

J'éclatai de rire.

— Pardon ?

Il haussa les épaules.

— Je ne dors pas beaucoup. En moyenne, une personne passe un tiers de sa vie à dormir, alors je pense que j'ai dû vivre deux fois plus que n'importe quel jeune de mon âge.

— Donc, tu as vingt ans ?

— Vingt et un. Et toi ?

— Hmm... J'imagine dix ou onze, répondis-je, entrant dans son jeu.

Il haussa les sourcils.

— La vache, tu dois être une vraie marmotte.

Je soupirai.

— Jusqu'à il y a quelques mois, je passais ma vie à faire des allers-retours à l'hôpital, donc je dormais beaucoup, reconnus-je en pensant aussitôt à la cicatrice sous mon débardeur.

— Oh, d'accord, répondit-il en continuant de regarder au-dessus de lui,

laissant à ma déclaration le temps de faire son chemin. (Je savais que ça allait tout changer entre nous mais il aurait fini par le découvrir de toute façon.) Je ne pense pas que ça s'applique à ton cas, déclara-t-il enfin en se tournant pour me faire face.

Son T-shirt remonta sur son torse et, à la lueur de la lanterne, il semblait tout droit sorti d'un rêve.

— Pourquoi ?

— Je ne crois pas qu'être atteint d'une grave maladie retire des années. Je pense au contraire que tu dois être plus mûre que la plupart d'entre nous.

Il avait peut-être raison. Je savais ce que ça faisait d'aller se coucher en se demandant avec angoisse si on ne vivait pas ses derniers moments : mon dernier dîner, le dernier câlin à mes parents, la dernière fois que j'ouvrirais les yeux ou que j'entendrais quelqu'un prononcer mon prénom. Puis je me mis à penser à tout ce que j'avais encore à vivre. Je ne savais pas ce que c'était d'être normale, d'aller à un rencard, au lycée ou au bal de promo. Et c'était la première fois que je voyageais sans mes parents.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il en me tirant de ma rêverie.

J'observai la pleine lune à travers la toile de la tente.

— Beck, tu veux bien m'embrasser ? C'est vrai, ce n'est que la première nuit de notre road trip et je ne sais absolument pas si tu en as envie mais, il y a encore deux mois, j'avais une maladie cardiaque. J'ai eu une greffe de cœur, d'où cette vilaine cicatrice sur ma poitrine, déclarai-je en montrant l'endroit où elle dépassait de mon débardeur. J'ai promis à mon amie Caroline d'être courageuse mais c'est difficile vu que tu as visiblement beaucoup plus d'expérience que moi. Pas vrai ? Enfin, je veux dire... tu es vraiment très séd...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Beck se pencha vers moi, réduisit la distance entre nous et posa sa bouche sur la mienne. C'était la chose la plus romantique que j'aie jamais connue. Il enroula doucement sa main autour de ma nuque, m'attirant à lui. Tous mes sens se concentrèrent sur la sensation de ses lèvres sur les miennes. J'étais au paradis. Jusqu'à ce que je tente l'impensable : un baiser avec la langue. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre et me retrouvai à fourrer maladroitement ma langue dans sa gorge. Il recula en riant.

Oui, vous avez bien lu. Beck mit fin à notre baiser par un éclat de rire.

— Je rêve ou tu viens d'utiliser la langue pour ton premier baiser ? demanda-t-il, arborant son sourire à fossettes.

Je détestais qu'il se moque ainsi de moi. Ce baiser n'avait-il donc rien signifié pour lui ? Je couvris son visage de ma main mais ça ne le fit que sourire de plus belle. Je sentis son souffle chaud contre ma paume.

— J'ai cru que c'est ce que tu voulais, protestai-je, désirant soudain qu'un

ours mette notre tente en pièces. Tu n'as pas le droit de te moquer de moi !

Son visage se fit alors grave et il retira ma main de son visage. Lorsque ses lèvres furent enfin libres, il répondit :

— Abby, je ne vois vraiment pas pourquoi je me moquerais de toi pour m'avoir pratiquement sucé le visage.

Je lui tirai la langue. Il me taquinait gentiment mais mon ego ne s'en trouvait pas moins malmené. Son petit sourire taquin se changea en un air pensif.

— Je suis désolé d'apprendre que tu étais si malade mais je suis ravi que tu sois maintenant en bonne santé et que nous partagions ce road trip, déclara-t-il si tendrement que mon cœur manqua se briser.

Je me contentai de hocher la tête, de peur qu'il voie les émotions inscrites sur mon visage. Il m'avait dit que j'avais besoin d'apprendre à bluffer et je me demandai s'il s'apercevait que je rougissais.

Nous gardâmes le silence quelques minutes, nous étudiant l'un l'autre, quand nous entendîmes soudain un grand bruit sec. Quelque chose de lourd tomba sur la tente qui se recourba vers l'intérieur. Je poussai un cri, me rapprochai de Beck et enfouis mon visage dans son cou. Mon cœur battait la chamade et je mis un moment à prendre conscience qu'il me caressait le dos... en riant.

— Abby, je crois que ce n'est qu'une branche morte qui a atterri sur notre tente.

— Je ne te crois pas, protestai-je, pas encore prête à retirer mon visage de la chaleur de son cou. Vérifie que ce n'est pas un ours ou un tueur en série, s'il te plaît.

— Et je fais quoi si c'est un ours tueur en série ? demanda-t-il, très fier de sa plaisanterie.

Je l'aurais tué... enfin si l'ours tueur en série ne l'avait pas fait avant.

Je souris contre sa peau.

— Un ours tueur en série ou quelqu'un qui tue des ours... en série ? demandai-je.

Beck éclata de rire puis se redressa, ce qui malheureusement signifiait que je devais décoller mon corps du sien. Mon étreinte n'avait pas eu l'air de le déranger mais je repensai alors à cet horrible premier baiser et tout espoir de futurs câlins s'envola.

Il avança à genoux et fit glisser le zip de la tente. Puis il passa la tête dans l'ouverture et regarda à gauche et à droite avant de m'adresser un clin d'œil.

— La voie est libre. Mais on devrait quand même mettre en place des tours de garde pour plus de sûreté. On dormira cinq minutes chacun notre tour, me taquina-t-il.

— Oh, ça va. On va probablement se faire tuer d'une minute à l'autre, mais

bon. (Je marquai une pause et baissai la voix jusqu'au simple murmure.) Je dramatise peut-être.

Il rit et referma la tente.

— Je n'ai rien contre les drames, murmura-t-il en jetant un regard à son sac de couchage.

Je rougis puis simulai un bâillement pour dissimuler mon grand sourire.

— J'ai sommeil, déclarai-je, soudain épuisée par notre journée.

— Moi aussi. Sans vouloir jouer les exhibitionnistes, ça ne te dérange pas si j'enlève mon T-shirt ? Il fait vraiment trop chaud. Je dors généralement en caleçon mais je m'abstiendrai ce soir.

Qui aurait refusé ?

— Pas de problème. Je dors généralement les yeux fermés de toute façon.

Je lui tournai le dos pour lui donner un semblant d'intimité. Mais lorsqu'il commença à retirer son T-shirt, j'observai à la dérobée les muscles hâlés de son dos. Quand il jeta le vêtement sur nos sacs à dos, je me retournai vers lui. Son petit sourire narquois m'indiqua qu'il savait parfaitement que je l'avais reluqué tout du long.

— Bonne nuit, Beck.

— Bonne nuit, Abby.

*

Cette nuit-là, je peinaï à trouver le sommeil. Je me tournai et me retournai tellement que je ne suis pas sûre d'avoir réussi à dormir plus d'une heure d'affilée. Il faisait tellement chaud... J'envisageai de retirer mon short et mon débardeur avant de décider d'au moins attendre la deuxième nuit pour ça. Peu après le lever du soleil, je m'aperçus que Beck n'était plus dans son duvet. Je m'assis et dézippai la tente. Il avait transporté l'une des chaises de camping au bord du lac et profitait de la lumière matinale pour lire. L'idée me sembla bonne aussi attrapai-je ma liseuse, enfilai mes sandales, et le rejoignis.

Je traînai la chaise de camping dans la terre sablonneuse en me rapprochant. Beck leva les yeux de son livre et je songeai qu'il voulait peut-être un moment à lui. Pour ne pas m'imposer, je plaçai le siège à quelques mètres de lui. Avant que j'aie eu le temps de m'asseoir, il me lança un petit regard ironique et tira ma chaise vers la sienne.

— Je me suis brossé les dents, tu n'as pas à t'inquiéter pour mon haleine matinale, annonça-t-il avec un clin d'œil.

— Je viens de me réveiller donc malheureusement tu n'auras pas cette chance, maugréai-je avant de m'asseoir en tailleur.

— Ah, dans ce cas : pas de tentative de deuxième baiser ce matin.

Je relevai la tête pour rencontrer son regard.

— Parce que tu crois qu'il y aura d'autres tentatives ?

— Il y aura un deuxième baiser dans ta vie. Ça pourrait même être avec moi si tu mènes bien ta barque.

Il était si sûr de lui...

— Non merci. J'ai testé et c'était pas terrible. Je pense que je vais m'abstenir pour le restant de mes jours.

Il éclata de rire et secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-il.

Je levai les yeux de ma liseuse et me demandai si je devais inventer quelque chose ou lui dire la vérité.

— Une histoire d'amour à l'eau de rose, avouai-je.

Ses lèvres formèrent un demi-sourire.

— Cool.

— Et toi ?

Il leva son livre pour me permettre de lire le titre. *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit*. Il y avait même un dessin d'un chien écrasé sur la couverture.

— C'est quoi, l'incident ? demandai-je en remuant dans mon siège pour me mettre plus à l'aise.

— Je ne peux pas te le dire.

— Gnagnagna.

— Tu veux lire un passage ?

J'acquiesçai mais me retrouvai à contempler le lac en me demandant où nous mènerait le reste du voyage. Beaucoup de choses s'étaient déjà passées alors que nous étions partis depuis moins de vingt-quatre heures. Si l'excitation de ce road trip suivait une courbe exponentielle, nous coucherions ensemble avant ce soir et, à la fin de ces deux semaines, je serais mariée et enceinte.

*

Nous fîmes nos bagages et partîmes vers des pâturages plus verts, une fois décidé qu'avant de partir pour Odessa et Marfa, nous voulions voir la côte. Les plages du Texas ne sont pas les meilleures mais du moment que vous évitez Galveston, l'eau n'est pas trop sale. Nous étions en route pour le sud, Ben Kweller dans l'auto-radio, quand je demandai à Beck ce qu'il voulait faire dans la vie étant donné qu'il n'était pas sûr de vouloir devenir ingénieur.

— Je ne sais pas. Peut-être sortir un album studio de sons gutturaux. Des bruits blancs pour fans de hard rock.

— Comme Yoko Ono ? demandai-je, feignant de le prendre au sérieux.

— Rien à voir. Le mien sera beaucoup plus rauque. Genre, au moins quatre fois plus.

Il ne me laissa pas le temps de m'étendre davantage sur ce sujet ridicule.

— Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire pour gagner ta vie ? me demanda-t-il en me regardant par-dessus ses Ray-Ban.

— Je n'ai absolument aucune idée, genre zéro, de ce que je veux faire.

À cette seule pensée, mon cœur se serra.

— Parce que tu n'avais pas vraiment d'avenir jusqu'à il y a deux mois ?

— Exactement.

Il hocha la tête avec empathie.

— Donc, maintenant, le monde t'appartient et tu découvres que trop d'opportunités tuent l'opportunité.

J'acquiesçai en pensant qu'en ce moment précis j'étais peut-être amoureuse de lui.

— Tu pourrais produire mon album, suggéra-t-il.

C'était la toute première fois qu'il proposait une solution à mon angoisse quant à ma future carrière.

— Merci. Je garde ça dans un coin de ma tête.

— OH MON DIEU ! hurla-t-il soudain, me faisant sursauter de peur dans mon siège.

Étions-nous sur le point de rentrer dans une voiture ou de faire une embardée ?

— QUOI ? criai-je à mon tour en posant une main sur mon cœur.

— Il y avait un panneau indiquant une sortie pour le parc d'aventures des dinosaures préhistoriques dans deux kilomètres.

J'hallucinai...

Inutile de discuter : moins de dix minutes plus tard, Beck se gara devant le parc qui semblait à l'abandon.

— Abby, je me rends compte que tu contiens ton enthousiasme car tu essaies de rester mystérieuse et distante mais sache que si tu veux hurler ou pleurer de joie, tu ne baisseras pas dans mon estime.

Je croisai les bras sur ma poitrine et donnai un coup de pied dans les gravillons.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies traînée ici.

— Je sens l'excitation qui émane de toi. C'est palpable, Abby. Oh, la vache !

J'accélérai le pas afin d'arriver à la caisse avant lui. Il continuait à sortir sa carte de crédit à tout bout de champ et je ne voulais pas qu'il pense devoir payer pour tout durant notre voyage.

Un ado boutonneux était assis à l'intérieur d'un kiosque en ruines qui avait

d'évidence été autrefois peint dans des couleurs vives.

— Deux tickets, s'il vous plaît, annonçai-je poliment.

L'ado leva les yeux de sa Nintendo DS.

— Deux adultes ou deux enfants ?

Je jetai un œil derrière moi. Il n'y avait qu'une seule autre voiture garée dans le parking et aucun enfant en vue.

— Deux adultes.

Il prit mon billet et commença à me rendre la monnaie.

— Ne touchez pas les objets exposés. Ne vous asseyez pas sur les animaux. Pas de photos érotiques avec les dinosaures, débita-t-il d'une voix monotone.

— Les gens font ça ? demanda un Beck surexcité.

Le jeune haussa les épaules.

— Le règlement n'existe pas pour rien.

Beck sembla n'avoir jamais rien entendu de si drôle. Alors que nous entrions à l'intérieur du parc, il se glissa à côté de moi et chuchota à mon oreille :

— C'est une idée de boulot. Tu pourrais devenir Mlle Parc d'aventures des dinosaures préhistoriques. Tu pourrais être celle qui interdit aux gens de prendre des photos à caractère sexuel avec les dinosaures.

Sans répondre, je commençai à regarder ce qui était exposé. La guérite avait laissé présager de la qualité du reste du parc. Je ne savais absolument pas à quoi m'attendre mais il faisait un dixième de la taille d'un zoo ordinaire. Il y avait bien des cages avec des dinosaures automatisés mais la plupart avaient cessé de fonctionner depuis longtemps. Quant à ceux qui marchaient encore, ils bougeaient à deux à l'heure et leurs grognements ressemblaient à d'étranges gargouillements.

Quelques minutes plus tard, nous avions déjà fait le tour. Mais j'avais l'impression que nous n'avions pas profité de tout ce que le parc avait à offrir. J'étais en train de mesurer la taille de mon pied à celle d'un tyrannosaure quand Beck eut une idée lumineuse...

— Tu devrais te glisser dans l'une des cages et grimper sur un dinosaure, murmura-t-il comme si le jeune pouvait nous entendre de là où il était.

— Super idée ! m'exclamai-je avant d'ajouter sèchement : Hors de question.

— Allez Abby ! Le gamin a dit que c'était interdit. Tu n'as pas envie de braver l'interdit ?

— Absolument pas.

Beck se planta devant moi et me bloqua le passage en posant ses mains sur mes épaules.

— Abby. Quelqu'un l'a déjà fait avant nous, d'où la règle. Ne veux-tu pas être cette personne ? Tu ne veux pas avoir des souvenirs de cet été plus exaltants

que d'avoir mesuré ta foutue empreinte ?

Je le détestai de m'avoir rappelé que j'étais en réalité une gentille petite fille, mais vivre ma vie ne signifiait pas forcément enfreindre les règles. Et s'il avait raison ? Comment savoir si je ne ratais pas quelque chose ?

— Oh et puis merde. O.K., je vais le faire.

Impossible de dire non à ces yeux noisette. Les dés étaient pipés d'avance.

Nous jetâmes notre dévolu sur la cage du tricératops à l'arrière du parc. Beck entrecroisa ses doigts pour me faire la courte échelle. Il ne pouvait pas entrer avec moi car il me servait de guet et de documentariste.

— Ne regarde pas mes fesses.

— Je n'oserais pas, répondit-il avec un petit sourire narquois alors que je me hissais pour attraper le haut de la clôture.

— C'est ça, ouais, rétorquai-je en sautant, avant d'atterrir, genoux pliés, sur le paillis.

Putain... J'étais officiellement en train d'enfreindre la loi. N'était-ce pas une violation de propriété privée ou je ne sais quoi ?

— Magne-toi, Abby. On dirait un cerf pris dans les phares d'une voiture.

Je lui fis un doigt d'honneur avant de m'accroupir et de courir vers le dinosaure. Je ne voulais pas être vue en train d'essayer de grimper sur ce foutu truc aussi en fis-je le tour. Quelques coups sur le dino m'apprirent qu'il était en plâtre ; il soutiendrait sans problèmes mon poids.

— Dépêche-toi ! cria Beck.

Je m'essuyai les mains sur mon short en jean et essayai d'avoir une bonne prise à l'arrière du crâne de la bête. Je pris appui sur son genou puis me hissai avec un grognement sonore.

— Ouhouh ! hurla Beck alors que je reprenais mon équilibre.

Je savais que l'ado boutonneux ne tarderait pas à lever les yeux de sa Nintendo DS mais peu importe. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. L'adrénaline courait dans mes veines et je restai assise là, tout au délice de me sentir totalement *vivante*.

Je jetai un regard vers Beck qui avait dégainé son téléphone, prêt à prendre une photo.

— Fais quelque chose !

Je levai les bras en l'air et me mis à hurler à pleins poumons.

— Descends ! Descends ! Pourquoi t'as fait ça ? Le gamin rapplique !

Je ne voulais pas redescendre. Je levai de nouveau les mains et fis semblant de monter le dinosaure comme dans un rodéo. Beck éclata de rire tout en prenant des photos. Je me penchai en arrière puis allongeai la jambe dans un semblant de pose lascive. Je regardai Beck droit dans les yeux et me mordis la lèvre.

— Oh mon Dieu, Abby.

Il avait arrêté de prendre des photos et me regardait comme s'il voulait me dévorer toute crue.

— HÉ ! DESCENDEZ DE LÀ ! cria l'ado.

Mes instincts de survie se réveillèrent et je sautai à terre puis par-dessus le grillage avec une dextérité hors du commun. Une fois de l'autre côté, Beck et moi nous enfûmes à toutes jambes comme si nos vies en dépendaient. Je ne suis même pas sûre que le gamin se soit mis à notre poursuite mais nous avons une mission. Nous étions des hors-la-loi, des délinquants, des rebelles sans cause. Nous continuâmes à courir jusqu'à atteindre la sortie puis notre voiture. Soudain, Beck m'attrapa le bras pour m'arrêter.

J'étais appuyée contre la vitre de la portière côté passager. Il était censé faire le tour afin que nous puissions prendre la fuite mais ne suivait pas le protocole. Il me poussa contre la portière et pressa ses lèvres sur les miennes. C'était un baiser à vous couper le souffle, le genre à vous faire décoller, vibrer. Je passai mes bras autour de sa nuque en gémissant. Beck m'offrit le deuxième meilleur baiser de ma vie tandis que nos cœurs battaient à l'unisson.

Et voilà pourquoi, mes futurs enfants, dans une vieille boîte nichée au fond de mon placard, vous trouverez une photo de moi en train d'essayer de monter un tricératops.

9

Abby : Salut Caro. On vient d'arriver à Corpus Christi. On séjourne dans un hôtel sur la plage pour les deux prochains jours. Baiser numéro 1 : horriblement gênant, je te donnerai les détails plus tard. Baiser numéro 2 : meilleure expérience de ma vie, détails à venir également. PS : aujourd'hui, j'ai plus ou moins enfreint la loi !

Abby : Coucou maman ! Désolée de ne pas avoir répondu à tes appels. Je n'étais pas chez moi ce matin car je rendais visite à Caroline. Ne t'inquiète pas. Je t'aime et te téléphone plus tard.

Caroline : Quoi ?! Déjà deux baisers ET une infraction ? Je suis trop fière de toi ! Si je ne réponds pas, c'est que je fais une petite sieste. Ne t'inquiète pas.

Maman : Ah, d'accord. Ça me rassure. Je sais qu'on te harcèle un peu ces derniers temps mais c'est difficile de ne pas s'inquiéter. Je t'aime.

— La Terre appelle Abby, lança Beck alors que nous nous garions devant l'hôtel en bord de mer.

Nous avons décidé de faire chauffer la carte bleue. Après avoir campé la veille, nous pensions avoir bien mérité une douche et un vrai lit.

— Désolée, j'envoyais un message à mon amie Caroline, répondis-je en glissant mon portable dans mon sac.

— C'est une amie en bonne santé ou malade ?

Étrange, comme question. À croire que lorsqu'on a comme moi été malade si longtemps, on n'est censé connaître que des gens qui le sont également.

— Très malade, répondis-je d'une voix éteinte. Elle a besoin d'une greffe de foie.

— Je croyais que c'était l'un des organes les plus faciles à obtenir ?

Je regardai par la fenêtre en direction de l'océan, mince couche de vagues bleues au-delà de l'horizon.

— Pas si tu as un cancer.

Je ne vis pas sa réaction mais sentis son regard posé sur moi. Il ne prononça pas un mot. En même temps, qu'y avait-il à dire ?

— Tu crois qu'on a le temps de se baigner ? demandai-je en essayant de refouler les vagues de tristesse qui menaçaient de déferler.

— Probablement pas ce soir, répondit-il d'un air triste et rêveur. Mais que

dirais-tu d'y aller demain matin au réveil ?

— Bonne idée ! En attendant, on peut commander une pizza et la manger au lit en regardant un film ?

Il acquiesça avec un petit sourire.

— Comme on est en cavale, on ferait bien de faire profil bas ce soir, plaisanta-t-il, m'arrachant à mon tour un sourire.

Il n'y avait qu'un lit dans notre chambre. Je fis comme si ça m'était égal, comme si j'avais déjà partagé un lit avec des dizaines de gars sexy, mais au fond de moi j'étais complètement chamboulée.

— Abby, s'il te plaît, bas les pattes, ce soir, plaisanta Beck quand nous entrâmes dans la chambre.

La Abby habituelle aurait répliqué par une remarque bien sentie mais l'alien dans mon cerveau ne réussit qu'à marmonner et à fuir tout contact visuel.

La pizza et le film furent sujets à polémique. Pour finir, nous dûmes en commander deux : une petite végétarienne avec de l'ananas et une royale taille moyenne. Beck voulait louer *Conjuring*, et moi *Man of Steel*. J'opposai un veto aux films d'horreur, lui à ceux de super-héros.

— Je vais prendre une douche en attendant que la bouffe arrive mais je te jure que si tu loues *Conjuring*, je jette ta pizza dans l'océan.

— Comme si tes bras miniatures pouvaient lancer si loin, rétorqua-t-il avec un regard sceptique.

J'embarquai mon shampoing et mon gel douche parfumé.

— Je la jetterai le plus loin possible. Si elle atterrit sur le combi de ton grand-père, alors tant pis.

— J'ai comme l'impression que le film a déjà commencé dans cette chambre, lança-t-il avec l'ombre d'un sourire.

— Insinuerais-tu que je suis possédée ?

— Je ne sais pas. Je tiens à la vie.

J'essayai de trouver quelque chose à répondre mais le fou rire m'en empêcha.

— Je crois que je te déteste autant que je t'apprécie, reconnus-je avant de fermer la porte de la salle de bains.

Il marmonna quelque chose que je ne saisis pas à travers la porte fermée. J'imaginai donc qu'il disait que j'étais la fille la plus drôle et la plus jolie qu'il ait jamais rencontrée. Oui, ça devait être ça.

Après avoir ouvert le robinet pour que l'eau se réchauffe, je sortis mon thermomètre et mes nombreux médicaments. Ma température était normale, Dieu merci, et les cachets furent vite avalés. Le bruit de l'eau masqua le tintement des flacons que je remis dans mon sac.

Quinze minutes plus tard, après m'être débarrassée des résidus de vase séchée sur ma peau, j'étais une autre femme. J'enfilai ma chemise de nuit et sortis de la salle de bains, mes affaires sous le bras. Nos pizzas n'étaient pas encore arrivées ; le dos appuyé contre la tête de lit, Beck lisait un texto. J'en profitai pour détailler ses longues jambes vêtues d'un jean, ses larges épaules et la barbe de trois jours qu'il allait probablement raser d'un moment à l'autre.

Je commençai à brosser mes cheveux humides avant de demander, de façon aussi détachée que possible :

— Tu écris à qui ?

Il planta ses yeux noisette dans les miens et sourit.

— Mary Beth.

— Sexy, lâchai-je avec nonchalance.

— Hmm, fit-il en promenant son regard sur mes jambes nues avant de le reporter sur son portable.

— C'est ta copine ?

Son sourire s'agrandit mais il ne leva pas les yeux de l'écran.

— Pas exactement.

— Je vois.

— Tu es bien curieuse, dis-moi.

Je haussai les épaules et me décalai légèrement afin de pouvoir me regarder dans le miroir posé au-dessus du bureau. Je vis Beck m'observer pendant que je me brossais les cheveux.

— Pas du tout.

— Parfait, alors, répondit-il, très sûr de lui, en passant la main dans ses cheveux en bataille.

— Tu l'as rencontrée comment ?

Il plissa les yeux et pencha la tête en arrière d'un air pensif.

— Voyons voir... Elle m'a tricoté une couverture quand j'étais bébé mais je ne me rappelle pas exactement notre première rencontre.

Je marquai une pause. Je ne m'étais pas aperçue jusqu'ici que chacun de mes muscles était tendu.

— Oh. C'est ta grand-mère ?

Ma question provoqua chez lui ce petit sourire adorable qui suspendait à chaque fois les battements de mon cœur.

— La seule et l'unique. Ma grand-mère, alias mamie.

Je fronçai le nez.

— Donc tu ne sextotes pas ?

Avec ce commentaire, je crus avoir remporté la partie, mais Beck ne me laissait jamais gagner.

— Je n'ai pas dit ça.

J'éclatai de rire et secouai la tête. Il remua les sourcils d'un air taquin et jeta son téléphone sur le lit. Une seconde plus tard, il retirait son T-shirt. Oh, la vache ! La façon dont ses muscles se bandaient alors qu'il levait les bras... les lignes dures de ses abdos...

— Je vais me doucher. Si les pizzas arrivent, tu veux bien payer avec l'argent que j'ai laissé sur le bureau ?

Il s'éloigna et je restai bouche bée tel un poisson hébété.

— Mmm.

J'aimerais pouvoir dire que son petit strip-tease ne m'avait pas troublée mais c'était faux. C'était tellement inattendu. Oui, nous avions nagé ensemble mais le voir à moitié nu dans une chambre d'hôtel n'était pas du tout la même chose.

J'étais toujours assise au bord du lit, la main rêveusement enroulée autour de ma brosse à cheveux, quand on frappa à la porte.

— J'arrive ! criai-je en me levant en sursaut pour aller chercher mon portefeuille.

Comme si j'allais utiliser l'argent de Beck en son absence ! C'était enfin mon tour de payer quelque chose.

Dix minutes plus tard, l'eau s'arrêta et j'entendis Beck se sécher. J'étais allongée sur le lit, mon carton à pizza sur les genoux. Manger au lit me semblait délicieusement interdit mais, alors que la première part n'était qu'à quelques centimètres de ma bouche, Beck sortit de la salle de bains, une serviette autour des hanches en tout et pour tout. J'avais une vue parfaite sur ses tablettes de chocolat.

Ahhh.

— Franchement ? Sérieusement ? Qui se promène vêtu comme ça ? commentai-je en reposant la pizza dans le carton avant de me cacher les yeux.

Il éclata de rire et j'écartai légèrement les doigts. Pas très subtil, je le reconnais. Il y avait tellement de choses à regarder. Ses épaules étaient incroyablement larges et je sentais d'ici l'odeur boisée de son gel douche.

— Il y a des gens qui essayent de manger, tu sais...

Il rit de nouveau en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu fais, Abby ? demanda-t-il en tendant la main vers son sac tout en tenant sa serviette de l'autre.

Oh mon Dieu, faites qu'elle tombe. Je vous en supplie. Non, attendez. Je ne suis pas en train de le mater, je déguste ma pizza.

— Abby ? insista Beck en me regardant par-dessus son épaule.

— Je protège ma sensibilité féminine. Je te retourne la question.

— J'essaie de briser ta coquille.

— Eh bien tu as gagné, répondis-je en laissant retomber mes mains pour attraper ma part de pizza.

Garder les yeux rivés sur cette savoureuse pizza était un véritable tour de force.

Ses vêtements à la main, Beck retourna dans la salle de bains. Je pensais être tirée d'affaire mais, à la dernière seconde, il leva les yeux vers moi et lança sa serviette. Cette dernière atterrit au pied du lit avec un petit bruit sourd.

— BECK ! hurlai-je en apercevant son postérieur bien roulé.

C'était le plus beau cul qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Ce qui n'était pas peu dire étant donné que j'avais vu celui de Brad Pitt dans *Troie*.

*

Une fois rassasiés, alors que le générique de fin défilait, je me tournai vers Beck.

— Tu travaillais quand tu étais à la fac ?

Il fronça les sourcils et se tourna à son tour vers moi.

— Non, j'avais beaucoup trop de cours. Pourquoi ?

Je haussai les épaules et portai mon regard sur son T-shirt élimé.

— Je me demandais simplement d'où venait l'argent que tu as dépensé pendant ce voyage.

— Ah.

Il hocha la tête. Ses cheveux bruns retombèrent sur son front en une masse indisciplinée et j'envisageai un instant d'y glisser mes doigts. À la place, j'agrippai mon haut.

— J'ai un fonds en fidéicommiss qui est devenu actif à mes vingt et un ans.

— Alors tu es très riche ? demandai-je, brisant sans doute tous les codes de la bienséance.

— Riche à crever, répondit-il avec un petit sourire.

— Comme dans ce film où le même reçoit un chèque en blanc ?

Il éclata de rire puis me regarda avec une intensité féroce.

— Mon grand-père a monté une maison d'édition. La carte de visite sur laquelle j'ai écrit mon numéro lui appartenait.

Stupéfaite, je sortis du lit à la hâte pour aller chercher mon sac à main. La carte de son grand-père se trouvait toujours dans mon portefeuille, à côté d'un bon pour un yaourt glacé gratuit.

— Tu veux que je te la rende ?

La carte paraissait vieille, usée, et je culpabilisai de ne pas en avoir mieux pris soin.

Il fronça les sourcils et secoua la tête.

— Non. Ça me plaît de savoir que c'est toi qui l'as.

J'envisageai un instant d'insister pour qu'il la garde mais me ravisai.

— D'accord. Elle sera dans mon portefeuille au cas où tu changerais d'avis.

— Merci.

— Pourquoi ne vas-tu pas tout simplement travailler dans la boîte de ton grand-père ? demandai-je en grimpant de nouveau sur le lit en tirant sur le bas de ma chemise de nuit.

— Il l'a vendue quelques années avant sa mort.

— Oh. C'était une entreprise familiale ?

À l'évocation de sa famille, ses traits se durcirent. Jusque-là, je l'avais pris pour un garçon joyeux et insouciant mais je venais d'avoir un bref aperçu d'une facette plus complexe de sa personnalité.

— Ça aurait pu mais mon père a préféré être ingénieur. Lui aussi a étudié au MIT.

Une nouvelle pièce du puzzle se mettait en place.

— Laisse-moi deviner... il était ingénieur *pétrolier* ?

J'essayais de détendre l'atmosphère, mais en vain. Son regard était fixé sur l'abîme sans fin qui remplissait l'espace entre nos deux corps.

— Bingo, répondit Beck d'un air sarcastique, et je sus alors qu'il en avait assez de parler de son père.

— Le mien est programmeur et ma mère a arrêté de travailler à ma naissance, indiquai-je pour changer de sujet.

— À cause de ta maladie ?

— Je ne le saurai jamais. Elle prétend avoir voulu être mère au foyer et qu'avoir dû concentrer toute son attention sur moi ne l'a jamais dérangée. (Je m'allongeai et contemplai le plafond.) Je lui ai donné du fil à retordre mais c'est à elle que je dois chaque jour de vie supplémentaire. Car elle ne s'est jamais laissé décourager et a toujours fait en sorte que je reçoive les meilleurs traitements.

— C'est pour ça que tu es végétarienne ?

Surprise qu'il l'ait remarqué, je hochai la tête.

— Des tas d'études ont prouvé que la viande, la viande rouge en particulier, est liée aux maladies cardiaques et aux cancers alors, évidemment, ma mère l'a rayée de mon alimentation dès mon plus jeune âge.

— Je deviendrai peut-être moi aussi végétarien, déclara-t-il avec un petit sourire.

Je le dévisageai.

— Bonne chance, Monsieur Pizza Royale.

— Ah ouais, elle était vraiment bonne. Je continuerai peut-être à manger de la

viande jusqu'à la fin du voyage ou un truc comme ça. J'ai besoin de manger de tout une dernière fois.

— Ça me paraît logique.

Nous gardâmes le silence un moment.

— Allons dormir. J'aurai une surprise pour toi demain matin, annonça-t-il avec un sourire satisfait.

— C'est vrai ?

— Tout à fait, et ça a un rapport avec l'océan, répondit-il en remuant les sourcils.

Je poussai un petit cri, me relevai et exécutai une petite danse sur le lit.

— Abby ! Tu n'as pas peur d'être déçue ? lança Beck en se joignant à moi.

— Impossible ! criai-je. Je n'ai vu qu'une fois l'océan et c'était, genre, il y a dix ans. Je ne peux pas être déçue.

Nous continuâmes à sauter sur le lit en riant à chaque tentative de figure aérienne. J'en risquai une digne d'une pom-pom girl mais échouai lamentablement. Il aperçut sans doute ma petite culotte rose sous ma chemise de nuit mais peu m'importait. Nous étions amis. Beck tendit les mains pour attraper les miennes et je les lui offris volontiers. Il se mit à tourner sur lui-même et je n'eus d'autre choix que de suivre le mouvement. Mes pieds s'enfonçaient et rebondissaient sur le matelas à mesure que nous tournions de plus en plus vite, jusqu'à ce que la chambre d'hôtel ne soit plus qu'une tache floue. Ses yeux noisette étaient la seule chose sur laquelle se concentrer.

— Pitié ! m'écriai-je, sentant mon estomac plein de pizza protester.

Il me lâcha aussitôt et nous retombâmes sur le matelas avec des soupirs d'excitation. Nos souffles rapides ponctuaient le silence. Je n'arrivais plus à arrêter de sourire.

— Journaliste, déclara Beck entre deux respirations.

— Quoi ? demandai-je en me tournant vers lui.

Il avait sur le visage le même sourire que moi. Ses yeux remplis d'espoir fixaient un point au plafond.

— Je veux devenir journaliste. J'ai demandé un transfert interne au MIT.

Le lendemain matin, je me réveillai les jambes et les bras enroulés autour de Beck dont la main était glissée sous ma chemise de nuit. Je me figeai aussitôt, de peur qu'il se réveille et s' imagine que je sois en train de le tripoter dans son sommeil.

Dans mon cerveau, ça donnait un truc comme ça : *Mmm c'est agréable, il est tellement sexy, OH MON DIEU je suis pratiquement en train de le peloter, ENLÈVE TES MAINS TOUT DE SUITE.* Je décidai que le mieux était de me détacher de lui comme on retirerait un pansement. Je décomptai dans ma tête – *Trois, deux, un* – puis m'éloignai en un mouvement rapide. Sauf que, nerveuse et un peu excitée par son corps à zéro pour cent de graisse, je glissai du lit et me cognai la tête contre le mur tandis que mon corps atterrissait au sol avec un bruit sourd.

— Aïe ! criai-je en portant la main à mon front.

— Abby ? fit Beck d'une voix brumeuse.

— Oui. Non. Rendors-toi.

Je restai accroupie au sol dans l'espoir qu'il se rendorme et que je puisse panser ma fierté en paix. Mais, quelques instants plus tard, une tête échevelée apparut. L'expression sur le visage de Beck m'apprit qu'il savait exactement ce qu'il venait de se passer.

— Tu préfères dormir par terre qu'à côté de moi ? demanda-t-il d'une voix étouffée par la couverture.

Je haussai les épaules et me relevai.

— Tu monopolises la couette.

Bien joué, Abby. Tu parais beaucoup plus cool que tu ne l'es en réalité.

— C'est pour ça que tu m'as fait des câlins toute la nuit ? Pour avoir chaud ?

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles, mentis-je en farfouillant dans mes vêtements pour essayer de faire abstraction de son regard sur moi. Pour ma part, je vais descendre prendre le petit déjeuner.

— O.K. Moi je vais faire un jogging.

— Super. J'ai des trucs à faire moi aussi. On se retrouve sur la plage ?

Beck acquiesça et je me dirigeai vers la salle de bains pour enfiler mon maillot et ma tunique. Quand j'en sortis, il avait déjà disparu.

J'attrapai mon attirail de plage et l'urne noire avant de descendre manger une banane et un peu de muesli au self de l'hôtel. Nous avions fait la grasse matinée et la plage était déjà bondée ; je me demandai où j'allais bien pouvoir disperser les cendres. Imaginez que j'ouvre l'urne et que les cendres se répandent sur le château de sable d'un gamin ou dans le pique-nique d'une famille ! J'étais tentée d'essayer, juste pour voir ce que ça donnerait mais ça semblait trop cruel, même si Dieu sait que j'aimais l'humour noir. Je remontai mon sac de plage sur mon épaule et partis à la recherche d'un endroit plus tranquille.

Devant l'hôtel, la brise me fouetta les cheveux. Je rangeai mes sandales dans mon sac pour sentir la chaleur du sable sous mes pieds. Dans quelques heures, il serait intolérablement chaud mais, pour le moment, alors que je marchais le long du rivage, il faisait le bonheur de ma plante de pieds.

Je croisai tant de vie au bord de cet océan. Des enfants heureux courant vers l'eau avant de s'arrêter brusquement au dernier moment en couinant d'excitation. Aurais-je moi aussi crié comme ça si j'avais été en assez bonne santé pour aller à la plage étant petite ?

À moins de deux kilomètres de notre hôtel, je tombai sur un long ponton. Aucun pêcheur en vue. Peut-être l'eau était-elle trop agitée ou bien ce n'était pas la saison de pêche. Aucune idée. L'important, c'était que j'avais déniché l'endroit idéal pour disperser les cendres. Je posai mon sac et en sortis l'urne. Le scotch commençait déjà à se décoller du bord et je priai pour qu'il tienne le reste du voyage.

Après m'être assurée d'être complètement seule, je dévissai le couvercle. Aussitôt l'urne ouverte, le vent emporta les cendres du sommet de l'urne vers l'océan. C'était un bien meilleur endroit pour les répandre que le fin fond des bois.

J'observai les cendres scintiller dans la lumière du soleil. La plus grande partie tomba à la surface de l'eau mais le vent en fit tourbillonner d'autres, les emportant au loin. Aucun mot, aucune prière ne me vinrent à l'esprit mais une *sensation* s'installa dans mon ventre. La liberté. Je souris en contemplant le symbole de mon oppression emporté par la force invisible de la nature.

Quand plus tard je dénichai une place sous un parasol près de notre hôtel, Beck n'était toujours pas revenu. Il courait un marathon ou quoi ? Je sortis mon écran solaire indice 50 et retirai ma tunique. Un voile rouge couvrait déjà mes cuisses et mes épaules. Quel bonheur d'avoir une peau blanche...

Alors que je réajustais mon haut de bikini bleu marine, j'entendis Beck approcher. Son rire signature me parvint et quand je me retournai, il était en

pleine discussion avec une fille que j'avais aperçue au petit déjeuner. Comment faisait-il pour rencontrer la gent féminine si rapidement ? C'était la première fois en dix-neuf ans que je croisais un type qui semblait s'intéresser à moi et il fallait que ce soit un aimant à nanas... Je jouais peut-être dans la mauvaise équipe. Devenir lesbienne était peut-être la solution.

— Ouais, j'espère qu'on pourra venir, l'entendis-je répondre à la fille.

Attendez... Quoi ?

— « On » ? répéta-t-elle.

Je me retournai à la hâte en espérant qu'ils n'aient pas remarqué que je les observais. *Presse le flacon et tartine-toi le bras de crème comme le ferait une personne normale.* Je pressai trop fort et de la crème atterrit quelques mètres plus loin sur le ventre rebondi d'un vieux monsieur endormi. *Oups.*

— Moi et mon amie, Abby.

— Oh, fit la fille avec un soupir abattu. O.K., super. Ça commencera vers 20 heures.

Eh ouais, ma cocotte. C'est moi, son *amie*, Abby.

Mais attendez une petite seconde... Amie ? Il me considérait comme une bonne copine ?

— Ça marche. À plus.

Oh mon Dieu, il venait dans ma direction. Vite, faire semblant d'être absorbée dans la lecture de la composition de ma crème solaire ! Oxyde de zinc, oxyde de zinc, oxyde de zinc. Beck se laissa tomber à côté de moi en me heurtant légèrement l'épaule.

— Oh, Beck, salut ! Je ne t'avais pas vu arriver.

Ma voix était une octave plus haute que d'habitude et mon sourire distillait une douceur forcée.

Il me jeta un regard intrigué avant d'indiquer de la tête l'endroit où il se tenait quelques secondes auparavant.

— Cette fille loge dans notre hôtel. Elle nous a invités à participer à un feu de camp sur la plage ce soir.

— Nous ou toi ? demandai-je en regrettant aussitôt ma jalousie.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Il pouvait même la peloter *dans* le feu de camp, s'il voulait. Je commençai à me passer de la crème sur les bras.

— Elle prendra le lot, Abby. Besoin d'aide ?

Je manquai refuser mais le visage de Caroline m'apparut à l'esprit. Elle m'aurait engueulée d'avoir décliné son offre.

— Oui, merci. Je n'ai fait que les bras, pour l'instant.

Quand je lui tendis le flacon, je sentis mon rythme cardiaque accélérer et ma main trembler un peu trop. J'avais vu assez de films pour savoir que quand un

mec se proposait de te passer de la crème solaire, ça signifiait que, dans environ dix secondes, il allait *accidentellement* dégrafer mon haut de bikini avant une partie de jambes en l'air torride sur la plage. Étais-je prête à coucher en public ? Je ne maîtrisais même pas encore le sexe en privé. Enfin, à part le pelotage, quoi.

Quand sa main effleura mon dos, je cessai de respirer. Son toucher était chaud et sensuel mais pas déplacé. Il n'essayait pas de me faire un massage ou je ne sais quoi mais mon corps réagissait vivement à son contact. J'avais l'impression que sa paume mettait le feu à ma peau. Je tentai de me convaincre que j'avais déjà attrapé un coup de soleil. Oui, voilà : c'était le soleil qui me procurait cette sensation, pas Beck.

— Combien de kilomètres as-tu couru ? demandai-je d'une voix étranglée pour combler le silence.

— Seulement dix.

Il glissa ses mains sous les bretelles de mon bikini pour s'assurer que je n'attrape pas un coup de soleil si mon haut glissait. Tout mon corps vibra d'une énergie nerveuse. Je m'entendis gémir doucement. Merde ! Et s'il m'avait entendue ? *Fais diversion, vite !*

— « Seulement » ? bafouillai-je comme si j'apprenais à parler pour la première fois. Je serais incapable de courir plus de cinq cents mètres.

— On commencera bientôt ton entraînement.

Je grognai pour montrer ma désapprobation.

— J'ai fait de l'athlétisme au lycée et à la fac. Le MIT n'est pas célèbre pour ses performances sportives mais ça m'a aidé à rester en forme quand je devais travailler à la bibliothèque dix heures d'affilée.

Je l'imaginai avec des lunettes, un livre à la main, puis en train de courir torse nu.

— Si tu deviens végétarien à notre retour, j'irai courir avec toi demain matin. Non, attends. J'achèterai un skate et un chien et je m'accrocherai à sa laisse pour qu'il me traîne à côté de toi.

Il éclata de rire.

— Quelle cruauté !

— Ce sera un très gros chien. Peut-être même un loup.

Il étala le reste de crème sur mes épaules avant de me rendre le flacon.

— Je crois que c'est bon. Allons nager. On a encore une heure avant ma surprise.

Je détestais devoir encore attendre mais au moins nous étions à la plage. Je mourais d'envie de sauter dans l'eau depuis que j'avais quitté l'hôtel ; malgré le parasol, je me liquéfiais presque sous la chaleur. Je me levai d'un bond et commençais déjà à me diriger vers la mer quand Beck m'attrapa la main.

— Il faut faire les choses bien. Tu dois courir avec moi et plonger dans une vague.

Il me tira derrière lui, me soulevant pratiquement du sable. Des enfants nous regardèrent quand nous manquâmes détruire leurs châteaux de sable.

— Beck ! Et si j'ai du sel dans les yeux ? demandai-je alors que mes doigts de pieds touchaient l'eau froide. (Quelle sensation merveilleuse !) Et ma crème solaire n'a pas encore bien pénétré !

— Tu n'as qu'à les fermer !

Il ne marqua même pas une pause pour me rassurer. Il m'emmena encore plus loin jusqu'à ce qu'une vague heurte mes cuisses. Puis mon ventre. Beck me tint plus fermement la main pour que l'eau ne nous sépare pas.

— À trois, bouche-toi le nez et ferme les yeux !

Il n'avait pas sitôt terminé de donner ses ordres que j'aperçus une vague gigantesque avancer vers nous. J'avais l'impression qu'elle allait m'engloutir.

— Beck ! hurlai-je, effrayée mais surexcitée.

— Un. Deux. Trois ! lança-t-il.

Je me bouchai le nez et fermai les yeux au moment où il me tirait sous l'eau pour que la vague passe au-dessus de nous. L'eau glacée rencontra mon visage et, l'espace d'un instant, j'oubliai que j'étais dessous. Je souris et l'eau saumâtre glissa sur ma langue. Le goût ne me déranger pas mais je n'eus pas vraiment le temps de me pencher sur la question car Beck me tirait déjà à la surface. Il riait à gorge déployée et je l'imitai.

J'en voulais plus.

— Allons plus loin ! criai-je en commençant à l'entraîner loin du rivage.

Je connaissais les dangers de l'océan : courants de retour, courants sous-marins, requins qui me dévoreraient vivante, et j'en passe. Mais ça m'était égal. J'avais confiance en Beck et je savais qu'il ne laisserait pas l'océan me faire du mal s'il pouvait l'en empêcher.

— Il doit y avoir un banc de sable pas loin. Essayons de l'atteindre, intima-t-il.

J'avais encore pied mais l'eau montait de plus en plus. Quand elle atteignit ma nuque, mon cœur s'affola. Je ne savais pas combien de temps j'allais réussir à faire du surplace. L'eau calme du lac était une chose mais l'océan semblait par nature effrayant.

— Je pense que ça devrait aller mais n'hésite pas à grimper sur mon dos comme l'autre jour si besoin est, O.K. ?

Je n'avais pas envie d'avoir *besoin* de lui mais sa proposition me soulagea néanmoins.

— Tu es sûr qu'il y a un banc de sable là-bas ? demandai-je, essayant de

trouver du réconfort dans l'inconnu.

Il cessa d'avancer et se tourna pour me regarder.

— Non. Honnêtement, je n'en ai aucune idée. On peut essayer d'en atteindre un et finir peut-être bouffés par des requins, ou rester ici et passer le reste de nos vies à nous demander s'il y avait bien un banc de sable à seulement quelques mètres.

Je ne répondis pas immédiatement. Nos regards étaient rivés l'un à l'autre. Folie noisette et sagesse verte. Je dus plisser les yeux car le soleil scintillait sur l'eau. Puis, lentement, un grand sourire s'épanouit sur mon visage.

— C'est toi que le requin aura envie de dévorer. Tu es beaucoup plus appétissant. Alors je n'ai rien à craindre. Allons-y.

Pour toute réponse, il se pencha et embrassa le coin de ma bouche. Quand il recula, impossible de deviner ce qu'il pensait. Ses traits étaient indéchiffrables et son regard concentré vers notre but.

Était-ce un vrai baiser ou avais-je un reste de petit déjeuner sur le coin de la bouche ? Mon Dieu, si j'avais du muesli collé au visage, faites qu'un requin me dévore sur-le-champ !

Puis nous nous remîmes à nager, assez près l'un de l'autre pour que nos bras se frôlent à chaque mouvement. J'essayai de contrôler ma respiration afin de ne pas être humiliée par mon manque d'endurance. Je n'avais aucune excuse. Je n'étais plus la pauvre petite fille malade. Mon corps était en bonne santé, mon cœur aussi. Je pouvais le faire.

Je pris une profonde inspiration et luttai contre les vagues qui tentaient de me ramener au rivage. Beck ralentit l'allure pour rester près de moi.

Soudain, il poussa un petit cri de joie ; je le vis poser ses pieds sur le sol de l'océan et se tenir debout. Moins d'une seconde plus tard, je l'imitai et sentis le sable sous mes pieds. Nous avons atteint le banc de sable. Ma respiration était laborieuse mais j'avais l'impression d'avoir accompli quelque chose d'important. Je sais que ça peut être difficile à comprendre mais deux mois plus tôt, je ne pouvais pas même me diriger vers la salle de bains sans être essoufflée. La simple idée de faire de l'exercice ou d'utiliser mon corps comme autre chose qu'un vaisseau pour regarder la télé, lire ou dormir m'apparaissait comme une plaisanterie cruelle.

Donc, voyez-vous, quand j'ai nagé jusqu'à ce banc de sable, en utilisant mes muscles, mon sang, mes veines et mon cœur, j'ai eu l'impression de pouvoir dominer le monde.

— Beck ! criai-je en sautant dans l'eau.

— Abby ! répondit-il tout excité.

Il aurait eu le temps de faire une bonne dizaine d'allers-retours jusqu'à ce

banc de sable mais il célébrait ce moment avec moi comme s'il savait à quel point c'était extraordinaire.

— DANS LES DENTS, LES REQUINS ! hurlai-je si fort que je suis certaine que tous alentour s'enfuirent, de peur d'essuyer mon courroux.

Nous jouions à nous éclabousser quand il cria soudain :

— JE T'ADORE !

Trois petits mots lancés dans l'océan avec tant d'assurance et d'insouciance que j'eus envie de les mettre en bouteille pour me convaincre qu'il les avait bien prononcés.

J'arrêtai aussitôt de m'ébrouer et l'observai, yeux écarquillés et bouche bée. Je sais ce que vous êtes en train de vous dire : « Il n'a pas dit "*je t'aime*", détends-toi », mais jamais avant aujourd'hui un garçon ne m'avait dit qu'il m'adorait. Des vagues s'écrasèrent contre mes hanches et je restai plantée là, silencieuse, totalement décontenancée. Heureusement, il n'attendait pas de réponse.

— Allez, viens ! Notre surprise va bientôt commencer et on devrait faire une petite pause avant.

Beck nous avait réservé une leçon de surf via la réception de l'hôtel. Une fois revenus au rivage et que je me fus de nouveau tartinée de crème solaire (avec l'aide de Beck), un moniteur de surf avec des cheveux blonds mi-longs et un accent mi-texan mi-surfeur vint nous chercher sous le parasol.

— Vous êtes Beck et Abby ? demanda-t-il en regardant une feuille de papier dans sa main.

Il était torse nu et on voyait qu'il passait le plus clair de son temps à l'extérieur. Son corps de surfeur était bronzé et musclé. Je me demandai comment il avait réussi à nous repérer parmi tous les vacanciers mais quand je regardai autour de moi, je m'aperçus que nous étions les seuls à ne pas être flanqués d'une tripotée de bambins. Mystère résolu.

— Oui, nous répondîmes à l'unisson avant de nous lever.

— Super ! On y va. Je m'appelle Jason. Je serai votre moniteur de surf.

Jason ? Tu m'étonnes.

Je sortis un élastique de mon sac et attachai mes longs cheveux en une queue-de-cheval lâche. Puis nous suivîmes Jason jusqu'au rivage où nous attendaient deux planches.

— Vous en avez déjà fait ? demanda-t-il en soutenant mon regard de ses yeux marron foncé.

Il n'était pas mal *du tout* et je décidai que je n'en apprécierais que plus le cours.

Beck et moi secouâmes la tête et Jason posa ses mains sur mes hanches, en mode prof.

— Surfer est un art et vous ne le maîtriserez pas en une seule leçon. Nous allons commencer par les bases. D'abord sur le sable, puis sur la planche, et enfin dans l'eau.

— On va faire ça ici, sur la plage, devant tout le monde ? m'enquis-je en rajustant mon haut de bikini.

De qui me moquais-je ? Rien ne déborderait de mon bikini pendant que j'apprendrais à surfer.

— Oui mais ça ira. (Il fit un geste en direction des quelques baigneurs qui nous observaient.) Ils vont retourner vaquer à leurs occupations dans quelques minutes.

Nous hochâmes la tête et je me retournai pour regarder Beck assouplir ses épaules et s'étirer les bras. Il était tellement beau dans ce maillot de bain ! J'avais comme l'intuition qu'il allait maîtriser le surf beaucoup plus vite que moi.

— Bon, commençons dans le sable, sur le ventre. On va apprendre à monter sur la planche.

— Tu entends ça, Abby ? Tu vas apprendre à monter.

Beck trouva sa plaisanterie très spirituelle. Jason eut la décence de s'éclaircir la voix et de détourner le regard. Quant à moi, je levai les yeux au ciel.

— Beck, c'est toi qui as essayé de me monter dans mon sommeil hier soir. Ne crois pas que j'aie oublié.

Il sourit et plissa les yeux.

— Ce n'est pas le souvenir que j'en ai. Quand je me suis réveillé, tu étais pratiquement sur moi.

Je m'étranglai de rire. Devrais-je me méfier de la réaction de mes membres endormis à son contact ?

— Allez, vous deux, on s'y met, lança Jason, interrompant notre joute verbale.

*

— J'ai été INCROYABLE ! m'exclamai-je en déverrouillant la porte de notre chambre d'hôtel.

— O.K. O.K.

J'effectuai une petite pirouette puis croisai les doigts derrière ma tête d'un air suffisant.

— Jason a dit que j'étais l'une des meilleures élèves qu'il ait jamais eues.

— Il essayait juste de te mettre dans son pieu, rétorqua Beck avec un regard éloquent.

Il avait vraiment l'esprit de compétition.

Je pouffai.

— Ouais, bien sûr ! À la fin, je suis restée sur la planche pendant, genre, vingt secondes.

— D'accord... Tu étais... plutôt bonne, reconnut-il à contrecœur avec un petit soupir.

— Je suis désolée mais je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu, ironisai-je en faisant un pas dans sa direction.

Je me demandai combien de temps il allait encore supporter mes fanfaronnades.

Il releva la tête et ses yeux noisette croisèrent les miens alors qu'il avançait à son tour. Il ne s'arrêta pas avant que nos corps se touchent. Son torse nu se pressa contre ma tunique et je sentis son diaphragme bouger au rythme de sa respiration. Il approcha sa bouche de mon oreille.

— J'ai dit que tu étais *bonne*.

Un picotement me parcourut l'échine ; tenterait-il de me séduire ? Son souffle frôla ma nuque et j'inclinai la tête afin d'exposer encore un peu plus de peau. À cet instant, je ne me contrôlais plus. S'il m'avait poussée au sol, contre la porte ou le bureau de la réception de l'hôtel, je me serais offerte à lui, et il le savait.

Il déposa un baiser à la naissance de ma nuque.

Qu'étions-nous en train de faire ? Je lui plaisais et, manifestement, c'était réciproque. Il s'agissait peut-être d'un simple flirt. Ça ne pouvait être que ça, non ? Notre avenir était incertain. Je devais postuler à l'université et serais sûrement obligée de déménager. De son côté, il allait probablement rentrer à Boston. Il fallait que je découvre ce que je voulais faire de ma vie. D'ailleurs, quel était le sens de la vie ?

— Abby, je t'entends littéralement cogiter, déclara-t-il avant de reculer d'un pas en souriant.

Je hochai imperceptiblement la tête.

— Je réfléchis beaucoup.

— Je sais, dit-il en s'éloignant.

J'eus envie de le retenir.

— Tu veux te reposer un peu avant la soirée ?

— Bonne idée, j'ai l'impression que je pourrais m'endormir sur-le-champ et ne me réveiller que demain matin, répondis-je en étirant mes muscles endoloris.

La nage et le surf représentaient plus d'activité physique que je n'en avais jamais fait.

Il secoua la tête.

— Hors de question. Je ne suis jamais encore allé à un feu de camp sur la plage.

— Moi non plus, répondis-je en souriant.

*

Je sortis sur le balcon de la chambre pour appeler ma mère pendant que Beck se douchait. Mes parents devenaient méfiants. Je n'avais jamais passé autant de temps sans les voir mais je m'en sortis en disant à ma mère que j'avais besoin d'air. Elle ne se doutait probablement pas que j'avais quitté Dallas mais être si

distante ne me ressemblait pas. J'espérais qu'elle supposerait simplement que j'étais avec Caroline ou un truc comme ça.

— Ma chérie, je comprends que tu aies besoin de prendre un peu de distance avec ton père et moi. Je veux simplement que tu sois heureuse et en bonne santé.

La brise marine s'engouffra dans le téléphone. Je savais qu'elle l'entendait certainement elle aussi. Y avait-il du vent à Dallas ?

— Maman, je te promets que tout roule.

Silence.

— D'accord. Mais tu te sens bien ?

J'avais pris ma température le matin même et tout était normal. J'avais avalé tous mes médicaments et, si je me sentais un peu fatiguée d'avoir surfé et nagé, je savais que mon corps allait bien.

— Oui, maman. Je me sens même en super forme.

Elle soupira dans le combiné et je culpabilisai d'être pour elle une source d'inquiétude.

— Caroline, en revanche, ne va pas fort, reconnus-je.

Elle n'avait pas décroché les deux dernières fois où j'avais essayé de l'appeler mais je m'étais convaincue qu'elle faisait simplement une sieste et n'avait pas entendu le téléphone.

— Je sais, j'ai discuté avec sa maman tout à l'heure.

L'immense tristesse dans sa voix me confirma ce que je savais au plus profond de mon âme.

— Maman, il faut que j'y aille.

— Déjà ?

Je n'en pouvais plus. Parler avec elle me rappelait tout ce dont j'avais besoin de m'éloigner pendant deux semaines. Au même moment, Beck sortit de la salle de bains vêtu de rien d'autre que sa serviette taille basse. Timing parfait pour mettre fin à la communication.

— Ouais, maman. Faut que j'aille me doucher et tout ça, répondis-je tout en essayant de reluquer discrètement Beck à travers la vitre teintée de notre balcon.

Il se pencha pour attraper ses vêtements et j'observai les muscles de son dos se bander. Notre journée à la plage lui avait procuré un léger hâle et il avait l'air encore plus sexy qu'avant. Quant à moi, hormis un coup de soleil sur les joues, j'étais toujours aussi pâle.

Je m'approchai pour pouvoir mieux le regarder. Je ne m'étais pas rendu compte que mon visage était pressé contre la vitre avant que Beck lève les yeux et me lance un sourire perplexe. Je fis semblant de nettoyer quelque chose sur la fenêtre. Voilà, c'est ça, juste une tache. Je haussai les épaules et lui adressai ce que j'espérais être une expression nonchalante.

— D'accord. Je t'aime, fit ma mère d'un ton déconfit.

Oups, j'avais oublié qu'elle était toujours au bout du fil.

— Moi aussi.

Peut-être que ces deux semaines de séparation nous feraient du bien à toutes les deux.

Je fis coulisser la porte-fenêtre et Beck se retourna vers moi. Ses cheveux humides paraissaient plus sombres que d'habitude et je restai là à l'observer un moment. Plus je le contempiais, plus le sourire sur son visage s'épanouissait. Nous étions tous les deux bien conscients de mon attirance à son égard.

— La douche est libre, m'informa-t-il d'un air amusé.

— Parfait.

Je jetai mon téléphone sur le lit et passai devant lui sans prendre de vêtements de rechange avec moi. À mon tour de sortir de la salle de bains sans rien d'autre qu'une serviette. Il allait voir ce qu'il allait voir...

Je me savonnai, me rasai et me rinçai les cheveux, mon cœur battant la chamade. Je voulais que Beck se sente aussi troublé en ma présence que je l'étais à son contact mais... et s'il ne cillait pas ? Un cil, les gens, c'est tout ce que je demandais.

Quand je coupai l'eau, j'entendis une conversation étouffée de l'autre côté de la porte. J'essorai mes cheveux et les enroulai dans une serviette avant de presser l'oreille contre la porte. S'il n'était pas seul, mon petit plan de séduction tombait à l'eau. Je n'allais quand même pas me pavaner dans une serviette devant plusieurs personnes. Un gars sexy me suffisait amplement.

L'oreille collée à la porte, je me rendis compte que je n'entendais que sa voix. Il devait être au téléphone. Parfait. Peut-être allait-il se mettre à baver sur l'écran en me voyant.

Je retirai la serviette de mes cheveux et l'enroulai autour de mon corps. Elle couvrait mes fesses d'à peine quelques centimètres. Un coup d'œil dans le miroir me renvoya de longues mèches de cheveux blond vénitien encore humides qui retombaient de façon sexy (du moins l'espérais-je) autour de mon visage et dans mon dos. J'avais bonne mine, grâce au soleil. Ma cicatrice dépassait légèrement du haut de la serviette mais je tentai de ne pas y prêter attention. C'était à prendre ou à laisser. Ma cicatrice faisait partie de moi.

Quand j'entrebâillai la porte de la salle de bains, je l'entendis rire mais au moment où j'apparus dans son champ de vision, il s'arrêta brusquement.

J'avais réussi. J'étais bel et bien une sirène. Une diablesse sexy et incontrôlable. Mon petit orteil heurta alors le coin de la valise de Beck et je poussai un cri. La vache ! Personne ne connaît la véritable douleur avant de s'être cogné le petit orteil.

Je jetai un rapide coup d'œil dans sa direction, espérant que ma mésaventure n'ait pas totalement gâché le moment. Son sourire se figea et il me regarda d'un air stupéfait.

— Oh, oui, acquiesça-t-il dans le combiné sans jamais me quitter des yeux. Cette recette est bonne mais ma grand-mère, elle, rajoute de l'ananas.

Le silence emplit la pièce alors que la personne au bout du fil répondait. À qui donnait-il des conseils culinaires ? Et d'abord, quel mec connaissait ne serait-ce qu'une recette par cœur ? Son regard glissa lentement sur mon corps, observant ma nuque, ma poitrine, puis mes cuisses laiteuses.

— Non, pas la boîte entière. Je lui demanderai de vous envoyer la recette. Elle est justement à côté de moi, vous voulez lui parler ?

Hein ? Pourquoi voudrais-je discuter avec la personne qui se trouvait au bout du combiné ?

— Oh, d'accord. Je lui passerai le message. Au revoir. Ravi d'avoir bavardé avec vous également, lança-t-il avant de raccrocher.

C'est alors que je m'aperçus que le portable dans sa main n'était pas le sien. Mais le mien. Foutues compagnies de téléphonie ! Avions-nous besoin de posséder le même téléphone noir et rectangulaire ? Où était l'individualité, dans tout ça ?

Je me rapprochai de lui, oubliant que j'étais à moitié nue.

— C'était qui ?

— Ta maman, répondit-il d'un air désinvolte avant de se relever.

— Quoi ? Pourquoi parlais-tu à ma mère ? m'écriai-je en lui reprenant mon portable des mains.

Il n'y avait plus que quelques centimètres entre nos deux corps et je sentis son souffle chaud sur mon épaule nue.

— Elle a appelé deux fois pendant que tu étais sous la douche. Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète, alors j'ai répondu.

Je sais que ça ne semblait pas un problème pour lui mais c'en était pourtant un. Mes parents étaient déjà assez méfiants comme ça.

— Beck ! Je ne leur ai jamais présenté ni même jamais parlé d'un mec !

Je détestai l'amusement qui traversa son beau visage. Pourquoi ne prenait-il pas ça aussi sérieusement que moi ?

— Tu devrais accorder plus de crédit à ta maman. Je lui ai expliqué que j'étais ton ami et que tu étais dans la salle de bains. Au début, elle a été un peu surprise mais je me suis présenté et on a commencé à papoter. Je crois qu'elle m'aime bien.

Je ne trouvai rien à répondre aussi me passai-je une main sur le visage et le fixai du regard. Si quelqu'un pouvait charmer ma mère, c'était bien Beck.

— T'ai-je bien entendu lui donner une recette à la fin ?

Ses lèvres s'ourlèrent en un sourire sûr de lui.

— Celle du cake à la banane de ma grand-mère. Ta maman veut que tu la lui envoies.

Je ne pus alors m'empêcher de sourire. Il ne cessait de me surprendre. Beck Prescott ne connaissait aucune limite ; il ne rentrait dans aucun moule. Évidemment qu'il avait discuté gâteau à la banane avec ma mère, car pourquoi pas, après tout ?

— Tu l’as rencontrée comment, cette nana ? demandai-je alors que nous quittions le hall de l’hôtel pour nous rendre sur la plage.

Le soleil s’était couché une heure plus tôt et la fête devait probablement déjà battre son plein. J’avais enfilé une robe courte à rayures qui moulait mon peu de poitrine et ma taille filiforme. Sur n’importe quelle autre fille, cette tenue aurait été très sexy mais sur moi elle ressemblait simplement à une jolie petite robe portée par une enfant.

— Elle m’est tombée dessus devant l’hôtel tout à l’heure, après mon jogging.

Je passai machinalement la main dans mes cheveux qui retombaient en vagues dans mon dos. Inutile d’essayer d’en faire quelque chose avec l’air marin de la nuit.

— Elle t’est tombée dessus, *au sens propre* ? lui demandai-je pour essayer de clarifier les circonstances de cette rencontre.

Il éclata de rire puis plissa les yeux d’un air taquin.

— Oui, elle a trébuché ou je ne sais quoi.

Je marquai une pause et le regardai bouche bée.

— Non, mais j’hallucine.

Il s’arrêta à son tour et me rendit mon regard. Ce n’était pas l’endroit le plus sûr pour s’arrêter mais il n’y avait aucune voiture en vue.

— Quel est le problème ? demanda-t-il, un œil sur la circulation. Tu es vraiment obligée de rester sur la route ?

— Elle l’a fait exprès ! Elle te draguait.

Cette simple idée m’agaça car il m’avait dit qu’il m’adorait – il l’avait même hurlé – et l’univers aurait dû l’écouter et se débarrasser de toutes les jolies filles. Je ne pouvais pas rivaliser avec elles.

— Et alors ? Ce n’est pas la première fois qu’une fille me drague, répondit-il d’un ton étrange.

Je poussai un grognement et me remis à marcher. Si seulement j’avais pu lui dire : *Moi aussi les mecs me draguent. TOUT LE TEMPS MÊME*, mais comme ça aurait été un énorme mensonge, je me contentai de passer devant lui pour me

diriger vers le feu géant à quelques mètres de la plage. Avec le sable, je n'entendais pas le bruit de ses pas derrière moi mais je supposais qu'il me suivait. Dans le cas contraire, c'est qu'il était resté sur la route et devait déjà s'être fait renverser. Je tentai de me convaincre que, dans un cas comme dans l'autre, ça me laissait de marbre.

Le feu de camp crépitait dans la nuit noire. C'était l'attraction principale de la soirée et des groupes se formaient tout autour. Sur le côté se trouvaient un gril et quelques glacières alignées. En me rapprochant, j'essayai d'analyser rapidement la scène pour décider quel endroit paraissait le moins intimidant. Il y avait plus de monde que je ne m'y étais attendue, au moins vingt ou trente personnes qui semblaient toutes de mon âge ou un peu plus.

— Beck ! Tu es venu ! lança la fille qu'il avait rencontrée plus tôt.

Ignorant son nom, je la surnommai « Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom » en hommage à Voldemort. Je suis certaine que ces deux-là avaient des tas de choses en commun. Je savais que Beck était juste derrière moi, aussi, au lieu d'attendre qu'elle vienne dans notre direction pour se jeter sur lui, je me dirigeai vers les boissons. Avec ma greffe, je ne pouvais pas boire d'alcool et ça la fichait mal dans ce genre de situation. Ça aurait été agréable de pouvoir me détendre un peu, sans parler que tout le monde allait penser que j'avais quinze ans si je passais la soirée une canette de coca à la main.

Alors que j'approchais de la glacière pour prendre une bouteille d'eau, une ombre apparut derrière moi. Je me retournai et tombai nez à nez avec Jason, notre moniteur de surf. Il sembla surpris de me voir mais très heureux de cette coïncidence. *Tiens donc.*

— Abby, c'est ça ? demanda-t-il en me contournant pour attraper une bouteille d'eau et une bière.

Il me tendit l'eau avant d'ouvrir sa canette en un bruit qui résonna dans la nuit.

— Exactement. Jason ?

Il sourit largement et fit signe que nous nous déplaçons afin que d'autres puissent se servir à boire. Je le suivis quelques mètres plus loin et en profitai pour le reluquer un peu. Il était très mignon dans son style : doux regard, beau sourire, cheveux en bataille. Il portait un bermuda et un T-shirt à l'effigie d'une compétition de surf. J'essayai de deviner son âge. Disons entre quinze et quarante-cinq ans.

— Je ne savais pas que tu venais, dit-il en prenant une gorgée de bière.

— Je n'ai pas officiellement été invitée. Je suis venue avec Beck.

— Ah. Vous êtes ensemble ou simplement amis ?

Son ton laissait entendre qu'il aurait préféré la deuxième hypothèse.

Question intéressante... Je jetai un regard en direction de l'endroit où se tenaient Beck et Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom. Il ne souriait pas mais approuvait de la tête chacune de ses paroles.

— On est juste des amis en road trip, répondis-je sincèrement. Enfin je crois. Je ne pus ignorer le sourire qui s'épanouit sur son visage.

— C'est super.

— Quel âge as-tu, Jason ?

Je crois que ma question directe le surprit.

— Vingt-trois. Pas si vieux.

— Tu surfes depuis combien de temps ? demandai-je avant qu'il me retourne la question.

Je ne voulais pas avouer n'avoir que dix-neuf ans.

— Depuis toujours. J'ai grandi sur une plage de Californie avant de déménager ici pour étudier la biologie marine.

Alors ce n'était pas vraiment un tire-au-flanc, il en avait simplement l'allure.

— C'est trop cool ! m'exclamai-je car je me le représentai aussitôt en train de se lier d'amitié avec des dauphins.

Oh, attendez une petite seconde, je crois que ce n'est valable que pour les gens qui bossent à Sea World. Bon, O.K., je n'avais aucune idée de ce que pouvaient bien faire les biologistes marins, en fait.

Il hocha la tête et fit un pas imperceptible dans ma direction. *Bien joué.*

— Et toi, tu es étudiante ?

Je faillis répondre la vérité avant de me rappeler le nombre de détails que cela impliquait aussi décidai-je qu'il n'avait pas réellement besoin de connaître ma vie. Nous prenions juste du bon temps à une soirée, alors j'optai pour le mensonge.

— Je commence à l'automne.

La vache, ça sonnait bien. Je devenais plutôt douée pour mentir.

Il hocha la tête puis nous gardâmes le silence, un peu gênés. Nous avions plus ou moins épuisé tous les sujets de conversation bateaux. Mais de quoi Beck pouvait-il bien discuter avec Voldemort ? Avaient-ils beaucoup de points communs ? Plus qu'il n'en avait avec moi ? Était-elle en train de lui expliquer combien c'était difficile d'avoir de gros nibards ? Je détestais les nanas.

Quand je me tournai de nouveau vers l'endroit où ils se tenaient quelques minutes plus tôt, ils avaient disparu. J'eus l'impression qu'on m'avait arraché les entrailles. Étaient-ils retournés à l'hôtel ? Se pelotaient-ils sur notre lit ?

Jason fit un autre pas vers moi et je sentis l'océan sur ses vêtements. Ou alors c'était simplement l'odeur de l'air. Dans ma tête tourbillonnaient des images de Beck avec une autre fille.

— Tu as aimé surfer ? Tu es vraiment douée.

Il n'était plus qu'à quelques centimètres et je sentais son haleine alcoolisée. Je me forçai à le regarder dans ses yeux marron.

— Ouais, c'était chouette. J'aimerais retenter l'expérience.

— Je pourrais t'accompagner. Peut-être demain matin ?

Le ton de sa voix laissait entendre qu'il avait d'autres choses à l'esprit. Je hochai la tête et lui souris. J'avais envie qu'il flirte avec moi pour faire disparaître mon chagrin. Et puis il était mignon, alors pourquoi pas.

— Abby, on n'aura probablement pas le temps de surfer demain avant de reprendre la route, déclara soudain Beck derrière moi d'un ton sec.

Mon cœur bondit dans ma poitrine ; je me retournai et vis qu'il dévisageait Jason. Quant à Celle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom, c'est moi qu'elle observait. Oh par pitié, assez de ces petits jeux de regards !

— Si mes souvenirs sont bons, notre emploi du temps est assez flexible.

Je croisai les bras contre ma poitrine en me demandant quelle pouvait bien être sa motivation. Si je lui plaisais, il n'avait qu'à se bouger au lieu de rester là, les bras ballants.

— Pas demain, répondit-il simplement.

Intéressant...

Je reportai mon regard sur la fille derrière lui.

— Je crois que nous n'avons pas été présentées. Moi, c'est Abby, lançai-je en lui tendant la main.

Elle l'étudia d'un air perplexe avant de la serrer.

— Et moi Lia, répondit-elle avec un sourire sincère.

Je lui proposais une trêve et, à cet instant, la tension dans l'air commença à se détendre. *Légèrement.*

C'est alors qu'un peu plus loin, une nana ivre hurla :

— Boisson ou Action !

Ça semblait tellement cliché que j'éclatai de rire mais, à ma grande surprise, tout le monde commença à disposer les sièges en cercle. Je n'étais jamais allée à une fête mais il ne fallait pas avoir fait Polytechnique pour deviner le principe de ce jeu à boire. Heureusement, je ne buvais que de l'eau. Quand tout le monde se fut installé, je me retrouvai à côté de Jason tandis que Beck et Lia atterrirent de l'autre côté du feu. Cette dernière semblait ravie et souriait d'un air satisfait. C'était peut-être une sorcière.

Si nous avions été dans un film, ça aurait été le moment où j'aurais pris une bonne rasade d'alcool. Au lieu de ça, je débouchai ma bouteille d'eau et bus une longue gorgée. La nana bourrée qui avait lancé le jeu sautilla en tapant dans ses mains.

— Je commence ! Si vous choisissez Action, vous ne pouvez pas vous dégonfler après avoir entendu le défi ! C'est la règle ! annonça-t-elle avec ce qu'elle pensa probablement être un clin d'œil spirituel alors qu'elle ressemblait en réalité à un pirate borgne.

Peut-être qu'être la seule personne sobre aurait ses avantages.

Après avoir examiné l'assemblée, son regard se posa sur le type à ma droite qui se balançait sur sa chaise. Je m'écartai de lui, ce qui me rapprocha de Jason. Ce dernier me sourit et posa son bras sur le dossier de mon siège.

— Ian ! Boisson ou Action ?

Ledit Ian grogna et se leva, optant manifestement pour Action. Les fêtards poussèrent des acclamations.

— Retire tes fringues et saute dans l'océan ! exigea-t-elle.

Eh ben dis donc, elle commençait direct par un strip-tease. Comment ce jeu allait-il se terminer ? En orgie géante sur la plage ?

Sans une seconde d'hésitation, Ian se tourna vers moi et me tendit sa bière comme si j'étais son assistante. Je la pris car je n'avais pas vraiment le choix ; il m'adressa un petit sourire et commença à se déshabiller. Il se tenait à quelques centimètres de moi et m'offrait un strip-tease comme si j'étais une future mariée à son enterrement de jeune fille. J'adorais les feux de camp ! Il retira son T-shirt puis le fit tourner autour de sa tête comme un hélicoptère avant de le lancer en direction d'une nana en face de lui. Elle l'attrapa en hurlant tandis qu'il s'attaquait au pantalon. Il le laissa tomber sur le sable, comme si ce n'était pas l'avant-dernière chose qui dissimulait son *membre* à mon regard.

— J'ai la TRIQUE ! hurla-t-il en retirant son boxer et partant en courant vers l'océan.

Tout le monde rit mais je restai là, sa bière à la main, à regarder son caleçon Star Wars, pensant qu'il allait regretter de ne pas le porter quand il sortirait de l'eau.

Jason se pencha vers moi et chuchota à mon oreille :

— Ce jeu démarre sur les chapeaux de roues.

Je l'entendis mais, quand il commença à parler, mon regard passa du sous-vêtement de Ian à Beck. Il me regardait avec son sempiternel petit sourire mais le feu nimbait son visage d'une lueur mystérieuse. Alors que nous nous dévisagions l'un l'autre, il m'apparut qu'il y avait un million de façons de voir le monde mais que Beck et moi étions sur la même longueur d'ondes. Comme si la vie était une énorme *private joke* que nous partagions.

Ian n'était pas revenu de sa baignade ; la fille qui avait attrapé son T-shirt partit à sa recherche et le jeu dut continuer sans eux. Une nana assise à quelques sièges de Lia se porta volontaire pour choisir le prochain concurrent. Elle se leva

et tourna sur elle-même mais fit demi-tour quand elle arriva à Lia. Laquelle, évidemment, choisit Action. Tout ça paraissait un peu trop préparé et, quand on lui annonça son défi, j'en eus la confirmation.

— Lia ! Embrasse l'une des personnes assises à côté de toi. Au choix !

J'eus l'impression que j'allais rendre le contenu de mon estomac sur le feu de camp. « Au choix »... Tu parles. À gauche de Lia, un type défoncé à moitié endormi et, de l'autre côté, le parfait et merveilleux Beck. Elle joua à merveille l'innocence feinte, gloussant, une main posée sur la bouche. *Oscar de la meilleure actrice.*

Beck essaya de capter mon regard mais je ne pouvais détourner les yeux de Lia. Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille et se tourna vers Beck. Je me demandai si elle avait déjà joué la Vierge Marie dans une pièce de la Nativité. Elle connaissait le rôle sur le bout des doigts.

— Ça va ? me demanda Jason, me tirant de ma stupeur.

Je m'aperçus alors que j'étais en train de tordre ma bouteille en plastique. Je l'avais complètement détruite pendant que je fusillais Lia du regard.

— Oh, ouais, super, mentis-je en laissant retomber la bouteille sur mes genoux d'un air que j'espérais détaché.

Je ne regardai pas le baiser ; j'observai les flammes crépitantes tout en écoutant les acclamations du public. Quelle expérience étrange... Une violente jalousie monta en moi. J'avais l'impression que j'allais exploser. Jason fut appelé mais il préféra s'enfiler une bière que d'accepter un défi. Ce dont je lui fus reconnaissante. Mais ce fut alors au tour de Beck.

La nana à l'origine du jeu se leva et le pointa du doigt.

— Tu dois faire une lap dance à la fille la plus sexy de la soirée !

J'éclatai de rire de façon hystérique et les gens autour de moi me jetèrent des regards surpris. Je le reconnais, j'avais l'air d'une folle, mais je ne pouvais pas laisser l'univers s'en tirer comme ça. Il fallait qu'il sache à quel point il pouvait être drôle parfois. Lia rougit et ses amis lui lancèrent des mots d'encouragement. Tout le monde partait du principe que Beck allait faire une lap dance à la fille qui l'avait embrassé et qui était sans conteste la plus jolie de la soirée. *Prévisible.* Mais Beck se leva pour faire le tour du feu dans ma direction et mes gloussements redoublèrent. Un rire nerveux où se mêlait la jalousie qui s'était accumulée en moi.

Je le détestai mais j'avais en même temps l'impression qu'il me faisait le plus beau cadeau du monde. Il était en train de proclamer devant un groupe d'inconnus qu'il pensait que c'était moi qui méritais une lap dance. Il s'arrêta juste devant moi et je regardai fixement son ventre, caché sous un T-shirt noir très sexy.

— Mademoiselle Abby Mae, puis-je avoir l'honneur de vous offrir votre toute première lap dance ? demanda-t-il avec un sérieux feint.

Je finis par relever la tête.

— Prête ?

Je souris malgré moi. Mon corps bourdonnait d'une énergie nerveuse. Je détestais l'idée que tout le monde soit là à nous observer et je ne savais absolument pas ce que Beck comptait faire. Il leva les bras en l'air et commença à bouger les hanches au rythme de la musique qui sortait des enceintes d'un iPhone. Tout le monde se mit à applaudir et à l'encourager. Il se retourna et remua les fesses devant mon visage avant que je fasse mine de le repousser. Il fit volte-face, un sourire diabolique aux lèvres, et me domina de toute sa hauteur. Je reculai sur mon siège, sentant monter l'adrénaline. Je serrai les lèvres alors qu'il plaçait les jambes de chaque côté de mes hanches et se penchait vers moi. Je ne m'étais pas attendue à ça.

Il avait conscience que j'étais en train de me tortiller dans ma chaise aussi, lorsqu'il frotta ses hanches contre les miennes, sous les hurlements de toute la gent féminine, je lui lançai un regard courroucé.

— Ça ne te plaît pas, Abby ? me provoqua-t-il, sachant pertinemment que c'était le contraire.

— Tu t'y prends mal, rétorquai-je en décalant ma tête afin que nos lèvres ne soient pas si près.

— Montre-moi comment tu fais, alors, lança-t-il avec un petit sourire de défi.
Dans tes rêves.

— Ouais ! s'écrièrent-ils tous en signe d'approbation.

La voix de Caroline m'ordonnant de m'en faire pousser une paire et de montrer à Beck ce dont j'avais envie, ainsi que le regard haineux de Lia, me décidèrent. La jalousie est une excellente source de motivation.

Je me plantai en face de lui et tentai de me remémorer chaque scène de lap dance que j'avais vue à la télé ou au cinéma. J'avais le sens du rythme et un but précis : le rendre fou. Je fermai les yeux et laissai le monde disparaître. Je pensai à Beck et à ce que je lui ferais si j'étais sûre qu'il n'y ait pas de conséquences ni de victimes (à savoir, mon ego). Je passai les mains dans mes cheveux et remuai lentement les hanches. Alors que mon corps bougeait de gauche à droite, je me sentis sensuelle et puissante.

Je me rapprochai de lui et il se pencha en avant pour enrouler ses mains autour de mes mollets. Il m'attira doucement sur ses genoux et je plaçai les jambes de chaque côté de ses hanches. Mes genoux s'enfoncèrent dans le sable et je passai les mains sur son torse, sentant ses muscles sous son T-shirt.

Ma robe remonta et l'arrière de mes cuisses frotta contre son jean. Il posa ses

mains sur mes jambes et fit lentement remonter ma robe.

— Abby, tu es tellement sexy, murmura-t-il.

Je remuai les hanches en cercles lents comme j'avais vu des femmes le faire des dizaines de fois. J'étais ivre d'adrénaline et d'audace. Mon corps se pressait contre le sien comme si nous étions aimantés. Ça semblait si facile de bouger ainsi contre lui, de rouler des hanches et de laisser éclater ma sensualité. Il serra mes cuisses, marquant ma peau au fer rouge. Son pouce se rapprochait dangereusement de mon point sensible.

Je le sentais réagir à mon contact et j'oubliai presque où nous nous trouvions. Le feu de joie dansait derrière lui, son corps se découpait contre les ombres, occultant tous les autres. Je sentais la vie bouillonner dans mes veines, l'exaltation aviver mon pouvoir de séduction. J'enfonçai mes mains dans ses cheveux et tirai son visage vers le mien tout en continuant à onduler sur ses genoux. Nous avons depuis longtemps dépassé le stade de la pudeur mais je n'entendais plus que les pulsations sauvages de mon cœur. Quand ses lèvres rencontrèrent les miennes, nous nous embrassâmes comme si notre vie en dépendait. Il mêla sa langue à la mienne et glissa ses doigts dans mes cheveux, m'attirant un peu plus à lui. Nos hanches bougeaient à l'unisson et je sentis le contrôle de notre lap dance m'échapper.

— Ça suffit, vous deux ! Prenez une chambre, merde !

La voix de la meneuse finit par percer à travers ma brume sensuelle. Je retirai mes lèvres de celles de Beck et pressai le dos de ma main sur ma bouche pour dissimuler mes émotions : euphorie, embarras, surprise et désir. Beck, le regard voilé, me sourit. Ses cheveux bruns étaient encore plus en bataille.

Je restai figée dans la luxure.

— Je ne me plains pas mais si tu ne descends pas de mes genoux immédiatement, ça pourrait dégénérer.

Il ne réussit pas à cacher l'amusement dans sa voix. Il me pressa les hanches une dernière fois avant que je m'exécute et me jette dans le siège que Ian avait occupé plus tôt. J'époussetai la fine couche de sable qui recouvrait mes genoux et mes mollets puis rajustai ma robe en fuyant tous les regards. Les fêtards avaient déjà reporté leur attention sur un nouveau concurrent mais j'eus néanmoins l'impression d'être une bête de foire.

Jason se pencha vers moi.

— Rien ne vaut une petite lap dance entre *amis*, pas vrai ?

Je décelai dans sa voix une pointe de contrariété. Pensait-il que je lui avais menti ? Beck et moi étions amis et nous ne sortions pas ensemble. Je n'avais pas forcément envie d'entrer dans les détails de notre statut compliqué avec un moniteur de surf que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

Pendant le reste du jeu, j'évitai soigneusement tous les regards. Beck et moi restâmes simplement assis en silence jusqu'à ce que tout le monde commence à se disperser. Je sortis mon portable de mon sac et lui fis signe que je parlais devant pour passer un coup de fil. *Faites que Caroline réponde.*

— Oh mon Dieu, enfin ! m'exclamai-je, sentant une vague de soulagement se répandre dans mon corps agité quand Caroline répondit à la quatrième sonnerie.

Il était tard mais, quand vous ne faites que dormir, les jours n'ont pas le même rythme.

— Salut, Abs, lança-t-elle d'une voix éraillée.

Aucune trace de sa bonne humeur habituelle.

— Je tombe mal ? Je te rappelle plus tard ?

Elle était peut-être tout simplement fatiguée.

Elle s'éclaircit la voix et j'entendis le bruissement des draps, comme si elle essayait de se redresser.

— Non, ça va. Je ne me sens pas très bien, c'est tout.

D'ordinaire, elle minimisait sa maladie. Elle parlait de son passage à l'hôpital comme d'un séjour prolongé à l'hôtel.

— C'est pour ça que tu ne répondais pas à mes appels ? Ça m'est égal si on ne parle que de ton état de santé. Tu me manques.

Il y eut un long silence et je regardai le sable. Au clair de lune, on aurait presque dit de la neige. De la neige chaude et granuleuse.

— Abby, je veux que tu sois heureuse et j'avais simplement besoin d'un peu de temps pour digérer tout ça.

Mon cœur se serra.

— Digérer quoi ? criai-je dans le téléphone sans me soucier de ce que pouvaient bien penser les gens autour de moi.

— Abby... J'ai moins de temps que je ne le pensais.

Ils lui avaient donné une date d'expiration. Comme si quelqu'un pouvait prédire l'avenir. Ce n'était que des statistiques, rien d'autre. Ça ne prenait pas tous les facteurs en compte. Ni le fait que Caroline soit la meilleure personne que j'aie jamais rencontrée et qu'elle méritait de vivre plus longtemps que ce que lui avaient annoncé les médecins.

— Combien de temps ?

Je m'arrêtai de marcher et me laissai tomber à genoux. Mes fesses

rebondirent sur mes talons. Du sable se colla à mes jambes, râpant ma peau pâle.

— Huit mois.

Huit mois d'existence, voilà ce que Caroline devait planifier. Ce que je devais planifier. Je sentis un cri irréprouvable monter en moi, grimper dans mon ventre, s'arrêter dans ma trachée et ma gorge, me comprimant les poumons. Puis, quand il atteignit ma bouche, je comptai jusqu'à dix. Ce n'était pas ma maladie. Il fallait que j'arrête d'être égoïste. Caroline avait besoin que je sois forte. Que ces huit derniers mois soient les plus beaux de sa vie.

— Je peux venir te chercher et t'emmener faire la fin du road trip avec nous ? demandai-je en priant pour qu'elle accepte.

— Je ne sais pas quand je pourrai sortir de l'hôpital mais que dirais-tu qu'à ton retour on en fasse un ? Rien que toi et moi.

Ça me semblait idyllique. Je pensai aussitôt à tous les endroits que nous pourrions visiter. Nous pourrions aller à Hollywood, déambuler dans le Walk of Fame et trouver toutes les stars dont nous étions fans.

— Ce serait absolument génial.

— Tu n'as rien à me raconter ? demanda-t-elle et, pour la première fois de la soirée, j'entendis une note de joie dans sa voix.

Elle vivait par procuration à travers moi.

Je me retournai. Les fêtards s'étaient dispersés assez rapidement mais Beck se trouvait toujours sur la plage, à quelques mètres. Il était assis sur le sable, les bras enroulés autour de ses genoux, le visage tourné vers l'océan. Le clair de lune éclairait chacun de ses traits taillés à la serpe. Il restait pour s'assurer que je ne sois pas kidnappée mais j'appréciais l'intimité qu'il m'offrait.

Je racontai tout à Caroline : le feu de camp, le baiser, la confession sur le banc de sable de la veille. Elle écoutait avidement le moindre détail. Quand je lui dis qu'elle était le petit diable sur mon épaule, elle laissa éclater sa joie.

— Un peu, mon neveu ! Je n'ai jamais été aussi fière de toi, lança-t-elle, et je pus entendre le sourire dans sa voix.

— Tu aurais adoré le moniteur de surf. Il semblait tout droit sorti d'*Alerte à Malibu*.

— Mouais. Il n'a pas l'air aussi sexy que M. Lap Dance.

J'éclatai de rire.

— Je devrais l'appeler comme ça à partir de maintenant.

Une fois passée notre hilarité, le bruit des vagues me parvint et je me demandai ce qu'elle pouvait bien regarder dans sa chambre d'hôpital.

— Quand on aura raccroché, je prendrai une photo de l'océan et te l'enverrai.

— Merci. Je la mettrai en fond d'écran, répondit-elle d'un air mélancolique.

— Je t'aime, Caroline.

— Je t'aime aussi, Abs.

*

— Ça fait beaucoup de cachets, remarqua Beck alors que nous quitions Corpus.

Nous étions partis juste après le petit déjeuner et j'avais oublié de prendre mes médicaments. Le sac qui les contenait semblait beaucoup plus inquiétant dans le silence de la voiture aussi allumai-je la radio avant de commencer à farfouiller dans les flacons.

— C'est pour mon opération de changement de sexe, plaisantai-je, n'ayant pas vraiment envie de rentrer dans les détails.

— Tu te transformes en homme ? demanda-t-il en me lançant un regard sceptique. Je pense que tu feras un mec super. Tu pèses, quoi ? Quarante-cinq kilos ? Les cannes de serin, c'est vraiment très masculin.

Je laissai retomber l'un des flacons dans mon sac et le fusillai du regard.

— Je n'ai pas des cannes de serin !

— Je sais, sourit-il. Elles sont parfaites.

Il avait amené si subtilement le compliment qu'il avait failli m'échapper.

— À quoi servent vraiment ces cachets ?

Il était au courant pour ma greffe, inutile de s'étendre dessus.

— Je suis l'une de ces personnes dont les poils poussent sur chaque centimètre carré du corps. Tu n'as pas vu ces émissions sur Discovery Channel ?

Il ne put dissimuler son sourire enjoué.

— Tu regardes trop la télé mais O.K., je vais me contenter de cette réponse.

J'éclatai de rire et repliai mes jambes sous moi afin de pouvoir m'asseoir en tailleur sur le siège pendant que je finissais de prendre mes médicaments.

Un moment plus tard, il tapa une main contre le volant comme s'il venait juste de se souvenir de quelque chose.

— Si tu arrêtes de prendre ces cachets, tu pourrais devenir la femme à barbe dans un cirque. (Il marqua une pause puis me regarda avec tant d'espoir dans les yeux que je crus un instant qu'il était sérieux.) Sauf que si tu vas jusqu'au bout de cette opération de changement de sexe tu seras juste un mec normal avec une barbe.

Il fronça les sourcils et haussa les épaules avant de reporter son attention sur la route. Je partis d'un rire hystérique.

Après ma danse torride de la veille, je pensais que Beck allait... enfin vous voyez quoi. J'imaginai qu'une fois rentrés à l'hôtel il allait tenter quelque chose. Mais non. J'étais épuisée et la gravité du pronostic de Caroline me revenait à l'esprit chaque fois que je fermais les yeux. Je me tournai et me

retournai, incapable de chasser les images de sa maladie. Ses poumons mutilés, son foie défaillant. Je savais que Beck ne dormait pas non plus mais il respecta mon besoin de solitude.

— Bon, question contre la montre, commençai-je en marquant une pause pour insérer un effet sonore façon jeu télévisé.

La blague n'échappa évidemment pas à Beck. Il appréciait chaque nuance de mon humour.

— Lequel de ces surnoms n'était pas celui d'une Spice Girls : Scary, Baby, Silly, ou Posh ?

— Silly, répondit-il aussitôt en me lançant un petit sourire arrogant.

— Personne n'est aussi rapide.

— Et pourquoi pas, si je connais la réponse ? Ça s'appelle le *contre la montre*, je te rappelle.

Je croisai les bras et me renfonçai dans mon siège.

— D'accord, jouons plutôt à l'Île Déserte.

Il m'adressa un clin d'œil et je fis semblant de regarder à travers sa vitre alors qu'en réalité j'étudiais simplement ses traits pendant qu'il conduisait. Parfois, je devais me rappeler qu'il était réel et assis dans la même voiture que moi.

— Commençons par les émissions de télé, étant donné que nous savons que tu maîtrises le sujet sur le bout des doigts, plaisanta-t-il.

Mon sourire s'agrandit.

— O.K. Trois séries télé chacun. À toi l'honneur.

— L'intégralité de *Saturday Night Live*, *Lost*. (Il marqua une pause pour réfléchir un instant.) Et probablement *The Walking Dead*, vu que je la regarde et que j'ai envie de savoir comment ça se termine.

— Attends. Attends ! lançai-je en agitant les mains dans les airs. Tu veux regarder une série sur des gens coincés sur une île déserte alors que tu es coincé sur une île déserte ?

Petit sourire.

— J'adore l'ironie de la chose. Et il se trouve que Kate est la fille de mes rêves.

C'était stupide mais je me comparai aussitôt à elle. Nous n'avions rien en commun. Pourquoi ne possédais-je pas moi aussi ces adorables taches de rousseur ?

— O.K. À ton tour, m'intima-t-il avec empressement.

Je hochai la tête histoire de gagner du temps et de m'assurer que je n'allais pas oublier les meilleures.

— *The Office*, *Will et Grace*, et *Game of Thrones*, annonçai-je, regrettant aussitôt mes choix. Non, attends ! Peut-être *House of Cards*. Ou *Friends*.

Son rire emplît l'habitacle.

— Tu choisirais d'être perdue sur une île déserte avec Michael Scott de *The Office* ?

— Et Jim, ajoutai-je en souriant fièrement, fantasmant sur le mec de *mes* rêves.

*

Nous roulâmes encore une heure en direction du nord, sans véritable destination en tête. Je posai mes pieds sur le tableau de bord et observai le paysage. Plus tard, je sortis mon téléphone et enregistrâi une vidéo par la vitre côté passager pour l'envoyer à Caroline. Ce n'était que vingt secondes d'herbe sèche mais le ciel était si bleu que je savais qu'elle apprécierait d'avoir un petit aperçu de la vie hors de l'hôpital.

Vers midi, alors que nous traversions une petite ville, j'aperçus un énorme panneau qui indiquait « Plus grand marché aux puces du Texas – 10 kilomètres ».

— Beck, es-tu déjà allé dans un marché aux puces ?

Ses yeux étaient dissimulés derrière ses Ray Ban et une légère barbe lui recouvrait le menton. Si j'étais sa petite amie, je lui interdirlais de se raser. Ça lui donnait un côté encore plus sexy, cette légère ombre sur le visage.

— Je ne crois pas. J'ai vu le panneau aussi.

— On peut y aller ?

Je voulais voir si c'était vraiment « le plus grand du Texas », comme ils l'annonçaient.

— Tu crois qu'on est prêts pour un rencard au marché aux puces ? J'ai entendu dire que généralement ça vient un peu plus tard dans la relation. Enfin, je veux dire, on a *seulement* partagé une lap dance hier soir.

Comment réussissait-il à m'agacer et à me faire sourire en une seule phrase ? Je restai là à le regarder comme si j'avais passé toute ma vie à attendre ce moment. Étâis-je censée commenter le fait qu'il plaisantait, qu'il avait parlé de rencard ou bien prononcé le mot « relation » ? J'optai finalement pour le silence. Je poussai un petit grognement et me retournai vers ma vitre, en espérant qu'il ne voie pas mes joues rouges dans le reflet.

— D'ailleurs, c'était la meilleure lap dance qu'on m'ait jamais faite.

Il ne lâcherait donc jamais l'affaire ?

Je restai obstinément tournée vers la fenêtre.

— On t'en a fait beaucoup ? demandai-je en me concentrant sur les cailloux rebondissant sur la chaussée alors que nous quitions l'autoroute.

— Une seule. Mais c'était de loin la meilleure, répondit-il avec assurance.

Je tentai de dissimuler mon sourire.

— Beck, tourne vers le marché aux puces.

— D'accord, mais on ne pourra plus revenir en arrière, déclara-t-il en prenant à droite dans un immense parking.

C'était ridicule, je le savais, mais son sarcasme me donna l'impression que se rendre ensemble au marché aux puces marquait un tournant dans notre relation. Je secouai la tête pour chasser cette idée, détachai ma ceinture de sécurité et bondis hors de la voiture. Le panneau n'avait pas exagéré : c'était gigantesque. Le parking à lui seul aurait pu être une petite métropole. Des navettes proposaient d'emmener jusqu'à l'entrée les gens qui n'avaient pas envie de marcher les huit cents mètres. Beck les contourna et se mit à slalomer entre les voitures stationnées.

— Attends-moi ! criai-je en accélérant le pas.

Le vent fouettait mes cheveux et je regardai vers le ciel dans lequel des nuages sombres cachaient totalement le soleil. Heureusement que le marché était couvert car les cieux semblaient pouvoir s'ouvrir à tout moment. Quand je baissai les yeux, Beck était en train de m'étudier d'un air sérieux. Je lui tirai la langue et il fit semblant de m'attraper au lasso. Je jouai le jeu et il m'attira à lui jusqu'à pouvoir m'embrasser la joue.

— Tu crois qu'ils ont de véritables lasso, ici ? demandai-je, les yeux brillants.

— Je suis quasi certain qu'ils appellent ça tout simplement des cordes, répondit-il avec un petit sourire.

Après des heures d'errance, nous nous retrouvâmes à la sortie du marché aux puces, nos achats à la main. Au début, nous étions restés ensemble, sélectionnant les objets les plus hideux en nous retenant de rire jusqu'à nous trouver hors de portée des vendeurs. Mais, quand je repérai un cadeau que je trouvai parfait pour lui, je décidai qu'il fallait qu'on se sépare un petit moment afin que je puisse lui faire la surprise.

— Bon, il est temps de désigner le vainqueur, déclara Beck en s'asseyant sur un banc à côté de l'entrée.

Je l'imitai et posai mon sac sur mes genoux.

— Le vainqueur ?

— Ouais, celui qui a déniché le meilleur truc.

— Ah. (Je hochai la tête et entrouvris mon sac pour regarder à l'intérieur.) J'ai quelque chose pour toi mais ce n'est pas un cadeau ou quoi que ce soit et ça ne veut absolument pas dire que j'en pince pour toi. Ne va pas te faire des idées. Mais dès que je les ai vus, j'ai su qu'ils étaient faits pour toi.

Il sourit et ouvrit à son tour son sac.

— Je t'ai déniché quelque chose, moi aussi. Mais mon cadeau, lui, veut dire que j'en pince pour toi, alors tu peux te faire des idées.

Je fis mine de lever les yeux au ciel.

— Tiens, lançai-je en lui tendant les objets enveloppés dans des mouchoirs.

— Tu n'aurais pas dû, plaisanta-t-il avant même de les déballer.

Je lui donnai un petit coup d'épaule.

— Ouvre-le, imbécile.

En riant, il retira le papier pour découvrir une salière et une poivrière en céramique. En forme de zombies. Des zombies terriblement réalistes. Il en resta comme deux ronds de flanc.

— Tu gagnes, déclara-t-il d'un air où se mêlaient admiration et respect.

Les zombies en céramique, ça peut parfois faire cet effet.

— C'est pas du jeu, m'indignai-je en lui redonnant un petit coup de coude. J'ai le droit de voir ce que tu m'as acheté avant que le gagnant soit proclamé.

Même si je savais impossible que son cadeau soit mieux que le mien.

— D'accord, tiens, répondit-il en faisant passer la salière et la poivrière dans une main avant de me tendre une petite boîte à bijoux en carton qu'il venait de sortir de son sac.

C'était la première fois qu'on m'offrait un bijou aussi, lorsque j'ouvris le couvercle et découvris un pendentif, je restai sans voix. Le minuscule pendentif en forme de cœur était en or, ou en plaqué or, mais ça m'était égal. Je tentai de refouler mes larmes. Je n'allais quand même pas pleurer ! Mais il y avait dans ce cadeau quelque chose de profondément personnel.

Beck attendait ma réaction mais j'évitai soigneusement son regard. Je n'étais pas encore prête. Je me débattis avec le fermoir puis ouvris le médaillon. À l'intérieur se trouvaient deux minuscules photos en noir et blanc. Sur la gauche, une jeune fille vêtue d'une robe à volants. Sur la droite, un soldat en uniforme. Ils paraissaient du même âge et je sus d'emblée qu'ils formaient un couple. Le pendentif avait dû appartenir à la jeune fille.

— Regarde au dos, m'indiqua Beck en mimant le geste de retourner le bijou.

Je m'exécutai. Gravés en parfaites lettres cursives se trouvaient ces mots : « Avec ce cœur. »

— Je me disais qu'on pourrait peut-être changer les photos, suggéra-t-il timidement. Ou alors tu peux te la jouer pervers et laisser celles du vieux couple, si tu préfères.

C'était tout Beck de se montrer adorable puis de faire tout de suite une blague pour détendre l'atmosphère. Je n'allais pas le laisser s'en sortir comme ça ! Je me tournai vers lui et me penchai pour planter un doux baiser sur ses lèvres. C'était un peu déconcertant car sa bouche était entrouverte mais au moment où

nos lèvres se touchèrent, il me rendit mon baiser avec ferveur. Sa main libre s'enroula autour de ma nuque pour m'attirer à lui. J'entrouvris à mon tour la bouche, le laissant y glisser sa langue. Il avait un goût sucré, comme le beignet que nous avions partagé plus tôt. J'en voulais plus et lui aussi, vu la façon dont il m'empoignait les cheveux.

Nous étions là, assis devant un marché aux puces au beau milieu de nulle part, au Texas, des centaines de gens fourmillant autour de nous. Il tenait les zombies et moi le médaillon d'une inconnue que j'avais l'impression de posséder depuis toujours.

Alors que nous nous détachions l'un de l'autre, un sourire idiot aux lèvres, une vieille grincheuse nous dévisagea d'un air mauvais.

— Incroyable, l'indécence des jeunes de nos jours, déclara-t-elle en serrant son gigantesque sac à main contre sa poitrine comme si nous étions des voyous prêts à l'agresser.

Son amie acquiesça avec emphase et elles nous jetèrent des regards désapprobateurs.

Beck me lança un coup d'œil de reproche.

— Abby, nous sommes *indécents*, marmonna-t-il, incapable de dissimuler son grand sourire.

— *Tellement* indécents, renchéris-je.

— Ce n'est pas comme si elles nous avaient surpris en pleine partie de jambes en l'air, ajouta-t-il d'un air goguenard.

— J'ai acheté des préservatifs avant de partir. En plusieurs tailles, déclarai-je alors.

Je ne sais pas ce qui m'avait pris. À vrai dire, je n'arrêtais pas de penser à ces préservatifs dans ma valise. Je n'avais aucune envie que Beck tombe dessus par hasard et se fasse des idées. Par exemple que j'avais l'intention de coucher avec tellement de mecs que j'avais dû acheter des tailles différentes.

— C'est cool. Moi, j'ai acheté du déo et un dentifrice de voyage, répondit-il avec un sourire espiègle.

Un fracassant coup de tonnerre retentit. La tempête nous avait finalement rattrapés.

— Je les ai achetés au cas où.

Beck éclata de rire.

— Au cas où *quoi* ?

Mon visage tourna cramoisi. J'étais quasi sûre de ressembler à une cerise. Une grosse cerise pitoyable avec bien trop de préservatifs. Impossible de lui répondre sans avoir l'impression de lui donner le feu vert pour coucher avec moi.

— On pourrait arrêter de parler de sexe dans un marché aux puces ? J'ai l'impression que les mamies sont toujours en train de nous écouter.

Un nouveau coup de tonnerre ponctua ma requête.

Il gloussa et m'aida à me lever du banc.

— Il faut qu'on y aille, de toute façon. On a déjà trop traîné. Je doute qu'on arrive à la voiture sans se faire saucer.

Beck avait vu juste. La pluie se mit à tomber alors que nous nous trouvions à mi-chemin du van, garé à l'autre bout de la Terre. Nous nous mîmes à courir en protégeant nos achats sous nos vêtements mais, le temps d'arriver à la voiture, nous étions trempés jusqu'aux os. Beck déverrouilla les portières à la hâte et nous nous laissâmes tomber sur les sièges en cuir en riant d'un air hystérique, nos vêtements dégoulinant.

Alors que je m'apprêtais à refermer la portière côté passager, le vent s'engouffra comme pour m'en empêcher. Des gouttes de pluie me fouettèrent le visage. Beck se pencha pour me venir en aide. Grâce à l'union de nos forces, la portière se referma enfin et nous retombâmes sur nos sièges avec des soupirs satisfaits. Mes vêtements me collaient à la peau comme du film plastique et j'avais l'impression qu'aucune force au monde n'aurait pu les décoller.

— Alors, tu penses vraiment que c'est le plus grand du Texas ? demanda Beck en bouclant sa ceinture.

— C'est ce qu'elles disent toutes, répondis-je car je ne pouvais pas laisser passer l'occasion de cette blague éculée.

Désolée...

— Pas mal. Tu pourras l'utiliser quand tu seras coincée sur une île déserte avec Michael Scott, répondit-il en coulant un regard dans ma direction.

Ses cils étaient collés par la pluie et sa peau légèrement humide, comme s'il venait de sortir de la douche. Je gardai le silence, admirant la beauté de ses traits. Son T-shirt était plaqué contre son torse, dévoilant et accentuant chaque courbe. Il n'était pas musclé, c'était un coureur, mais ses bras étaient puissants. Assez puissants pour me coincer contre la portière et m'immobiliser totalement.

Il démarra et coupa court à mes rêveries. Non, nous n'allions pas coucher ensemble sur le parking du marché aux puces. Les mamies acariâtres étaient probablement garées juste à côté de nous. Au moment où je serais sur le point d'avoir mon premier orgasme, l'une d'elles tapoterait à la vitre de son doigt ridé en nous condamnant, Beck et moi, à brûler en enfer pour l'éternité.

— À quoi tu penses ? demanda Beck en se rangeant au bout d'une longue file

pour tenter de sortir du parking.

Il devait y avoir une centaine de voitures devant nous et la pluie n'allait certainement pas faire accélérer le processus.

— Euh, à rien. Est-ce bien un CD que j'ai vu dans ton sac ? répondis-je à la hâte, histoire de changer de sujet.

— John Denver. Tu veux le mettre ? demanda-t-il en faisant un geste en direction du sac posé sur le porte-gobelet.

— Je ne connais pas, répondis-je en attrapant le sac et en commençant à retirer l'emballage plastique.

— Quoi ? s'exclama Beck. C'est *le* chanteur du road trip par excellence. Je suis même surpris que nous soyons arrivés si loin sans lui.

— Ça semble très sérieux.

— Tout ce qui concerne John Denver est sérieux.

— Oh, vraiment ? rétorquai-je en faisant tourner le CD autour de mon doigt avant de feindre de le faire tomber.

Beck hocha la tête avec un sourire suffisant.

— Vas-y, Abby. Manque de respect au dieu du road trip. À tes risques et périls.

Mes risques et périls se matérialisèrent sous la forme de la plus longue file de voitures de l'histoire de l'humanité. Nous eûmes le temps d'écouter le CD en entier. Deux fois. Je me fichais pas mal de « *country roads* » ou de « *jet planes* » : il fallait que j'aille aux toilettes. Et vite.

— Non mais c'est pas vrai, maugréai-je en écrasant mon visage contre la vitre pour la cinquantième fois.

J'imagine que je pensais qu'en le pressant assez fort contre le verre, je finirais enfin par être capable de voir ce qui se passait devant.

Beck éclata de rire et secoua la tête.

— Loin de moi l'idée de te rendre responsable des embouteillages, mais je pense qu'il est tout à fait juste de penser que c'est cent pour cent ta faute, déclara-t-il avec une pointe d'amusement.

— Quoi ? glapis-je en détournant mon regard de la rangée de voitures.

— John Denver exige pénitence pour tes péchés, expliqua-t-il avec un petit sourire.

Je partis d'un rire indigné.

— Ah ! Je suis confuse, vraiment. Je n'avais pas conscience que c'était Dieu.

Avant qu'il puisse répondre à mon sarcasme, un policier vêtu d'un long imper jaune fluo tapa à la vitre du bout de l'index. La pluie tombait dru autour de lui et son visage était dissimulé sous sa capuche. Beck ouvrit la vitre et l'officier se pencha.

— Désolé pour le ralentissement. Il y a eu un accident à cause des routes glissantes. Le trafic va être dévié et je vous conseille de trouver un abri pour la nuit. Il y a eu un avis d'inondation pour toute la région.

Ses instructions étaient directes et catégoriques.

— Savez-vous combien de temps est censé durer l'avis d'inondation ? demanda Beck très poliment.

La bouche du policier forma une ligne mince.

— Toute la nuit. La pluie devrait diminuer dans la matinée.

Heureusement que nous n'avions pas de destination bien définie car Mère Nature était en train de décider de notre sort à notre place. Nous allions devoir trouver un endroit où passer la nuit dans ce trou perdu et reprendre la route demain matin.

— D'accord, merci monsieur l'agent.

Ce dernier inclina la tête avant de nous lancer un dernier « soyez prudents ».

— John Denver n'est pas un dieu miséricordieux, déclarai-je une fois la vitre remontée.

Beck gloussa.

— Il faut croire que tu l'as vraiment foutu en rogne.

La file de voitures commença enfin à avancer et, bientôt, nous nous engageâmes sur une route à peine visible sous la pluie.

— Bon, commençai-je. Je suis trempée et la nuit va bientôt tomber. Pourquoi ne pas essayer de trouver un endroit où dormir ?

— Un motel ? demanda Beck en mettant ses essuie-glaces à la vitesse maximale, sans succès.

Plus nous roulions, plus je devenais parano. Les routes de campagne n'étaient pas sûres et je ne voyais pas à deux mètres.

— Ou alors on peut toujours dormir dans le minivan, proposai-je, redoutant l'idée de chercher une chambre libre dans ce bled paumé.

Beck hocha la tête et continua de conduire. Nous croisâmes la rue principale, où les boutiques et les entreprises avaient déjà toutes fermé leurs portes pour la nuit. Les gens se précipitaient dans leur voiture et un vieil homme essayait en vain de rester sec à l'aide d'un vieux journal. Je me demandai si l'encre des articles coulait sur ses vêtements.

J'avais repéré un seul motel sur notre trajet et il semblait avoir connu des jours meilleurs. La moitié des chambres avait des vitres brisées et les portes sortaient de leurs gonds. Il n'était même pas certain qu'il accueille encore des clients.

— Il y a une aire de repos dans quelques kilomètres. On peut s'y garer pour la nuit, déclara Beck.

— Ce n'est pas trop dangereux ?

Des visions de tueurs en série tourbillonnèrent dans ma tête. Nous étions au beau milieu de nulle part et j'avais vu *Massacre à la tronçonneuse*. Hors de question que je sois la prochaine victime.

— Tout va bien se passer.

Je poussai un grognement et étudiai la route en me demandant ce que la nuit nous réservait. L'idée de dormir avec Beck à l'arrière du van semblait étrangement romantique mais pas sûr qu'il voie les choses de la même façon.

Cinq minutes plus tard, nous quittions l'autoroute pour arriver sur une aire de repos récemment rénovée. C'était plutôt joli, je dois le reconnaître. Tout en pierre avec un toit en métal. D'immenses lampadaires bordaient le chemin qui menait à l'entrée principale.

— Tu veux aller repérer les sanitaires ? demandai-je alors qu'il se garait sur la place la plus proche des portes.

Il y avait quelques voitures stationnées près de nous. Elles devaient elles aussi attendre que la pluie cesse.

— Inutile de se changer maintenant puisqu'on va être trempés en sortant, non ? dit Beck se tournant vers moi avec un froncement de sourcils démoralisé.

— On n'a qu'à se changer en revenant, répondis-je simplement.

— Pfff, pour que tu puisses me reluquer ? rétorqua-t-il avec un petit clin d'œil avant de bondir hors de la voiture.

Je sortis et courus à sa suite, me protégeant de la pluie avec mes mains. Le temps d'atteindre l'entrée, ma petite culotte était si trempée qu'elle me rentrait totalement dans les fesses. Beck m'ouvrit la porte et nous nous ruâmes à l'intérieur au son de mon rire hystérique.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Rien, répondis-je en essayant de me diriger vers les toilettes des femmes sans me retourner.

J'étais sûre qu'il remarquerait ma culotte retroussée sous ma robe détrempée.

— Mmm, bien sûr. Rejoins-moi ici après avoir arrangé ta culotte ! lança-t-il avec un grand sourire.

Embarrassée, je fermai les yeux tout en poussant la porte.

Après avoir utilisé les commodités, je vérifiai mon reflet dans le miroir. Je m'étais préparée au pire, mais mon look de rat mouillé n'était pas si atroce, finalement. Je passai les doigts dans mes cheveux trempés pour essayer de démêler mes longues mèches, en vain. Mes yeux vert émeraude semblaient étranges à la lumière des néons et ma peau avait l'aspect de l'albâtre. J'étais frigorifiée par la clim aussi, après m'être lavé les mains, je les tins quelques minutes sous le séchoir, laissant l'air chaud envelopper ma peau.

Quand je finis par sortir, j'aperçus Beck devant des distributeurs automatiques, en train de réunir les différents « plats » qui constitueraient notre dîner.

— Je ne veux même pas savoir ce que tu as pris.

— À moins que tu n'aies envie de chamallows pour dîner, tu apprécieras mon butin.

— Prends au moins une barre de céréales ou un truc comme ça, marmonnai-je en m'approchant de lui.

— C'est fait, répondit-il en fourrant les emballages sous son T-shirt pour qu'ils ne prennent pas l'eau. Allons-y ! ajouta-t-il en me faisant signe de le suivre avant de se diriger vers la porte.

Une fois de retour dans la voiture, je tremblai des pieds à la tête. Hors de question que je ressorte avant que la pluie ait cessé. J'en avais ras le bol d'être mouillée et frigorifiée.

— Tu aurais une serviette ? demandai-je en fourrageant dans mon sac à la recherche de vêtements de rechange.

J'en sortis un T-shirt XXL et des sous-vêtements. Mon short de pyjama se trouvait quelque part à l'intérieur mais j'attendrais que mes dents arrêtent de claquer pour le chercher.

— Non, mais tu peux utiliser un de mes T-shirts, offrit-il avant de me rejoindre à l'arrière.

L'espace était petit mais il y avait assez de place pour nous deux. Il me lança un T-shirt que je rattrapai au vol. Son odeur me bouleversa.

— Ça ne te dérange pas si je me change aussi ? demanda-t-il en commençant déjà à relever son T-shirt.

— Euh..., marmonnai-je d'un air mal à l'aise, tentant de trouver la bonne réponse.

Je ne voulais pas paraître prude aussi haussai-je simplement les épaules avant de me retourner pour donner à chacun un peu d'intimité.

Derrière moi, je l'entendis sortir des vêtements de son sac ; je pris une profonde inspiration et me recroquevillai pour passer ma robe par-dessus ma tête. Je portais ma culotte et mon soutien-gorge mais ils étaient complètement trempés et donc totalement transparents.

Je m'attendais plus ou moins à ce qu'il dise quelque chose ou fasse une blague mais il garda le silence tandis que je m'essuyais les bras, le ventre et le dos avec son T-shirt. Je m'étendis et m'étirai les jambes pour les sécher. Je sentais son regard sur moi, amplifiant la chair de poule qui recouvrait ma peau. J'étais à l'affût du moindre mouvement de sa part. Malheureusement, la seule chose que j'entendis fut le bruissement du T-shirt sec qu'il enfilait. Pas de

galipettes dans le minivan pour moi. Je passai mon T-shirt XXL avant de retirer mon soutien-gorge mouillé.

— Abby, souffla Beck d'un air agité.

Je me retournai pour le regarder. Il était lui aussi recroquevillé sur lui-même.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je rêve ou tu viens d'enlever ton soutien-gorge ?

Je fronçai les sourcils avant de jeter un œil au soutien-gorge en dentelle 80A que je tenais toujours à la main. Il aurait pu aller à une poupée Corolle. Je n'aurais pas dû le retirer ?

— Il était trempé, répondis-je d'un air confus.

Il s'humecta les lèvres et leva les yeux vers le toit du véhicule comme pour demander de l'aide. Ses mains reposaient sur ses hanches et, lorsque je m'approchai de lui, sa mâchoire se crispa légèrement.

Je penchai la tête et lui lançai un petit sourire.

— Voulais-tu que je garde mon soutien-gorge, Beck ?

— Euh... non. Mais tu veux bien enfiler un pantalon ?

Je rendais très mal à l'aise le Beck cool et drôle. À la seconde où je goûtai à ce pouvoir, j'en voulus plus.

— Je comptais mettre mon short après avoir changé de T-shirt, expliquai-je. Tu me reluquais ou quoi ?

— Évidemment, répondit-il avec un grand sourire en haussant les épaules.

Il était déjà en train de retrouver sa sempiternelle assurance et je ne pouvais pas laisser ça arriver. À genoux, je me rapprochai de lui jusqu'à ce que seuls quelques centimètres nous séparent. Dans l'habitacle, l'air sentait la pluie d'été.

— Parce que tu m'adores ? demandai-je en lançant mon soutien-gorge sur mon sac.

— Alors comme ça, tu m'as bien entendu, l'autre jour ? demanda-t-il, une lueur amusée éclairant ses yeux noisette.

— Tu l'as crié dans l'océan.

Il éclata de rire.

— Je voulais être sûr que tu m'entendes.

L'atmosphère changea tout à coup. La minute d'avant, nous badinions puis soudain, tout l'oxygène disponible semblait avoir disparu du minuscule espace, nous laissant flotter dans un désir contenu.

— Je crois que tout l'hémisphère nord t'a entendu, murmurai-je en le regardant derrière mes cils humides.

Je ne savais pas vraiment où tout cela allait nous mener mais, bien entendu, Beck avait tout prévu.

— Maintenant, je vais t'embrasser, Abby, dit-il en se penchant, réduisant la

distance qui nous séparait.

Mon pouls s'emballa.

— Normalement, tu n'es pas censé me prév...

Ses lèvres m'interrompirent et soudain, je n'étais plus à l'arrière d'un vieux combi Volkswagen. J'étais enveloppée dans le toucher de Beck, sa bouche, son goût. Il avait dû mâcher un chewing-gum depuis le marché aux puces car il sentait la menthe. Ses lèvres étaient douces et fraîches. Il entrouvrit la bouche et nous nous dévorâmes littéralement, entraînant ce baiser de plus en plus près d'un territoire dangereux. Je sentis ses mains remonter le long de mes jambes, sous mon long T-shirt. Chaque fois que ses doigts couraient sur ma peau, j'avais l'impression de me rapprocher de l'extase.

Il me fit monter sur ses genoux et sa peau chaude se pressa contre la mienne. Ses doigts remontèrent lentement jusqu'à mes cuisses. J'avais envie de lui. J'avais tellement envie de lui. J'écartai légèrement les genoux pour que nos corps soient encore plus proches. Je ne savais pas jusqu'où Beck comptait aller.

J'adorais l'embrasser ; j'adorais quand il glissait les doigts dans mes cheveux emmêlés et humides. Mais j'en voulais plus. J'avais besoin de le sentir entre mes jambes ; je voulais savoir ce que je ressentirais lorsqu'il y poserait les doigts.

Beck interrompit notre baiser et appuya son front contre le mien. *S'il te plaît, n'arrête pas ; s'il te plaît, ne dis pas qu'on ne peut pas aller plus loin*, suppliai-je intérieurement. Peut-être vit-il le désespoir écrit dans mon regard car il ne me rejeta pas. Il pressa sa paume au centre de ma poitrine, au-dessus de mon cœur palpitant, et me repoussa doucement sur le dos.

— Allonge-toi, m'intima-t-il.

Un flot d'émotions contradictoires m'envahit. Le rôle de la bonne petite fille sage que j'avais joué toute ma vie tentait désespérément d'émerger. Mais la partie qui n'avait jamais vécu une expérience aussi sensuelle ordonna à ma conscience de la fermer et de profiter du voyage.

Mes yeux étaient rivés aux iris noisette de Beck. Mes coudes soutinrent le haut de mon corps puis je m'allongeai lentement afin que ma tête repose sur mon sac. Sous moi, il y avait des vêtements et des sacs de couchage défaits mais si vous m'aviez posé la question, je vous aurais répondu que j'étais étendue sur un lit de nuages. Chacun de mes sens était concentré sur l'air sexy en diable inscrit sur les traits de Beck. Il semblait être sur le point de me déguster en guise de dîner et un frisson me parcourut l'échine.

— Allonge-toi et détends-toi, chuchota-t-il de nouveau, une étrange lueur dans le regard.

Un rire nerveux s'échappa de mes lèvres. Comment pouvait-il s'attendre à ce que je me détende ? Il fallait que je sache ce qui allait suivre, que je prépare mon

corps pour ses caresses.

Mais on ne se préparait pas aux caresses de Beck. Il encercla mes chevilles de ses paumes et j'arquai le dos, essayant en vain de trouver un exutoire aux délicieux picotements qui se propageaient à l'intérieur de mes cuisses. Je sentais mon pouls irrégulier contre sa main. Il ne pouvait pas ignorer l'effet qu'il me faisait.

Lorsque sa main remonta le long de mes jambes, je fus incapable de soutenir son regard plus longtemps. Mes yeux voletèrent en direction du plafond du minivan et j'essayai de me concentrer sur le bruit de la pluie contre le toit métallique. Mais rien ne pouvait me distraire de ses caresses torrides.

Mes hanches se tordirent sous l'effet du désir. Ses mains remontèrent encore ; il pressa ses paumes contre l'intérieur de mes cuisses et les écarta légèrement, m'exposant un peu plus. L'adrénaline fouetta mon sang comme un shot de tequila. À quoi pouvait-il bien penser ? Ressemblais-je aux autres filles qu'il avait connues ? Avait-il envie de continuer ou le faisait-il uniquement pour me faire plaisir ?

— Beck, c'est vraiment... intense, murmurai-je dans un souffle.

Ses mains cessèrent aussitôt de me caresser doucement la peau.

— Tu veux que j'arrête ?

Je me redressai sur les coudes et m'écriai :

— Non ! Non. Continue, s'il te plaît. Je te demanderai peut-être d'arrêter... plus tard, mais je t'en prie continue.

Son regard noisette était empreint d'un tel sérieux que j'eus envie de lui dire que je l'aimais, juste pour voir ce qu'il répondrait. Mais bien entendu, je ne l'aimais pas. Ça aurait été complètement fou et stupide. Mais ses yeux étaient si beaux et j'avais le sentiment que ses mains étaient mon seul lien à la Terre.

— C'est juste que j'ai l'impression de ne pas pouvoir me détendre si je ne sais pas ce que tu vas faire ensuite. Je ne sais pas si tu aimes ce que tu vois ou si tu penses que mes cuisses ont l'air bizarre.

Qui trouvait des cuisses bizarres ? Aucune idée. Je voulais simplement qu'il apprécie la blancheur de ma peau, pas qu'il pense que je ressemblais à un fantôme.

Beck se pencha en avant et posa son menton sur mon genou plié. Il se mordilla la lèvre inférieure et ses fossettes firent leur apparition. J'aurais voulu le prendre en photo dans cette pose. Il avait l'air à la fois ridicule et sexy ; j'avais envie de lui sauter dessus.

— Et si je te disais à quoi je pense et ce que je vais faire ?

Quoi ? J'écarquillai les yeux.

— Genre tu vas dire les trucs cochons à haute voix ?

Il éclata d'un rire guttural qui humidifia encore un peu plus ma culotte. Et la pluie n'avait rien cette fois à voir là-dedans. Puis il se pencha vers moi pour m'offrir un baiser torride qui me coupa le souffle. Son corps se pressait contre le mien, nos hanches bougeaient de concert. J'enroulai mes jambes autour de sa taille et l'attirai un peu plus contre moi. Ses mains se faufilèrent dans mes cheveux sur lesquels il tira doucement tandis que sa langue caressait la mienne. Il gémit dans ma bouche, ce qui me fit vibrer.

Mais soudain, il s'écarta avec un petit sourire espiègle.

— Je vais embrasser l'intérieur de ta cuisse, indiqua-t-il juste avant que ses lèvres entrent en contact avec ma peau.

— Put...ain ! (J'arquai le dos et dus plaquer une main sur ma bouche.) Wah...ou.

Il déposa deux baisers près de ma petite culotte.

— Tu as une peau magnifique. Douce et laiteuse.

Il aurait pu me dire que ma peau ressemblait à celle du crocodile que j'aurais laissé couler, de toute façon. Ses lèvres séduisaient chaque particule de mon être, me faisant peu à peu perdre tout contact avec la réalité.

Il posa les mains sur le bas de mon ventre, m'empêchant de bouger les hanches, et, chaque fois que ses doigts s'enfonçaient doucement dans ma chair, une nouvelle vague de délicieux frissons me traversait.

— Ta culotte est toujours humide à cause de la pluie.

Et pas que, pensais-je sans oser le dire.

— Mmm, marmonnai-je.

Ses doigts effleurèrent mon sous-vêtement et j'eus l'impression que mon monde se scindait en deux. Comment avais-je pu vivre aussi longtemps sans avoir connu cette sensation ?

— Je vais t'embrasser là, Abby, murmura-t-il d'une voix rauque.

Je n'eus pas le temps de refuser ou d'accepter. Sa bouche trouva le tissu en coton et mes yeux se fermèrent si fort que je vis des étoiles. Ses lèvres se pressèrent contre ma culotte puis sa langue fit de lents allers-retours au même endroit. Le coton ne protégeait en rien mes terminaisons nerveuses ; au contraire, la sensation de sa langue à travers le tissu intensifiait chaque caresse.

Je tentai de trouver des mots pour combler le silence qui se pressait contre les vitres couvertes de buée mais je ne réussis qu'à émettre des gémissements de plaisir. Mes mains trouvèrent les cheveux en bataille de Beck et j'y entremêlai les doigts, augmentant ainsi la pression de sa bouche contre moi.

OH MON DIEU.

Sa réaction ne se fit pas attendre. Ses doigts trouvèrent à leur tour ma petite culotte et la caressèrent en cercles lents tandis que sa langue continuait sa torture

magique. Je sus alors que j'étais sur le point d'avoir un orgasme à l'arrière de ce vieux minivan.

— Abby, je vais écarter ta culotte, déclara Beck.

À ces mots, ma bouche s'ouvrit en grand. Je repoussai ma langue contre mon palais pour tenter de me calmer. Je sentis son souffle chaud et ne fus plus que désir. J'arquai le dos et laissai retomber mes mains au sol afin de pouvoir enfoncer mes doigts dans les vêtements sous moi. Je griffai le tissu tandis que ses lèvres se rapprochaient de mon point sensible, du petit paquet de nerfs qui réclamait toute son attention.

— Tu es si belle, si parfaite, me complimenta Beck d'une voix profonde et rocailleuse tandis que son doigt me caressait en lents cercles sensuels.

Combien de fois avait-il fait cela à une fille ? Il était doué, trop doué, pour être aussi inexpérimenté que moi. Cette pensée aurait dû me mettre mal à l'aise mais ses paroles et ses caresses m'enhardirent. Peu importe sur quelle nana il avait pu s'entraîner, je voulais simplement qu'il utilise ses talents sur moi.

— Beck, je n'ai jamais..., haletai-je alors qu'une vague de plaisir me parcourait l'échine. C'est tellement... (La pulpe de son doigt trouva mon point sensible et mes orteils se recroquevillèrent.) Ahhh, fis-je d'une voix hachée, sans comprendre quelles parties de mon cerveau pouvaient bien former ces mots.

Je serais incapable de décrire précisément ce qui arriva ensuite. Ses doigts me caressèrent jusqu'à l'inconscience puis il me lécha comme si j'étais la chose la plus délicieuse qu'il ait jamais goûtée, comme si j'étais une glace qui dégoulinait d'un cornet. Trop bonne pour en gâcher la moindre goutte. Des vagues de plaisir me traversaient. Il introduisit soudain un doigt en moi tandis que sa langue caressait mon clitoris et je gémis son nom, encore et encore, alors qu'il m'amenait à un orgasme époustouflant.

— Oh mon Dieu, BECK, gémis-je tandis que me revenaient des images.

Mes doigts qui s'enfonçaient dans ses cheveux, mes hanches qui remontaient pour trouver sa bouche, la pluie battante contre le toit du van.

— Viens-tu de m'appeler Dieu ? demanda-t-il en riant, en s'asseyant sur ses talons pour pouvoir me regarder.

J'en profitai pour m'étirer comme un chat ; les dimensions inconfortables du véhicule venaient de se rappeler à mes muscles endoloris.

— Tu l'as amplement mérité, répondis-je en souriant, redescendant à peine de mon nuage orgasmique.

— Tu devrais retirer ta culotte. Elle est encore humide, suggéra-t-il en commençant déjà à la faire glisser le long de mes hanches.

J'aurais dû me sentir gênée de me retrouver à moitié nue devant un type aussi sexy mais nous venions de partager un moment si intime que retirer mon sous-

vêtement n'était rien à côté.

— Je n'ai pas envie de m'arrêter là, lançai-je en lui souriant et en me mettant à genoux.

Son sourire déconcerté fut la seule réponse dont j'avais besoin.

— Il n’y a pas le feu, Abby. Le voyage ne fait que commencer. En plus, tu n’as même pas encore eu le courage de m’avouer tes véritables sentiments, répondit-il avec une lueur espiègle dans les yeux.

Il cherchait à connaître mes sentiments. Un mec sexy, qui ne boxait pas dans ma catégorie, me priait de lui révéler ce que je pensais de lui. Quelle blague ! La vie pouvait vraiment être drôle parfois.

J’éclatai de rire sans pouvoir m’arrêter. Je riais devant ses beaux yeux noisette et ses cheveux bruns. Les fossettes qui creusaient ses joues et me faisaient battre le cœur comme je n’aurais jamais pu l’imaginer. Je me tenais là, avec mes cheveux emmêlés façon rat mouillé, en T-shirt XXL, et zéro maquillage. J’avais une cicatrice de la taille du Montana sur la poitrine, tandis que la sienne était parfaitement immaculée, bronzée et sculpturale.

— Beckham, commençai-je d’un air très sérieux. Tu es la personne la plus étrange, la plus sexy et la plus drôle que j’aie jamais rencontrée. (Je marquai une pause pour le laisser s’imprégner de mes compliments avant de mettre mes mains en coupe autour de ma bouche.) JE T’ADORE ! criai-je afin qu’il sache ce que j’avais ressenti lorsqu’il m’avait hurlé ces mots dans l’océan.

Ma voix ricocha dans le van et le sourire de Beck s’agrandit.

— C’est la première fois que tu dis ça à quelqu’un ? demanda-t-il en levant un sourcil d’un air interrogateur.

— Qu’est-ce que tu crois ?

Il hocha la tête sans se départir de son grand sourire.

— À qui d’autre ?

Il s’avança et passa ses mains autour de mes hanches, m’attirant à lui. Nos souffles se mêlèrent.

Je levai les yeux au ciel.

— Des tas de stars de ciné. Des dizaines. Tu n’as rien de spécial. Je dis à Orlando Bloom que je l’aime presque chaque jour.

Il gloussa et sa tête retomba en avant.

— Je vois.

Ses mains se glissèrent sous mon T-shirt et se promenèrent sur ma peau. Enhardie, je me penchai pour l'embrasser. Beck me serra contre lui et j'ondulai des hanches, luttant contre le désir de le laisser me prendre tout entière.

— On va faire l'amour ?

— Pas ce soir, répondit-il en me pinçant légèrement les hanches.

— Alors je devrais probablement enfiler des sous-vêtements.

— Probablement, oui, dit-il à contrecœur, en me libérant.

Je le contournai et me mis à la recherche d'une culotte et d'un short dans mon sac. La pluie tambourinait toujours sur le toit mais elle s'était estompée depuis notre arrivée sur l'aire de repos. Une fois tous mes habits enfilés, j'attrapai un sweat à capuche ainsi que l'urne noire.

— Ça te dirait de répandre des cendres avec moi ? demandai-je en nichant l'urne sous mon bras.

Beck avait lui aussi enfilé une veste à capuche et portait toujours son jean noir. On ressemblait à des Bonnie et Clyde modernes, fuyant le monde.

— Y'a quoi à l'intérieur ?

— Mon chien, rappelle-toi, répondis-je vivement.

J'avais craint qu'il ne finisse par reposer la question mais je voulais garder ça pour moi. Si je lui disais la vérité, il se moquerait de moi.

— Je ne te crois toujours pas. Ce n'est quand même pas ton ancien cœur, si ?

Il observait l'urne, comme hypnotisé.

— Quoi ? Non, beurk. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait de mon cœur après l'opération. Il a dû finir dans un sac à déchets biologiques.

L'idée de disséminer les cendres de mon ancien cœur était certes poétique, mais surtout totalement répugnante.

Beck hocha la tête en fronçant légèrement les sourcils. Je crois qu'il pensait secrètement avoir raison sur toute la ligne.

— Où veux-tu les répandre ? demanda-t-il en grim pant sur le siège conducteur afin de pouvoir sortir de la voiture.

— Sur l'aire de repos.

— C'est dégueu, Abby, rétorqua-t-il en riant.

— Pas là où les gens vont marcher ! m'écriai-je, sur la défensive. Il y a peut-être un jardin, un truc comme ça.

Mais non, il n'y avait pas de jardin. Je décidai alors de répandre une partie des cendres sur la pelouse derrière les sanitaires tandis que Beck fredonnait la chanson triste qu'on entend toujours dans les pubs pour les adoptions de chiens. Les cendres collèrent au sol. La pluie les détrem pa aussitôt, comme une soupe grise. J'essayai de prendre l'air lugubre, mais en vain. Beck me fit rire sur tout le trajet du retour vers le van. Impossible d'être triste en sa compagnie.

Pendant qu'il déroulait nos sacs de couchage et improvisait un lit de fortune, je cherchai mon portable pour vérifier si je n'avais pas d'appels en absence de Caroline ou de ma mère. Quand j'essayai de balayer l'écran pour le déverrouiller, ce dernier resta noir. J'avais oublié de le recharger la veille. Les appels manqués allaient devoir attendre le lendemain matin, maintenant.

— Ton portable est HS, lui aussi ? demanda Beck derrière moi.

— Ouais. Foutue tempête, grommelai-je en balançant mon téléphone dans mon sac à main. On peut manger les mets du distributeur, maintenant ?

Il me fit un clin d'œil.

— Vos désirs sont des ordres, madame.

*

Le lendemain matin, nous nous réveillâmes tard et dénichâmes un *diner* pour recharger nos téléphones et déguster un repas bienvenu. On ne peut pas se nourrir indéfiniment de crackers et de cookies.

Le Angie's Southern Diner semblait tout droit sorti des années 1950. Les banquettes étaient recouvertes de cuir à rayures rouges et blanches. Les tables avaient un revêtement rouge vif. Elvis s'époumonait dans les haut-parleurs grésillants et les serveuses, les traits tirés, déambulaient en jupes bouffantes roses typiques de cette époque.

— Cet endroit est génial, lançai-je en me glissant sur la banquette.

Il y avait une prise sous la table sur laquelle nous branchâmes nos portables pour qu'ils puissent recharger pendant notre repas.

— Tout à fait d'accord. On devrait ouvrir un truc comme ça une fois de retour à Dallas.

— Je suis partante, répondis-je avant de remercier la serveuse qui me tendait le menu.

Beck commanda deux verres d'eau puis demanda :

— Comment on pourrait l'appeler ?

— Le Distributeur Automatique de A et B, suggérai-je.

— Et pourquoi pas simplement : chez Abby Mae ?

J'éclatai de rire.

— Dans ce cas, on ne pourra pas servir de viande.

Les yeux de Beck s'illuminèrent.

— On n'a qu'à remplacer la viande par du gâteau au chocolat.

Au même moment, la serveuse revint et nous dûmes nous hâter pour décider ce que nous souhaitions commander. Je finis par choisir une salade qui était « peut-être bio » et Beck un burger, des frites, et un milk-shake au chocolat.

— C'est répugnant, lançai-je en fronçant le nez quand on déposa l'assiette

devant lui.

Je commençai à picorer ma salade du bout de ma fourchette. Soudain, je n'étais plus satisfaite de mon choix sain.

— Ça finira peut-être par me tuer mais ce n'est certainement pas répugnant, clarifia Beck.

Je levai les yeux au ciel.

— Comment est la salade ? demanda-t-il après avoir enfourné une grosse bouchée de hamburger.

Obnubilée par son burger, j'oubliai de répondre. Il avait l'air délicieux. Steak haché, bacon, fromage, laitue, oignons, tomates, le tout fourré dans un petit pain bien doré. Le bruit que Beck faisait en mâchant me fit transpercer ma laitue avec un chouïa trop de nervosité.

— Elle est super. Vraiment... très *fraîche*, répondis-je en évitant son regard.

— Donc tu ne veux vraiment pas goûter cet hamburger ? Non, forcément, suis-je bête, me taquina-t-il avant de reprendre une grosse bouchée.

Je l'observai mâcher ; il avait l'air totalement extatique.

— Tu n'aimerais pas, de toute façon. C'est bourré de fromage et de sauce. Pas du tout ton style, ajouta-t-il en s'essuyant la bouche tout en tenant le burger de son autre main.

Tout à coup, je me penchai pour voler une énorme bouchée de son hamburger. Elle tenait à peine dans ma bouche mais je la mâchai, un grand sourire sur le visage. Beck m'observait, sidéré, ses yeux noisette rivés sur ma bouche. Mes papilles gustatives n'étaient pas préparées à cette explosion de saveurs mais, au bout d'un moment, ma bouche s'adapta et je fermai les yeux, savourant cette merveille bien grasse.

— Quand as-tu mangé de la viande pour la dernière fois ? me demanda Beck qui continuait à me fixer du regard d'un air stupéfait.

— Environ douze ans, répondis-je la bouche pleine, indifférente à l'image tout sauf élégante que je pouvais bien renvoyer.

— C'était hyper sexy.

Un lent sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Je préfèrai être raisonnable et ne pas retenter l'expérience. La première bouchée tomba dans mon estomac avec un bruit sourd et je savais que si je continuais, j'allais le regretter plus tard. Nous payâmes et attendîmes que nos portables aient fini de charger avant de retourner au minivan. L'idée était de mettre le cap sur San Antonio. Il y avait un réseau de sentiers pédestres et des tonnes de boutiques et de restaurants. Ce serait le dernier arrêt avant Odessa.

Une fois dans la voiture, je rallumai mon téléphone. Une ribambelle d'appels manqués apparut sur l'écran. La plupart provenaient de mes parents mais il y en

avait également de la mère de Caroline. Un horrible pressentiment me transperça les entrailles.

J'écoutai le premier message.

« Abby, s'il te plaît, rappelle-nous le plus vite possible. Je ne sais pas où tu es mais si tu ne réponds pas rapidement, nous allons contacter la police. Il faut que je te parle de Caroline, ma chérie. Rappelle-moi immédiatement, s'il te plaît. »

Je n'hésitai pas une seconde ; j'appuyai sur la touche rappel et pressai mon portable si fort contre mon oreille que j'en eus la circulation coupée.

— Abby ! s'exclama ma mère qui avait décroché à la première sonnerie.

— Maman, je vais bi...

— Où étais-tu ? cria-t-elle dans le combiné.

J'appuyai le bout de mes doigts sur mes paupières pour essayer de garder le contrôle de mes émotions.

— En voyage, on va dire. Qu'est-il arrivé à Caroline ?

Je l'entendis soupirer et sus qu'elle essayait de définir ses priorités. Si Caroline allait bien, maman me crierait dessus pour être partie. Dans le cas contraire, elle remettrait ma punition à plus tard.

— Ma chérie, il faut que tu rentres à la maison. Caroline était très malade. Hier soir, ils...

— *Était* très malade ? la coupai-je.

— Abby...

Elle essaya de m'apaiser mais les mots semblaient dérisoires. Mon cœur battait la chamade. Mes mains tremblaient. Le monde n'était plus qu'une tache indistincte.

— Caroline va mieux, maintenant ? demandai-je d'une voix blanche.

Mon monde se recroquevilla sur lui-même comme une tente pliable. Le soleil paraissait trop brillant, l'air de la ventilation trop fort. J'avais l'impression que Beck conduisait beaucoup trop lentement, comme s'il n'avait pas conscience que mon univers était en train de me glisser entre les doigts.

Le silence de ma mère m'apprit tout ce que je devais savoir.

Elle finit néanmoins par répondre :

— Non... ma puce... Caroline est mor..., murmura-t-elle, et je sentis la bile monter dans ma gorge.

— Je rentre à la maison. Je serai là ce soir, bredouillai-je.

Elle raccrocha. Mon portable s'échappa de mes mains tremblantes et tomba sur le plancher du véhicule.

Caroline.

Caroline est morte.

Caroline n'est plus de ce monde.

Elle n'était plus une personne. Elle ne répondrait jamais plus au téléphone si je l'appelais. Comment était-ce possible ? On dit que l'on apprécie plus les choses quand elles ont disparu. C'est n'importe quoi. J'ai aimé Caroline à chaque seconde de notre amitié car nous savions qu'elle avait une date butoir. Nous ne serions pas amies pour toujours. La première fois que je l'avais rencontrée, on ne nous donnait pas un an à vivre. Cinq ans plus tard, elle était morte et, en comparaison, mon espérance de vie semblait illimitée.

— Arrête la voiture, exigeai-je.

Nous nous trouvions sur un tronçon d'autoroute vide, sans aucune autre voiture. Le soleil était haut dans le ciel, réchauffant le paysage et faisant bouillir un peu plus mes émotions.

Caroline m'avait menti. Elle m'avait dit qu'il lui restait huit mois à vivre alors qu'elle n'avait même pas huit jours. Sale égoïste ! Devant moi, du désert à perte de vue. Je tenais l'urne noire dans ma main droite. J'avais laissé mes chaussures dans la voiture et les pierres me transperçaient la plante des pieds mais je m'en fichais. Pourvu que je marche sur des millions de cailloux. Pourvu qu'ils pénètrent ma peau à me faire saigner.

Je poussai un hurlement à fendre l'âme et lançai l'urne aussi loin que je le pouvais, la regardant monter dans le ciel puis éclater en un million de morceaux quand elle percuta le sol. Le vent se saisit des cendres gris foncé et les dissémina dans le désert. Elles dansèrent, vivantes, comme une mini tornade, mais ça ne suffisait pas. Je ramassai des cailloux et les jetai là où l'urne s'était brisée. Je me délectais du son des pierres percutant la faïence. Les fragments et la fureur de mes sanglots émaillèrent le paysage.

La culpabilité avait marqué mon estomac au fer rouge. J'avais laissé Caroline seule dans cette chambre d'hôpital afin de pouvoir partir en stupide road trip avec un mec stupide qui n'en avait rien à foutre.

— Tu m'as laissée partir ! hurlai-je. TU M'AS DIT DE PARTIR !

Comment avait-elle pu décider de ce qui était le mieux pour moi ? Elle ne voulait pas me montrer à quel point elle était malade ? Elle voulait que je vive ? Eh bien, j'allais lui montrer ! Je ramassai pierre après pierre, me rapprochai de l'urne et la réduisis en miettes.

— TU N'ES QU'UNE LÂCHE ! hurlai-je à l'attention du désert. Je te déteste ! JE TE DÉTESTE !

Elle m'avait dit de partir en road trip alors que j'aurais dû être avec elle. J'aurais dû être là pour lui apporter de la glace ou la faire rire. J'aurais tout fait, absolument tout, mais elle ne m'en a pas donné la chance. Elle s'était simplement montrée altruiste, je le savais. Mais en cet instant je devais me persuader qu'elle avait agi par pur égoïsme, sinon la culpabilité deviendrait

insupportable. Elle était en train d'agoniser tandis que je connaissais mon premier orgasme. Elle rendait son dernier soupir tandis que Beck m'aidait à répandre des cendres qui n'en étaient même pas !

J'entendis les cailloux crisser sous le poids de Beck derrière moi et me retournai vers lui.

— Tu sais ce qu'il y avait dans cette urne ?

Il resta là, en silence, essayant de jauger mes émotions. Ça m'exaspérait qu'il ne soit pas aussi en colère que moi. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches avant et ses sourcils froncés par l'inquiétude. Il y avait sur ses traits une pitié que j'aurais voulu effacer et remplacer par autre chose.

Il ne répondit pas.

— Eh bien, je vais te le dire. J'ai brûlé de vieilles brochures médicales, des préparatifs en vue de la transplantation, des guides sur la manière de prolonger la vie quand on a une maladie cardiaque. J'ai brûlé le tout et l'ai fourré dans cette urne car je voulais que ce soit à la fois poétique et tragique. Je voulais perdre mon ancienne peau et oublier mon ancienne vie. Mais tu sais quoi ? Pendant que je bourlinguais à travers le pays en jetant des papiers brûlés, ma meilleure amie était en train de mourir !

— Abby.

Il fit un pas dans ma direction mais son contact aurait brûlé ma peau coupable. Cela m'était insupportable.

— Je suis en vie, et pas elle. Caroline est morte car la vie est injuste. C'était une meilleure personne que moi. La première fois que je l'ai rencontrée, j'avais prévu d'ignorer chaque personne de notre groupe de soutien, mais elle est entrée et s'est assise à côté de moi. Elle n'arrêtait pas de me poser des questions et me forçait à y répondre. Je l'ai trouvée bizarre et excessivement gentille. Je me suis moquée d'elle intérieurement. Les infirmières et les médecins l'adoraient. On était obligé de l'adorer.

— Elle ne méritait pas de mourir, conclut Beck pour moi.

— Mais moi, si, murmurai-je à l'attention du sol.

— Personne ne mérite de mourir plutôt qu'un autre.

Je poussai un petit rire cynique en pensant à tous les tueurs en série qui à l'évidence méritaient de mourir à la place de leurs victimes.

— Allons-y. Il faut que je rentre chez moi.

Je me dirigeai vers le minivan sans l'attendre. J'avais envie d'être à la maison. J'avais besoin d'être à la maison. Je n'aurais jamais dû partir.

Je me souviens à peine de notre trajet de retour vers Dallas. Nous avions roulé d'une traite, nous arrêtant une seule fois pour prendre de l'essence et passer aux toilettes. Une fois dans la cabine crasseuse, j'avais éclaté en sanglots, laissant couler les larmes que j'étais trop fière pour verser devant Beck. Je m'étais effondrée sur le sol poisseux, essayant de trouver un sens à la vie. J'y étais restée si longtemps qu'une employée avait fini par tambouriner à la porte pour exiger que je laisse les autres clients utiliser les toilettes. Sa main avait secoué la porte en plastique bon marché et je m'étais demandé si la cabine allait s'effondrer sur moi. La seule chose que j'avais décidée dans cet endroit était que je ne voulais pas vivre dans un monde sans Caroline.

Lorsque je remontai dans la voiture, les yeux gonflés, Beck ne fit aucun commentaire. Il lança un podcast de l'émission de radio *This American Life* et me laissa tranquille. Je n'avais pas envie d'en parler ; je voulais simplement me complaire dans ma tristesse et ma culpabilité. Les paysages dénudés firent place aux étendues urbaines et au béton. Nous roulâmes jusqu'à mon appartement sans un mot. Beck m'aida à monter mes bagages, puis nous restâmes sur le seuil en silence. Les larmes me brûlaient les paupières. Je serrai les dents, dans un dernier effort de faire bonne figure.

— Tu veux que je reste ? demanda-t-il.

Ses sourcils étaient froncés et ses yeux noisette avaient perdu de leur éclat. Il avait le même air que sur sa photo du MIT. Ma mâchoire se crispa un peu plus et je m'efforçai d'avaler la boule dans ma gorge.

— Non, répondis-je en gardant les yeux rivés sur la porte.

— Tu es sûre ?

J'avais envie de lui crier dessus, de passer ma colère sur quelque chose, mais je murmurai simplement un « oui ». Il hocha lentement la tête avant de faire un pas en arrière.

— Tu as fait ce qu'il fallait, dit-il avant de tourner les talons et de disparaître dans les escaliers.

Je refermai la porte avant de me laisser glisser sur le lino en me demandant ce

qu'il avait bien voulu dire par là. Avais-je bien fait de laisser Caroline mourir toute seule ? De rentrer à la maison après avoir appris son décès ? D'avoir dit à Beck de partir ? D'être partie en road trip avec un inconnu ?

Je n'avais aucune réponse à ces questions. Elles m'étouffaient de l'intérieur. J'avais l'impression de me trouver dans une fournaise. Je me relevai, attrapai mes clés et partis.

Une fois dans ma voiture en direction du centre-ville, j'appelai ma mère.

— Ma chérie, tu es rentrée ?

— À l'instant, répondis-je en mettant mon clignotant pour changer de voie et entrer sur l'autoroute.

— On arrive ! s'exclama-t-elle.

Je l'entendais déjà s'agiter pour enfiler ses chaussures.

— Je ne suis pas chez moi, j'avais besoin de prendre l'air. Je passerai à la maison tout à l'heure.

— Tu es sûre ? On peut aller marcher toutes les deux, si tu veux.

Elle était vraiment adorable. Elle n'aurait pas été si clémente si Caroline n'était pas morte. Elle aurait même été totalement furieuse.

L'espace d'un instant, j'envisageai de la laisser venir avec moi. Ça aurait été agréable de l'avoir à mon côté pour me reconforter, mais je voulais être seule.

— Non, merci. À tout à l'heure, répondis-je avant de raccrocher.

Je jetai mon portable sur le siège passager et me concentraï sur la route, vers une direction inconnue. Je pris une sortie au hasard, tournai à gauche, puis à droite, à l'instinct.

Je finis par atterrir dans une rue où bars et restaurants branchés se succédaient. Il était presque 21 heures et la plupart de ces endroits battaient leur plein. Je me garai puis déambulai sur le trottoir, à la recherche d'un lieu où noyer mon chagrin. Ils portaient tous des noms prometteurs, comme L'Écureuil Volant, le pub O'Doyle et le Hippy Hollow.

Un bar attira particulièrement mon attention à cause des danseuses en vitrine. Légèrement vêtues, elles remuaient avec une assurance que je leur enviai. La musique se déversait par les portes d'entrée. Un remix de Rihanna qui me séduisit assez pour sortir mon portefeuille de ma poche arrière. Je ne savais pas si le bar était interdit aux moins de vingt et un ans mais, le videur étant occupé à parlementer avec un autre type, j'entrai d'un air décidé. Un escalier sombre me mena à l'étage et la musique décupla. Des corps remuaient un peu partout et je me frayai un passage en prenant soin de ne croiser aucun regard, de peur qu'on se rende compte que j'étais trop jeune pour être ici.

Je n'avais aucun contrôle sur mes émotions. Je pouvais à tout moment fondre en larmes interminables mais je continuai à avancer sous les spots.

Je repérai une place libre au bar, pile au milieu. Je me glissai sur un siège et laissai la scène du club m'engloutir.

— Qu'est-ce que je vous sers ? me demanda une voix.

Je levai les yeux pour découvrir un barman bien habillé qui me souriait. Il était impeccablement soigné : sourcils épilés et cheveux bruns gominés.

— Je peux simplement avoir un verre d'eau, pour le moment ?

Je ne savais pas s'il allait me demander ma carte d'identité et je n'avais pas envie d'être fichue dehors. J'entremêlai les doigts et mes pieds tapotèrent nerveusement la base de mon tabouret.

— Bien sûr, répondit-il avec un clin d'œil avant de remplir un verre d'eau.

Ses mouvements étaient fluides et ondulaient au rythme de la musique. Lorsqu'il eut terminé, il attrapa un petit bol dans lequel il jeta quelques cerises au marasquin.

— Offert par la maison, chérie.

Il déposa le bol devant moi et me lança un sourire sincère avant de passer au client suivant.

J'enfournai une à une les cerises dans ma bouche, laissant les pulsations de la musique repousser toute pensée qui tenterait de percer mes défenses. C'était comme un cycle : j'écoutais des bribes de conversations autour de moi ou j'étais distraite par le barman et, l'espace d'une brève seconde, je me sentais comme une personne normale. Puis la mort de Caroline s'insinuait en moi et j'avais de nouveau l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre.

J'aurais tellement aimé qu'elle soit là, dans ce bar, avec moi. Qu'elle soit assise sur le siège à côté de moi à la place du couple en train d'hurler pour se faire entendre l'un de l'autre. Je serais restée à l'écart dans mon petit monde mais elle aurait déjà discuté avec des dizaines de personnes. Elle attirait les gens comme des mouches tandis que je restais toujours en retrait, émerveillée de voir la gentillesse qu'elle témoignait à de parfaits inconnus.

Je descendis mon verre d'eau d'une traite, essayant d'effacer mon chagrin. Autour de moi, les gens s'agitaient. Au bar, les tabourets se vidaient avant d'être remplis de nouveau par un flot sans fin de fêtards.

J'étais perdue dans la contemplation de mon bol de cerises vide quand quelqu'un s'assit sur le siège à ma gauche. Je ne levai pas les yeux mais sentis l'énergie qui émanait de cette personne. Une odeur de laque et de parfum floral me piqua les narines.

— Pourquoi cet air de chien battu, ma jolie ? demanda une voix profonde.

Je tournai la tête pour découvrir qui se tenait à côté de moi.

Une drag-queen. La drag-queen la plus belle, la plus excentrique et la plus étincelante que j'aie jamais vue m'observait derrière ses épais faux cils. Je restai

là, bouche bée, essayant d'enregistrer le plus de détails possible. Une perruque rose fluo s'élevait en spirale à au moins trente centimètres dans les airs. Elle était maquillée à la perfection : fard à paupières rose et violet à paillettes et eye-liner.

— Tu ferais mieux de fermer cette bouche, chérie, ou je vais trouver quelque chose à y mettre, lança-t-elle en secouant les épaules d'un air espiègle dans un nuage pailleté.

Son allusion grivoise ne fit qu'accentuer mon air ahuri.

— Javi, tu peux nous apporter deux shots de tequila, s'il te plaît ? demanda-t-elle en pointant un de ses ongles longs vers le barman.

Bon sang mais bien sûr ! Je n'avais pas atterri dans n'importe quel bar. Non, madame ! J'avais atterri dans un bar gay. Je ne savais même pas qu'il en existait à Dallas !

— Comment tu t'appelles ? me demanda-t-elle alors qu'on posait devant nous les deux verres à shooter.

— Abby, répondis-je timidement en regardant la boisson du coin de l'œil.

À cause de ma greffe, je n'étais pas censée boire d'alcool. Cela faisait partie de la longue liste de choses qui m'étaient interdites. Mais bon, un verre n'allait pas me tuer.

— Eh bien, Abby, c'est ton jour de chance. Tu as atterri dans mon club. Je m'appelle Queen Bee.

Je souris pour la première fois depuis que j'avais écouté ce message sur mon répondeur.

— J'adore ce nom, répondis-je d'une voix encore hésitante.

— Tant mieux. Cul sec, Abby ! J'ai besoin que tu m'aides à arbitrer une compétition et les règles sont très strictes : les juges n'ont pas le droit d'être à jeun !

Queen Bee saisit les verres à shooter et m'en tendit un.

— À Abby ! cria-t-elle, si fort que la plupart des gens installés au bar se tournèrent vers elle. Qu'on appellera pour le reste de la soirée... (Elle marqua une pause pour me dévisager de la tête aux pieds.) Ruby Red !

Tout le monde applaudit pour marquer son approbation tandis que je restais assise là, hébétée. Personne ne m'aurait crue. Sauf Caroline. J'étais persuadée qu'elle se serait emparée du verre de tequila pour me le verser dans le gosier.

— À toi, Caroline ! hurlai-je à mon tour, si fort que mes oreilles bourdonnèrent, avant de descendre le shot.

L'alcool me brûla la gorge et je ne pensai même pas à dissimuler l'air de dégoût absolu sur mon visage.

— On dirait que nous avons affaire à une vierge, chantonna Queen Bee en me fourrant un nouveau verre dans la main, apparu comme par magie.

Je l'avalai sans hésitation et les effets de l'alcool commencèrent à se faire sentir. Tout le monde fourmillait autour de Queen Bee comme si elle avait littéralement été la reine des abeilles. Elle souffla des baisers aux clubbers et leur adressa des petits signes de main comme à de fidèles sujets. Je ne pus m'empêcher de me demander à quel point elle était populaire. Et était-ce réellement son club ?

— Bon, Ruby Red, il est temps de te faire belle. Tu ne peux pas monter sur scène attifée comme ça.

Je regardai mon short et mon débardeur.

— Je n'ai rien d'autre, avouai-je, ne sachant pas trop ce qu'elle comptait faire de moi.

Elle battit des paupières et je remarquai alors qu'il y avait de minuscules strass au bout de chacun de ses cils. Elle semblait tout droit sortie du Capitole de *Hunger Games*... en encore plus extravagante.

— J'ai tout ce qu'il te faut ! s'exclama-t-elle en m'attrapant la main. Suis-moi !

Nous fendîmes la foule vers les coulisses. Il y avait un videur qui montait la garde et un énorme panneau « VIP ». Une petite voix en moi me disait de prendre mes jambes à mon cou pendant qu'il en était encore temps mais j'étais curieuse de savoir à quelle sauce Queen Bee comptait me manger. Que voulait-elle que je juge, au juste ? Un concours de drag-queens ?

— On n'a pas beaucoup de temps mais je vais te coiffer et te maquiller rapidos puis on ira te choisir quelque chose à te mettre, déclara-t-elle en ouvrant une porte rouge.

L'intérieur de sa loge ressemblait à ce qu'on pouvait attendre à trouver à la fin de Candyland. On aurait dit qu'un arc-en-ciel avait explosé sur chaque objet de la pièce. Tout en murs de néon et portants de vêtements scintillants.

— Êtes-vous ma marraine la bonne fée ? demandai-je en sentant la chaleur des deux shots commencer à tourbillonner dans mes veines.

Je n'étais pas saoule mais la tristesse qui avait érodé mon estomac toute la journée avait fini par s'effacer au profit d'une nouvelle sensation. Grâce à Queen Bee, je pouvais respirer sans avoir l'impression qu'une main me comprimait les poumons.

Queen Bee rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire insouciant.

— Disons que ce soir, je le suis.

Elle me poussa sur une chaise et posa ses mains sur mes épaules. Je croisai son reflet dans le miroir et ses yeux marron rencontrèrent les miens. Son regard exprimait une profonde empathie et, sans même m'en rendre compte, je commençai à lui parler de Caroline.

— Hier soir, mon amie est morte. Elle était malade depuis longtemps et n'a jamais eu la chance de profiter de la vie. J'essaie de vivre pour nous deux, laissai-je échapper sans la quitter des yeux.

Elle accentua son étreinte sur mes épaules et sa bouche ne forma plus qu'une ligne mince. Une tristesse sincère traversa son visage puis elle hocha la tête et dissimula ses émotions derrière son magnifique masque.

— Dans ce cas, mon chaton, c'est exactement ce que tu vas faire !

Elle fit pivoter mon siège et commença aussitôt à s'occuper de mes cheveux. Elle les releva et les serra sur le haut de mon crâne. Je fermai les yeux pour essayer de supporter la douleur. Elle tira une fois de plus avant de se rendre compte combien j'étais tendue.

— Il faut souffrir pour être belle ! lança-t-elle en riant avant de fixer ma chevelure avec un nuage de laque.

Je toussai, essayant désespérément de respirer malgré le produit toxique.

— Plus que dix minutes avant le début du spectacle, les chéries ! chantonna-t-elle.

J'éclatai d'un rire incontrôlable, sans savoir réellement ce qui était si drôle. *Je n'aurais peut-être pas dû boire trois shots*, pensai-je alors qu'elle m'appliquait une couche d'ombre à paupières violette. J'allais ressembler à un clown, c'est sûr. Qui porte du fard à paupières violet sans ressembler à un clown ? Elle me mit du mascara puis étala sur ma bouche du rouge à lèvres rouge vif. Mon visage me tirait à force de manipulations.

— Tu es prête, Ruby Red ? me demanda-t-elle après s'être reculée d'un pas pour admirer son œuvre.

Elle sourit d'un air fier, comme une mère qui voit sa petite fille devenir une femme. C'était peut-être vraiment ma marraine la bonne fée. Lorsqu'elle fit tourner de nouveau la chaise noire, je restai bouche bée. Je n'avais pas l'air d'un clown. Bon, d'accord, je ressemblais à Miss Texas mais, je ne sais par quel miracle, ça m'allait plutôt bien. L'ombre à paupières faisait ressortir mes yeux verts et le mascara me donnait l'air plus âgé et sensuel.

— C'est un peu grand mais ça devrait t'aller, dit-elle en disparaissant derrière les portants de vêtements avant d'en ressortir avec une robe rouge moulante.

Elle était en lycra aussi, lorsque je l'enfilai, elle me colla à la peau comme une combinaison de plongée. Elle m'arrivait à mi-cuisses et les fines bretelles s'entrecroisaient entre mes omoplates.

— Bon, pour parfaire ta tenue de Cendrillon, je te propose une paire d'escarpins en strass. C'est du 41. Ils appartenaient à Prof Pulpeuse mais elle les a laissés ici quand elle a déménagé à San Francisco.

Je souris en entendant ce surnom tandis qu'elle me tendait les chaussures.

Entièrement recouvertes de strass qui ressemblaient à de faux diamants, elles étaient magnifiques, une version très moderne des pantoufles de vair.

Il n'y avait qu'un léger problème...

— Je chausse du 38, elles vont glisser, me lamentai-je.

Queen Bee arqua ses sourcils impeccables et secoua la tête. Je crus un instant qu'elle se désolait de la grandeur des chaussures mais elle glissa alors sous ma robe un soutien-gorge rembourré qui transforma mon petit bonnet A en un bon bonnet C, minimum.

— On dirait une mini-moi ! Allez, on y va !

Elle me tira par la main et la pièce tournoya dans un mélange flou de paillettes et de couleurs. Je dus me cramponner à elle à deux mains pour ne pas trébucher sur mes hauts talons.

À la seconde où nous sortîmes de la loge VIP, des sifflements retentirent dans le bar. Les conversations cessèrent et tous levèrent leur verre pour saluer notre passage.

Elle continua à me traîner derrière elle jusqu'à notre entrée sur scène. Un type dans un costume d'ange, complété par d'immenses ailes en plumes blanches, tendit un micro à Queen Bee avant d'esquisser une révérence en signe d'humble servitude. Les acclamations se turent quand cette dernière prit la parole.

— Bonsoir ! susurra-t-elle d'une voix envoûtante. Comme vous le savez tous, chaque mardi, au Transing Pranny, nous organisons un petit concours...

À ces mots, la foule explosa. Quel que soit le concours que j'étais sur le point d'arbitrer, il avait manifestement beaucoup de succès.

— Ce soir, nous avons des candidats très bien pourvus par la nature, mais avant de commencer, j'aimerais vous présenter mon invitée.

On braqua alors un projecteur sur moi. Aveuglée, je dus mettre la main devant mes yeux pour me protéger de la lumière.

— Elle s'appelle Ruby Red et c'est ma petite Cendrillon. Alors accueillons-la comme il se doit !

La foule en délire hurla. J'eus soudain un moment d'hésitation. Je pouvais revenir sur Terre et m'apitoyer sur mon sort. Partir sur-le-champ, retrouver mon appartement vide et pleurer Caroline en paix. Ou je pouvais laisser la tequila, les lumières vives, le maquillage et la foule faire leur effet et tenir à distance les démons tapis dans le noir. Heureusement pour moi, la décision ne m'appartenait pas.

Une seconde plus tard, comme pour donner le signal, un rythme techno s'éleva des enceintes. Un flot d'hommes sexy en diable surgit des coulisses en dansant.

Chacun des mecs était plus appétissant que le précédent. Il y en avait pour tous les goûts : grand, petit, bronzé, ou musclé. Aucun n'était habillé en drag-queen, ils portaient une tenue de clubber normale, quoique très élégante. Qu'allais-je donc devoir juger, exactement ?

— Mesdames, mesdemoiselles, mes sœurs, commença Queen Bee. Nous avons pour vous ce soir dix des mecs les plus SEXY que Dallas a à offrir ! (Elle marqua une pause le temps d'une série d'applaudissements enthousiastes.) Ils auront chacun trois minutes pour tout donner et nous montrer leurs meilleurs mouvements de danse ! (Elle se rapprocha de moi et passa son bras autour de mes épaules.) Notre petite Ruby Red désignera le vainqueur, alors ils devront faire tout ce qui est en leur pouvoir pour l'impressionner !

Elle remua les sourcils d'un air suggestif et certains des participants m'adressèrent aussitôt des clins d'œil et soufflèrent des baisers dans ma direction. Je piquai un fard et priai pour que le spot ne l'ait pas amplifié.

L'ange qui avait donné le micro à Queen Bee accourut sur scène pour installer un tabouret de bar rose. Je surpris le sourire timide qu'il lança à l'un des hommes debout en ligne derrière moi. Je me tournai au moment où un grand blond sexy lui envoyait un baiser.

Soudain, Queen Bee me poussa vers le tabouret et je fis de mon mieux pour y grimper sans dévoiler ma petite culotte à tout le public.

— DJ, balance le son ! Il est temps pour le candidat numéro un de nous en mettre plein la vue !

Queen Bee applaudit avant de se diriger vers le côté de la scène. Le blond qui avait souri à l'Ange se mit à taper des mains au-dessus de sa tête. Il se dandina d'un air sûr de lui, leva les bras pour encourager le public... et les choses sérieuses commencèrent.

Il attrapa le bord de son T-shirt qu'il releva. Les spectateurs hurlèrent et, les mains en coupe autour de ma bouche, je me joignis à eux quand il retira complètement son T-shirt. Puis il s'attaqua au bouton de son jean avant de remuer les hanches en cercle en me fixant du regard. *Oh merde*. Il pointa un

doigt dans ma direction et se lécha lentement les lèvres.

Je m'agrippai des deux mains à mon tabouret. Allait-il me toucher ? Était-ce autorisé ? Il s'avança vers moi en se déhanchant jusqu'à n'être qu'à quelques centimètres de mon siège puis plongea au sol avant de se relever, comme si j'avais été une déesse qu'il vénérerait. Impossible de retenir mes gloussements ou de ne pas rougir. Merci la tequila !

La Abby sobre, elle, aurait été tétanisée.

La musique atteignit un nouveau crescendo et il remua des hanches d'un air suggestif avant de me tourner le dos pour me présenter son fessier rebondi. Je laissai échapper un rire nerveux alors que le public exultait. Je ne savais absolument pas ce qu'on attendait de moi. Les jambes écartées, il continuait à agiter les fesses plus vite qu'il me semblait humainement possible.

Je fis donc ce que toute fille normalement constituée aurait fait : je tendis les bras et lui donnai une claque sur les fesses. Je ne savais pas ce qui m'avait pris. On aurait dit une expérience extracorporelle.

— Ça, c'est notre petite Ruby Red ! hulula Queen Bee dans le micro et je plaquai une main contre ma bouche.

Le premier candidat termina son numéro puis retourna dans la file sans même prendre la peine de récupérer les vêtements qu'il avait jetés. Le suivant lui succéda dans un méli-mélo de jambes, de bras, de fesses et de mouvements de danse sensuels. J'aperçus même des parties du corps masculin que je n'avais jamais vues auparavant.

Mais mon candidat préféré fut sans conteste le dernier à monter sur scène. Il était plus jeune que les autres et ses cheveux bruns me rappelèrent ceux de Beck. Au début, le public lui témoigna peu d'enthousiasme et j'eus aussitôt envie de lui donner un coup de main.

Je sifflai et tapai des mains, et il me lança un regard reconnaissant. Il se mit à son tour à taper dans les mains en rythme, enjoignant le public à l'imiter. Quand il eut obtenu l'attention qu'il pensait mériter, il descendit de scène et fendit la foule. Arrivé au bar, il grimpa sur le comptoir et commença son numéro. De tous, c'était le meilleur danseur ; il avait dû avoir une formation classique, vu les fouettés et les pirouettes qu'il exécuta sur cette fine surface en bois. Je dus me redresser sur mon tabouret pour l'apercevoir par-dessus la foule et je souris quand je le vis s'emparer du verre d'un spectateur et le vider d'une traite.

Je le perdis de vue quelques secondes puis ses cheveux bruns réapparurent dans le public. Il fonça droit vers moi ; il tenait quelque chose dans sa main.

Quand il s'arrêta devant moi, je vis qu'il s'agissait de la queue d'une cerise brillante.

— Une cerise pour toi, Ruby Red, déclara-t-il avec un petit clin d'œil

séducteur.

Il la tendit devant moi. Je n'avais pas le choix. Je risquai un regard vers Queen Bee qui me souriait d'un air approbateur. Je me penchai en avant, croisai les yeux marron clair du candidat, et croquai le bout de la cerise. Le jus délicieux recouvrit ma langue et, l'espace d'un instant, je me plus à imaginer que le jeune homme devant moi était Beck. La tequila accentuait leurs ressemblances aussi l'embrassai-je, en plein sur la bouche. Ses lèvres sentaient le baume à lèvres à la fraise et je reculai en gloussant.

— C'est la première fois que j'embrasse un gay, avouai-je assez fort pour que le micro de Queen Bee en capte le faible écho.

Ma voix résonna dans les haut-parleurs. Le public marqua une pause avant de se déchaîner de plus belle.

Je levai les yeux vers le concurrent et plaquai une main devant ma bouche. Il ne ressemblait en rien à Beck. Je n'étais qu'une idiote complètement pompette mais je m'en fichais totalement.

Je déclarai vainqueur le dernier candidat. Il y eut des ballons, des confettis et un spectacle de lumières hallucinant. Quand je quittai la scène avec Queen Bee, la tête me tournait.

— Merci de m'avoir laissée monter avec toi, déclarai-je en sortant de derrière le paravent après avoir remis mes vêtements.

Mes cheveux formaient toujours de belles ondulations et ma tartine de maquillage pourrait tenir quelques années.

— Ce fut un honneur. Tu reviens quand tu veux. Le public t'a adorée.

Elle me sourit et nous restâmes un moment à nous observer.

Sur scène, sa tenue de drag-queen faisait illusion mais, à présent que nous étions de retour dans la loge, je voyais les paillettes commencer à dégouliner le long de ses joues et l'un de ses faux cils se décoller légèrement sur le côté.

— Je pourrais connaître ton véritable nom ?

Je n'avais aucune idée des us et coutumes de ce monde. Étais-je censée comprendre que lorsque nous étions dans ce club et qu'il était habillé en femme, *elle* répondait au nom de Queen Bee ?

Elle m'observa encore une seconde en tapotant un doigt manucuré sur ses genoux croisés.

— Danny.

Je hochai la tête en signe de gratitude. En me révélant son prénom, j'avais l'impression qu'il me confiait un secret.

— Mon amie s'appelait Caroline. Je n'étais pas là à sa mort car je faisais un road trip.

Je sentis les larmes commencer à couler.

Danny hochait lentement la tête à deux reprises, laissant ma confession faire son chemin.

— Tu crois qu'elle t'en a voulu ?

Je réfléchis à sa question puis souris en repensant à Caroline me menaçant de dire au personnel hospitalier que j'avais apporté une bombe.

— Non. Pour être honnête, je ne pense pas. J'aurais simplement aimé la voir une dernière fois.

J'avais l'impression que le destin m'avait arraché la possibilité de lui dire adieu.

— Tu vas terminer ton road trip ? demanda Danny en commençant à retirer sa perruque rose.

Terminer le road trip ? Je n'avais pas même eu le temps d'y réfléchir. C'est vrai, on s'était bien amusés, et la raison principale pour laquelle nous avions entrepris ce voyage n'avait pas été menée à son terme, mais je repoussai cette idée. Je n'arrivais pas à penser à autre chose que la mort de Caroline.

— Je ne sais pas, avouai-je.

Après avoir récupéré toutes mes affaires, j'étreignis Danny, empochai sa carte de visite puis fis mes adieux au meilleur endroit sur Terre. Non, pas Disneyland. Le Transing Pranny.

Mais une fois les portes franchies, la peine revint comprimer mes poumons et je suffoquai.

Caroline n'était plus là.

Même si, quand je sortis du club, j'avais presque totalement dessaoulé, je décidai néanmoins de prendre un taxi pour aller chez mes parents. J'envoyai un texto à ma mère pour la prévenir que j'étais en route. Il était tard et elle ne m'avait pas vue depuis près d'une semaine, mais elle ne semblait pas contrariée quand le taxi s'arrêta devant chez eux. Mes parents m'enlacèrent, me serrant jusqu'à ce que mes organes protestent.

— Qu'est-ce qui t'a pris de partir en voyage sans nous prévenir ? Et pourquoi es-tu coiffée et maquillée comme ça ? marmonna ma mère.

Je savais que ses questions étaient purement rhétoriques car, avant même que je n'aie eu le temps de répondre, elle me serra de nouveau fort dans ses bras. Je la laissai faire. Je redescendais à peine de mon nuage drag-queenien et l'étreinte de mes parents menaçait d'ouvrir les vannes de mes larmes.

Maman me serrait toujours dans ses bras lorsqu'elle murmura à mon oreille :

— Ma chérie, je suis vraiment désolée.

Posées sur son dos, mes mains se cramponnèrent de toutes leurs forces à son chemisier. Mes ongles s'enfoncèrent dans le coton fin. Je fermai les yeux mais les larmes se mirent néanmoins à couler sur mes joues. L'entendre prononcer ces mots à haute voix était plus que ce à quoi je m'étais préparée dans le taxi. Le visage émacié de Caroline s'imposa à mon esprit. Ses joues creuses, ses grands yeux tristes. Notre dernière conversation téléphonique avait été trop courte. Lui avais-je dit que je l'aimais ? Savait-elle que, sans elle, jamais je n'aurais survécu à mon traitement ?

Elle était partie.

Je m'effondrai dans les bras de ma mère et m'abandonnai à la tristesse. Je la laissai m'envahir. Je ne me défilai pas devant la douleur absolue et universelle qui menaçait de m'anéantir. On aurait pu croire que, sachant Caroline condamnée, mon travail de deuil serait différent, mais j'éprouvais simplement un chagrin d'un autre genre.

J'étais folle de rage. Oui, j'étais triste que ma meilleure amie ne soit plus ma meilleure amie, d'avoir un trou béant dans ma vie, dans mon cœur. Mais j'étais

surtout furieuse contre l'univers d'avoir privé Caroline de sa vie. Elle ne connaissait pas la colère, elle était gentille et douce en toutes circonstances. Si quelqu'un méritait de ne *pas* avoir de cancer, c'était bien elle. Je ressentais un vide que le fracas d'un millier d'urnes ne comblerait jamais. J'étais trop jeune pour être si cynique mais il était impossible de ne pas l'être quand on apprenait qu'être sage toute l'année ne signifiait pas pour autant que le Père Noël vous apporterait des jouets. Cela signifiait simplement que, peu importe combien vous vous battez, les cellules de votre corps feront ce que bon leur semble. Nous étions impuissants face aux mécanismes qui font de nous des humains. Ce sont eux qui contrôlent notre destin, pas nous.

— Quand est-elle morte ? demandai-je quand je pus parler sans sangloter.

— Dans la nuit, répondit maman.

Je reniflai en silence, inhalant des bouffées du parfum de ma mère.

— Son enterrement aura lieu jeudi.

Deux jours. Deux jours pour réfléchir à la façon de rendre hommage à Caroline dans un éloge funèbre.

*

Je finis par m'endormir en pleurant dans mon ancienne chambre alors que maman essayait de me consoler. Je lui avais demandé de rester avec moi et, à mon réveil, elle était toujours à côté de moi, dormant paisiblement sur le dos. Je déposai un baiser sur sa joue avant de rassembler mes affaires et de sortir discrètement de la pièce. L'escalier craqua sur mon passage mais mon père devait encore dormir lui aussi car personne ne m'accueillit au rez-de-chaussée. J'enfilai mes chaussures et envoyai un texto à mes parents pour que, à leur réveil, ils sachent que j'étais rentrée chez moi.

Ma voiture était toujours garée devant le club aussi pris-je une grande inspiration et entamai ma longue marche pour aller la récupérer. Je décidai finalement de prendre un taxi mais lui demandai de me déposer un peu avant pour pouvoir effectuer le dernier kilomètre à pied. C'était une belle matinée à Dallas. Le soleil estival se levait à peine aussi la chaleur n'était-elle pas encore accablante. J'avais désespérément besoin d'une douche et de changer de vêtements. Les regards obliques que me lançaient les piétons m'indiquèrent que je devais probablement avoir l'air d'une folle avec mes anglaises et mon maquillage de la veille.

Afin d'éviter d'autres regards réprobateurs, je sortis mon portable de mon sac à main pour lire le texto que Beck m'avait envoyé juste après minuit.

Beck : Je suis vraiment désolé pour Caroline, mais ne tire pas encore un trait sur l'humanité.

J'étais presque arrivée à ma voiture mais j'appuyai sur la touche « appel ». Le téléphone sonna dans le vide. Un pâté de maisons plus tard, Beck n'avait toujours pas répondu. Avant que je pense à raccrocher, l'appel bascula sur la boîte vocale.

« Salut, c'est Beck. Laissez un message », annonça sa voix grave.

Court et doux, mais ça faisait du bien d'entendre sa voix. Je ne laissai pas de message. L'avoir appelé m'avait donné une idée et, quand je me retrouvai dans la sécurité de l'habitacle de mon véhicule, je composai le numéro de Caroline.

La sonnerie brisa le silence de ma voiture et je me demandai soudain si ses parents allaient répondre. Étaient-ils en possession de son portable ? Qu'advenait-il du téléphone d'une personne lorsqu'elle mourait ? Il fallait bien que quelqu'un le recharge.

Puis je tombai sur la messagerie et mon cœur se serra quand j'entendis sa voix.

« Salut, c'est Caroline ! Désolée d'avoir raté votre appel. N'hésitez pas à laisser un message. » L'espace d'une seconde, je restai comme paralysée, puis le bip retentit et je commençai à parler comme si elle pouvait répondre à tout moment.

— Caroline, c'est Abby, annonçai-je d'une voix brisée par l'émotion en laissant retomber ma tête contre le volant. Tu me manques tellement. Je n'arrive pas à croire que tu ne sois plus là... J'ai fracassé mon urne dans le désert quand j'ai appris que tu m'avais menti. Pourquoi m'as-tu menti, Caroline ? Ou alors te mentais-tu à toi-même ? (Je marquai une pause quand un sanglot prit mes cordes vocales en otage.) Tu m'as abandonnée. Je suis partie en road trip et tu n'as même pas essayé de m'en empêcher... Tu aurais dû me retenir ! J'aurais accouru à ton chevet. Tu es ma meilleure amie, que suis-je censée faire sans toi ? (Je fis courir mes doigts sur le cuir usé.) J'ai tellement de choses à te raconter...

Alors, assise dans ma voiture, je lui laissai message sur message jusqu'à ce que mes larmes m'empêchent de parler.

Je dus rester là pendant une heure avant que mes yeux soient suffisamment secs pour pouvoir conduire jusque chez moi.

J'étais la dernière personne à prendre la parole à l'enterrement de Caroline. Tandis que ses parents et le reste de sa famille évoquaient histoires et anecdotes, j'avais fait de mon mieux pour me contenir, en pure perte. Je me penchai pour allumer la bougie censée avoir l'odeur du café puis avançai. Mes talons s'enfoncèrent dans l'herbe et, mal à l'aise, je jetai un œil sur les fiches dans ma main en essayant de maîtriser ma voix. Quand je finis par lever la tête, le soleil brillait à travers l'un des arbres et je dus plisser les yeux pour les empêcher de pleurer.

— Je m'appelle Abby Mae McAllister, commençai-je.

Le micro émit un larsen et l'assemblée grimaça en se couvrant les oreilles. Je m'éclaircis la voix et reculai de quelques centimètres avant de me lancer de nouveau.

— Euh... Je n'ai jamais connu Caroline en bonne santé. Nous nous sommes rencontrées lors d'un séjour à l'hôpital où nous suivions toutes les deux un traitement. La première fois que je l'ai vue, elle portait un serre-tête rose à nœud... (Je mis une main au-dessus de ma tête pour leur montrer à quelle hauteur se trouvait le nœud.) Nous nous sommes connues à un groupe pour enfants malades que j'avais au départ prévu de sécher. Ma mère avait fini par me convaincre d'y aller mais je n'étais pas d'humeur affable. J'étais assise sur une chaise en métal, à broyer du noir, quand Caroline s'est laissée tomber sur le siège à côté de moi. C'était un groupe de soutien pour enfants hospitalisés, alors ce n'était pas surprenant que la plupart des participants aient une attitude morose et pessimiste. Mais pas Caroline. Elle n'arrêtait pas de jacasser et j'ai finalement dû me résigner et lui répondre de peur qu'elle ne s'arrête jamais de parler.

« C'était le genre de personne qui n'y va pas par quatre chemins. Elle s'est glissée dans ma vie où elle a pris racine jusqu'à ce que je me réveille un matin en m'apercevant que je ne pouvais pas passer une seule journée sans lui parler. On discutait de tout : des garçons, des livres, des infirmières casse-pieds, ajoutai-je en adressant un petit sourire aux infirmières venues assister aux funérailles. Comme la plupart des enfants malades, on parlait de notre enterrement. Ça

enlevait un peu la pression. Comme si, en envisageant la mort, elle perdait soudain de son emprise sur nous.

Je m'éclaircis de nouveau la voix et me tortillai derrière le pupitre en refoulant mes larmes.

— Elle avait quelques exigences pour aujourd'hui.

Je jetai un œil aux fiches dans mes mains, tremblant si fort qu'il m'était désormais impossible de déchiffrer les mots griffonnés. Je me souvins d'une nuit à l'hôpital durant laquelle nous étions censées dormir chacune dans notre chambre mais où les infirmières avaient fermé les yeux. Nous avions veillé tard, imaginant à quoi ressembleraient nos funérailles comme si ce n'était qu'une blague monumentale.

— Elle voulait que tous ses anciens camarades de classe soient là. (Je levai les yeux et aperçus un groupe d'adolescents en train de s'essuyer les yeux avec leur mouchoir. Je n'en avais vu aucun rendre visite à Caroline ces derniers mois.) Elle voulait que le service ait lieu en extérieur. Un endroit qu'elle a rarement eu la chance de voir ces dernières semaines, ajoutai-je en souriant soudain au souvenir de sa dernière requête. Elle a également exigé qu'Orlando Bloom soit mon cavalier aujourd'hui. J'ai essayé de contacter son staff mais on ne m'a jamais rappelée, alors à la place, j'ai apporté ça.

Je fis un geste en direction de l'accessoire inerte à côté de moi. J'avais remué ciel et terre mais je n'avais réussi à dénicher qu'une silhouette grandeur nature en carton d'Orlando dans son costume d'elfe du *Seigneur des anneaux*. Le sommet du carton penchait en avant, aussi l'arc de Legolas semblait-il un peu mou. Je m'éclaircis la voix et poursuivis :

— Pour rire, je lui ai dit que je passerai *Sweet Caroline*. Ce qu'elle m'a interdit sous peine de mort. (Je marquai une pause devant le caractère si définitif de ce mot, avant de prendre une profonde inspiration.) Mais Caroline était ma meilleure amie. Nous étions là pour appuyer là où ça fait mal. Alors, dans une dernière tentative de l'énerver...

Je me penchai pour appuyer sur le bouton « Play » de mon iPod. La voix de crooner de Neil Diamond s'éleva des enceintes et je fis un pas en arrière. Je devais rester sur l'estrade pour récupérer mes affaires à la fin de la chanson. Je balayai la foule du regard. Tous souriaient tristement, le mouchoir à la main. Je n'en reconnaissais pas la moitié. Ce devait être ses proches. La plupart avaient les mêmes cheveux brun foncé qu'elle. Mes parents se trouvaient au premier rang avec les siens.

Je continuai de scruter l'assemblée pour arriver à ses anciens camarades de lycée. Puis je jetai un œil à la dernière rangée, occupée par une seule personne : Beck.

Il était assis les mains entre ses jambes. Il portait un costume noir ajusté et une cravate noire de travers. On aurait dit un petit garçon à l'orée de l'âge adulte. Ses cheveux bruns en bataille étaient un peu longs devant et bouclés aux pointes. Son costume lui allait parfaitement, comme s'il l'avait possédé depuis des années mais venait seulement de devenir assez grand pour le porter.

Je n'arrivais pas à croire qu'il était là. Et pourtant Dieu sait combien je l'avais espéré.

Il me regardait d'un air triste et, pendant la première minute de la chanson, nous ne nous quittâmes pas des yeux. On pouvait lire dans les miens une profonde tristesse et, dans les siens, une profonde compassion. Mais soudain, alors que le morceau atteignit son point culminant, Beck se redressa et mima les paroles en play-back. Ses yeux étaient fermés et un sourire s'épanouissait sur ses lèvres. Il mettait tout son cœur dans chaque syllabe puis, quand le « pom pom pom » de la trompette retentit, il leva trois fois les mains au ciel, en rythme.

Personne d'autre ne le voyait mais ça ne m'empêcha pas de me mettre à rire. Vous pouviez toujours compter sur Beck pour tout relativiser. Caroline voulait que je sois heureuse ; elle ne voulait pas que les gens pleurent à son enterrement, mais qu'ils chantent. Je montai donc le volume jusqu'à couvrir le bruit des reniflements. Le tempo entraînant de la chanson atteignit son paroxysme et Beck et moi chantâmes à tue-tête en nous pointant du doigt chacun notre tour quand les paroles l'exigeaient. Nous étions séparés par un public en deuil mais notre chant le traversait.

Lorsque le morceau prit fin, je restai un instant immobile, rassemblant mon courage pour mettre un moment mon chagrin de côté.

Après un instant de silence, la vie reprit le dessus. La maman de Caroline invita tout le monde chez elle pour une collation, et les gens commencèrent à se lever et à discuter entre eux.

Je récupérai la silhouette en carton ainsi que le reste de mes affaires puis me dirigeai vers la dernière rangée. Beck se leva pour me saluer et je contemplai ses beaux traits. Il passa une main sous son menton fraîchement rasé et son regard passa de mes talons à mon sourire triste.

Quand nos yeux se rencontrèrent, je poussai un profond soupir, le laissant tout emporter : un kilo d'immense tristesse, mon inquiétude que les choses aient changé entre nous, et l'appréhension de devoir parler de Caroline sans m'effondrer. Le sentiment qui m'envahit fut celui qu'on ressent lorsqu'on s'écroule enfin sur son lit après une longue journée. Voilà ce que l'on ressentait en présence de Beck.

Il fit un pas vers moi, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de costume, et me lança un petit sourire triste. Autour de nous, les gens se

pressaient, rejoignaient leur voiture. Mais nous demeurâmes immobiles, communiquant au-delà des mots. Je passai les doigts dans ma longue chevelure et inclinai la tête sur le côté.

— Tu m’as manqué, déclara-t-il doucement.

Je souris, malgré les circonstances.

— J’ai embrassé un gay et été juge à un concours de strip-tease.

Ses traits passèrent en une nanoseconde de l’air attentionné au choc total, avec une pointe d’amusement.

— Rien que ça !

Il haussa les sourcils.

— Tu es fâché ? demandai-je, la main toujours enroulée autour du Orlando Bloom en carton.

Il secoua la tête et se rapprocha encore.

— Je suis *impressionné*. Ce n’est pas à la portée de n’importe qui. Il embrassait mieux que moi ?

— Ses lèvres avaient un goût de fraise et j’étais juste assez pompette pour me convaincre qu’il te ressemblait un peu.

Il éclata de rire.

— Il avait les cheveux bruns ?

Je me mordillai la lèvre et hochai la tête.

— C’était même sa seule ressemblance avec toi.

Il ferma les yeux et rit aux éclats.

— Mais non, il n’embrassait pas mieux que toi, clarifiai-je en détournant les yeux en quête de mes parents, du moins c’est ce que je me disais à moi-même.

Ils s’approchaient de nous, l’air perplexe. Oh oui, forcément, j’étais en train de communiquer avec quelqu’un du sexe opposé !

— Ton discours était magnifique, Abs. Caroline l’aurait adoré, dit mon père quand il arriva à notre hauteur.

Il passa un bras autour de mes épaules, me serra contre lui puis regarda Beck. L’espace d’un instant, il y eut un silence gênant avant que je me rappelle que j’étais censée faire les présentations.

— Euh... Maman, papa, voici Beck.

— Oh !

Ma mère frappa dans ses mains en reconnaissant le prénom. Il faut dire que ce n’était pas bien dur de se souvenir du seul type qui ait jamais répondu à mon téléphone.

— Bonjour, monsieur et madame McAllister, fit Beck en tendant poliment la main.

Je risquai un regard vers maman qui souriait jusqu’aux oreilles.

— Alors comme ça, c'est vous qui avez enlevé ma fille pour un road trip secret ? plaisanta mon père non sans une pointe de sévérité.

— Paul ! s'écria maman en feignant de taper le bras de mon père.

— En réalité, c'est votre fille qui m'a enlevé pour un road trip, répondit Beck en me lançant un sourire de connivence.

Je resserrai légèrement ma prise sur Orlando Bloom dans l'espoir qu'il prenne vie et nous sauve de ce moment embarrassant.

— Venez-vous avec nous chez les Pruett ? demanda maman avec une lueur d'espoir dans le regard.

Ne devrait-elle pas le haïr ? Bon, d'accord, ce n'était peut-être pas lui qui avait eu l'idée de partir en virée mais c'était néanmoins un jeune homme qui avait très probablement une mauvaise influence sur moi.

Son regard passa de moi à ma mère.

— Malheureusement non. J'ai un dîner de famille. Mais je tenais à venir pour témoigner mon soutien à Abby.

Ses paroles semblaient si sincères que j'eus envie de l'embrasser, là, à l'enterrement de ma meilleure amie, devant mes parents et Orlando Bloom.

— Oh, fit simplement ma mère dont le regard passait alternativement de lui à moi, essayant de deviner ce qui pouvait bien se passer entre nous. Eh bien, ce fut un plaisir de vous rencontrer. Abby, nous t'attendons dans la voiture.

J'aimais encore un peu plus ma mère quand elle tira mon père derrière elle pour nous offrir un dernier instant d'intimité.

— Tu portes le pendentif, nota Beck.

Je ne l'avais pas retiré depuis le marché aux puces. Il reposait autour de mon cou, juste au-dessus de ma cicatrice.

— Je n'ai pas encore changé les photos, répondis-je en haussant les épaules, comme si ce médaillon n'était pas désormais l'un de mes biens les plus précieux.

— Il te va bien, murmura-t-il.

Je le remerciai du regard puis demandai :

— Tu as vraiment un dîner de famille ?

— Juste avec mon père.

Je hochai la tête.

— Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer.

— Il n'est pas encore au courant pour mon transfert du MIT. Le repas ne s'annonce pas particulièrement agréable.

Je fronçai les sourcils. J'aurais tant aimé pouvoir l'aider à porter ce fardeau.

— Tu veux emporter Orlando Bloom comme soutien moral ? lui proposai-je avec un pâle sourire.

Beck laissa tomber sa tête en arrière et éclata de rire.

— Non, tu peux le garder. Je ne crois pas que mon père saisisse la blague.

La conversation semblait terminée. Je pensais qu'il allait se retourner et se diriger vers sa voiture mais au lieu de cela, il demanda :

— On va terminer le road trip ?

Je restai bouche bée tandis que j'attendais que mon cerveau réagisse. Je ne connaissais pas la réponse à cette question. Mon chagrin était une chose vivante. Il grandissait et évoluait, parfois en sommeil, parfois sauvage et dévorant au moment où je m'y attendais le moins. Caroline aurait-elle voulu que je finisse le road trip ? Probablement. Mais je n'étais plus d'accord avec sa logique.

— Je ne sais pas, répondis-je, le regard rivé sur mes chaussures à plateforme.

— Il venait tout juste de commencer, Abby. Réfléchis-y, lança-t-il avant de m'embrasser sur la joue.

J'inhalai son odeur et sa chaleur avant qu'il tourne les talons et disparaisse.

*

J'y ai beaucoup réfléchi. J'y ai réfléchi en faisant les courses avec ma mère. J'y ai réfléchi lors de mon check-up hebdomadaire. Mon docteur était en train de me réprimander d'avoir manqué mon précédent rendez-vous, puis parla d'augmenter mes doses de médicaments. Maman prenait des notes pendant que je repensais à la question de Beck en fixant du regard le bureau en acajou de Dr Pierce. En arrivant, j'avais essayé de trouver Alyssa, mais elle ne devait pas travailler ce jour-là. Le papier qu'elle m'avait donné se trouvait toujours en sécurité dans mon portefeuille. Il me narguait. Et dire que tout ce temps, j'avais eu l'adresse sur moi... Je ne l'utiliserais peut-être jamais.

Maman me traîna de nouveau chez la conseillère d'orientation pour une autre séance interminable. Au moins, cette fois, elle avait les résultats de mon test d'orientation professionnelle. Apparemment, j'étais faite pour l'un des métiers suivants :

1. Garde forestière
2. Ingénieur biomédical
3. Comptable
4. Écrivain

Quant à savoir comment elle était arrivée à cette conclusion, mystère...

— Aucun ne me tente, avouai-je en levant les yeux vers Dr Lucas.

Elle me sourit d'un air entendu. L'un de ces sourires condescendants qui signifiaient *Oh, pauvre petite fille naïve*.

— Ce ne sont que des pistes, Abby. À partir de là, nous affinerons ces choix avant de voir s'il est judicieux que tu t'inscrives à l'université.

Je regardai dans le vide puis décidai de passer le reste de notre entretien à

penser à Caroline et Beck. Ils se seraient entendus à merveille. Ils étaient tous les deux optimistes et chaleureux. J'aurais été la glue cynique qui aurait donné au groupe sa cohésion.

*

Plus tard dans la journée, j'envoyai un message à Beck :

Abby : Apparemment, je suis faite pour les jobs suivants : garde forestière, écrivain, comptable, et un genre d'ingénieur...

Beck : Qui t'a dit ça ?

Abby : Ma coach de vie.

Beck : Pour moi, c'est le genre de trucs qu'on ne peut découvrir qu'en multipliant les expériences...

Abby : Tu veux être mon nouveau conseiller ?

Beck : Conflit d'intérêts...

Abby : Oh...

Savoir qu'il m'appréciait toujours me fit sourire et je n'allais pas m'en plaindre. Peut-être les étoiles étaient-elles parfaitement alignées le jour où il était entré dans cette entreprise de pompes funèbres. Peut-être était-il simplement incapable de résister à mon charme ravageur.

Abby : Comment s'est passé le dîner avec ton père ?

Beck : Il n'était pas ravi mais ce n'est pas lui qui paie pour mon école donc il n'avait pas grand-chose à dire. Je sais que je fais le bon choix, de toute façon.

Abby : Je suis contente que tu le lui aies dit.

Beck : Moi aussi.

Abby : Tu peux me donner ton adresse ?

Beck : Pourquoi ?

Abby : Parce que...

Cette fois, les choses seraient différentes. J'appelai ma mère pour la mettre au courant de mes projets. Elle n'était pas enchantée à l'idée que je traverse l'État avec un quasi inconnu mais elle savait qu'elle ne me ferait pas changer d'avis. Après tout, nous l'avions déjà fait une fois et y avons survécu.

Je préparai tout ce dont j'avais besoin, l'urne en moins, et fourrai le tout dans ma voiture avant de me rendre à l'adresse que m'avait indiquée Beck la veille au soir. En ce samedi matin aux aurores, les routes étaient désertes. Persuadée de mettre plus longtemps pour arriver chez lui, j'étais partie en avance, aussi, lorsque je me garai à côté du minivan de son grand-père, il était à peine 7 heures du matin. Oups ! Il allait me tuer.

Pour tuer le temps, je réorganisai mes CD puis m'assurai que les enceintes de l'iPod fonctionneraient une fois posées sur mon véhicule. Quand le soleil se fut entièrement levé et qu'il ne me restait plus rien à faire, j'appuyai sur la touche « appel ». Beck ne décrocha pas avant la cinquième sonnerie.

— Désolée de t'avoir réveillé ! m'écriai-je dans le combiné avant qu'il ait le temps de se plaindre de l'heure indue. Je n'ai pas pu faire autrement. Je n'arrivais pas à dormir alors je suis partie de chez moi plus tôt que prévu, et il n'y avait personne sur la route.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-il en riant d'une voix encore ensommeillée.

— Habille-toi et sors.

— Comment tu sais que je ne suis pas habillé ?

Mes joues s'empourprèrent aussitôt.

— Tu m'as dit que tu dormais toujours en caleçon donc j'ai supposé... mais attends une petite seconde, maintenant que je sais que tu es nu...

— Tu ne m'appelles quand même pas à 7 heures du matin pour faire l'amour par téléphone ?

Je partis d'un rire gêné pour cacher mon trouble.

— Donne-moi une seconde, dit-il avant de raccrocher.

Je sortis du véhicule à la hâte, installai les enceintes de sorte qu'elles soient

face à son immeuble, puis me préparai afin de pouvoir appuyer sur la touche « Play » de l'iPod dès que je l'apercevrais. Mon cœur battait la chamade. J'étais terriblement nerveuse. Mes sentiments étaient en jeu, et si Beck se moquait de moi ou me prenait pour une pauvre nunuche, je ne sais pas comment je le prendrais.

J'entendis des pas lourds dans les escaliers et l'aperçus qui arrivait déjà au rez-de-chaussée. Paniquée, j'appuyai aussitôt sur « Play ». La guitare de John Denver s'éleva des enceintes, rapidement suivie par une douce mélodie. Je montai le volume au maximum dès que Beck fut à portée de vue.

Il était encore plus ébouriffé que d'habitude. Il portait un T-shirt blanc et un short de sport qui soulignait agréablement son corps musclé. Quand il m'aperçut, il examina mon short en jean en prenant son temps puis m'adressa un grand sourire qui m'étourdit. Quelque chose chez lui semblait différent. Il paraissait plus sûr de lui, plus en contrôle. Le morceau monta en puissance et le regard de Beck se tourna vers les enceintes posées sur mon capot. John Denver chantait quelque chose sur les adieux.

— Tu comptes partir sans moi ? demanda-t-il en se retournant vers moi avec un petit sourire sexy.

Sans lui dans le minivan, je ne ferais même pas deux kilomètres.

— Non. Je me suis simplement dit que nous avions commencé notre dernier road trip sur de mauvaises bases, répondis-je en haussant les épaules avant de croiser les bras, dans l'attente de sa réaction.

— Alors comme ça, tu respectes le pouvoir de John Denver, maintenant ? demanda-t-il en se rapprochant encore.

Je sentis l'odeur de son shampoing. Il avait dû se doucher juste avant de se coucher. Je regardai fixement son T-shirt blanc, l'enjoignant silencieusement de réduire la distance qui nous séparait.

— Va savoir...

J'eus à peine le temps d'apercevoir son petit sourire narquois qu'il me prit dans ses bras pour me soulever. Nous nous trouvions sur le parking de son immeuble, ses mains serrées autour de ma taille, les miennes autour de son cou. Mes pieds quittèrent le sol de cinquante bons centimètres.

— Salut, lançai-je en le regardant dans les yeux et en faisant mon possible pour ne pas sourire comme une débile.

— On part quand ? demanda-t-il.

Lui aussi tentait de retenir un sourire et je me dis que c'était vraiment stupide d'essayer de prétendre que notre attirance était autre chose qu'une passion brûlante, dévorante et dévastatrice.

— Tout de suite.

— Tout de suite ? répéta-t-il en haussant les sourcils.

— Enfin, dès que tu auras fait tes bagages et pipi, répondis-je d'un air moqueur.

— Pourquoi, tu ne comptes pas t'arrêter pour moi ?

— Ça dépend à quel point tu sauras me supplier...

Lorsque ces mots m'échappèrent, je virai cramoisie. Je n'étais pas une dragueuse mais mon cerveau semblait momentanément l'avoir oublié.

— Euh, tu sais que tu es toujours en train de m'étouffer ? murmurai-je à la hâte pour essayer de changer de sujet.

— Tu es tellement romantique, Abby, répondit Beck, faisant fi de mon embarras, à moins qu'il n'essayât simplement de remuer le couteau dans la plaie. Tu débarques devant chez moi pour me passer une chanson, comme dans un film des années 1980. Tu es *folle* de moi, pas vrai ? Oh, mon Dieu, Abby Mae McAllister, tu arrives à peine à te retenir de me tripoter !

Il balança des hanches afin que mon corps oscille comme un pendule dans ses bras. Je me tortillai pour me dégager.

— Beck ! Tu dis n'importe quoi. Tu te fais des idées ! C'était plus en hommage à John Denver qu'à toi, d'ailleurs.

Mon Dieu, mon visage était sur le point d'exploser tellement je rougissais. Je n'étais pas amoureuse de lui, ou peut-être que si, mais je ne supportais pas qu'il me regarde comme ça. Ses yeux noisette étaient espiègles mais en dessous se trouvait un gars profondément gentil qui lisait mon âme.

— Tu vas me laisser redescendre, maintenant ? demandai-je, radoucie.

Il me dévisagea avant de m'embrasser tendrement. Ça faisait bizarre de ne pas devoir tendre le cou pour atteindre sa bouche, pour une fois. Lorsqu'il me soulevait comme ça, nos corps étaient parfaitement alignés. Je passai les bras autour de son cou, juste au-dessous de la naissance de ses cheveux, l'attirant un peu plus à moi. Au début, ce baiser était censé être taquin mais nos bouches avaient visiblement autre chose en tête.

Beck serra mon corps contre le sien aussi fort qu'il le pouvait sans me faire mal. Ma poitrine était pressée contre son torse et, avant même de prendre conscience de ce que je faisais, j'enroulai mes jambes autour de sa taille. Sa main trouva l'ourlet de mon short. Nous étions en public, au vu et au su de tous, mais les doigts de Beck s'introduisirent néanmoins dessous, caressant des zones qui me firent gémir dans sa bouche.

Je ne m'étais pas rendu compte quel effet quelques jours loin de lui pouvaient avoir sur mon corps. Chaque partie de moi désirait ardemment être plus proche de lui. Le chevaucher sur un parking était loin d'être suffisant.

— Beck..., bredouillai-je, interrompant notre baiser.

— Abby, répondit-il, le souffle court.

Son short était fin et je sentais son sexe contre moi.

— Montons chez toi..., suggérai-je, me laissant emporter par l'instant.

Il n'hésita pas une seconde. D'un grand geste, il me reposa par terre, prit mon iPod et m'attrapa la main. Je courus derrière lui, verrouillant ma voiture au dernier moment, avant de commencer à grimper l'escalier.

Une fois dans son appartement, je lui retirai l'iPod des mains et le jetai sur le canapé, pour plus de sûreté. Il retira son T-shirt blanc puis m'attira fougueusement contre lui.

— Beck ! criai-je alors qu'il m'attrapait par les hanches pour me plaquer contre le mur du salon.

Apparemment, nous n'aurions pas le temps d'arriver jusqu'à la chambre. Je tirai si fort sur ses cheveux que je m'attendais à ce qu'il proteste. Il retira le bouton de mon short en jean qu'il fit glisser le long de mes jambes. Je portais un ensemble de lingerie sexy, rose en dentelle, et je sus alors qu'en l'enfilant ce matin, j'avais pris la bonne décision.

— Si tu ne veux pas faire ça ici, il faut que tu m'arrêtes maintenant, Abby. On peut passer dans ma chambre et y aller doucement. Je ne veux pas que tu regrettes...

J'attrapai son visage entre mes mains et mis ma langue dans sa bouche pour le faire taire. Je ne voulais pas que ce soit lent et doux. Mon corps désirait Beck plus que je n'avais jamais désiré quoi que ce soit. Ces derniers jours avaient été un cauchemar et me trouver là avec lui me donnait l'impression qu'on m'avait mis un baume réparateur sur le cœur. Je voulais simplement qu'il me prenne contre le mur de son salon et me fasse me sentir plus vivante que jamais.

Mes mains trouvèrent son short que je retirai afin que Beck ne se retrouve qu'avec son boxer. Il gémit dans ma bouche quand mes doigts le caressèrent par-dessus le tissu. J'avais tellement envie de lui que j'aurais pu déchirer son caleçon de mes mains. Mais je n'étais pas une femme des cavernes, et puis, de toute façon, j'aurais probablement raté mon coup et eu l'air d'une parfaite idiote. Il me retira mon T-shirt puis mon soutien-gorge et nous nous retrouvâmes à moitié nus contre le mur.

Mon cœur manqua un battement puis s'affola quand je m'aperçus à quel point nous étions proches de l'acte ultime. Je posai les mains sur son torse et le repoussai doucement. Je ne voulais pas qu'il s'arrête, j'avais simplement besoin d'une minute pour savourer l'instant. Comme lorsqu'on se coupe une grosse part de gâteau au chocolat et que l'on sait que nos papilles sont sur le point de connaître une délicieuse surcharge de sucre. Je voulais contempler Beck et m'imprégner du moment.

Ses yeux étaient sombres et sensuels. Ses cheveux, en bataille. Son torse était comme dans mon souvenir, le jour où je l'avais regardé nager : bronzé, tonique, avec juste ce qu'il fallait d'abdos. Il y avait une histoire derrière son sourire quand ses yeux rencontrèrent les miens. Si seulement j'avais pu deviner ses pensées...

— Tu es si belle, souffla-t-il.

— Et encore, tu n'as pas vu le meilleur, plaisantai-je.

Son regard se fit enfiévré.

— J'y ai déjà *goûté*, Abby.

Des images de nous deux à l'arrière du van envahirent mon esprit, augmentant un peu plus mon désir. Je restai là, étourdie, tandis qu'il quittait la pièce en courant pour revenir une seconde plus tard, un préservatif à la main.

— Tu ne prendrais pas un peu tes désirs pour des réalités ? le taquinai-je alors qu'il s'avavançait vers moi.

— Ah, tu crois ? rétorqua-t-il en m'embrassant le cou.

— Non, murmurai-je.

Nous nous regardâmes intensément tandis qu'il faisait courir sa main sur mon ventre, l'autre posée sur le mur à côté de ma tête. Il m'avait prise au piège de la meilleure façon possible et je frissonnai de la tête aux pieds quand ses doigts caressèrent mon nombril avant de continuer plus bas. Ma peau était terriblement sensible, peu habituée à être touchée par des doigts habiles.

— Beck, tu as déjà fait l'amour ? demandai-je.

Je ne m'étais pas rendu compte que la question se formait dans ma tête avant d'entendre les mots franchir mes lèvres.

Les coins de sa bouche se relevèrent.

— Oui, Abby.

Maintenant que j'avais eu ma réponse, mon esprit débordait de questions.

— Avec tes copines ou simplement des nanas rencontrées à des soirées ? demandai-je, mue par le désir de tout savoir.

— Je suis sorti avec quelques filles qui ne signifiaient rien et j'ai déjà couché avec certaines de mes copines. Je me suis toujours protégé et, non, je n'en ai aimé aucune.

Sa réponse me choqua. Il ne les aimait pas ? Comment était-ce possible ? Vu le nombre de nanas, j'aurais cru que l'une d'elles aurait réussi à se frayer un chemin jusqu'à son cœur, comme j'essayais désespérément de le faire.

— Aucune ? répétai-je tout en arquant le dos pour lui donner un meilleur accès à ma petite culotte, ce qui lui arracha un sourire.

— Non, répondit-il en haussant les épaules, désirant manifestement que la conversation passe à des choses plus *sérieuses*.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, laissai-je échapper car j'avais justement l'impression de l'être et éprouvais le besoin de reprendre le contrôle de la situation.

Il était en train de me pousser vers un précipice et j'avais le sentiment qu'il savait ce que je ressentais avant même que je ne le sache moi-même. Ce n'était pas du jeu et j'avais besoin de lui faire comprendre qu'il n'avait pas toutes les cartes en main.

— Tu es sûre de ça ? demanda-t-il avant de m'embrasser passionnément.

Je fermai les yeux. Si sa bouche n'avait pas été en train d'aspirer la moindre once de volonté de mon corps, je me serais moquée de son assurance démesurée. On aurait dit qu'il *voulait* que je sois amoureuse de lui. Il me mettait au défi de me laisser aller et, l'espace d'un bref instant, je décidai de relever le challenge. *Allez, Beck, montre-moi ce que tu as dans le ventre.*

Je lui retirai son boxer et, une seconde plus tard, mon sous-vêtement suivait. Nous étions désormais complètement nus et je fis mon possible pour ne pas trop penser à ma nudité. Je laissai sa peau consumer la mienne, je le laissai me plaquer de nouveau contre le mur du salon. Sauf que cette fois, il ne me prit pas au piège de ses mains. Il déposa des baisers dans mon cou, sur mon ventre, prit mes seins dans sa bouche et fit tourner sa langue autour de mes tétons. Je me cambrai plus profondément. Il passa sa langue sur ma peau rougissante. Il continua de descendre jusqu'à se retrouver à genoux et leva les yeux vers moi.

— Je crois que c'est sous cet angle que je te préfère, lança-t-il avec un petit sourire narquois, et j'essayai d'imaginer ce qu'il voyait.

Son visage se trouvait au niveau de mon bas-ventre. Son regard remonta jusqu'à ma poitrine. Mes cheveux en bataille se déployèrent autour de mon visage alors que je baissai la tête pour regarder Beck. Il me lécha une seule fois, très lentement, s'arrêtant juste avant d'atteindre mon point sensible. Oh mon Dieu. Il me regarda tandis qu'il passait sa langue un peu plus bas. Soutenir son regard lascif et assuré représentait pour moi un nouveau défi. Que je relevai.

Chaque fois qu'il s'approchait de mon point sensible, je poussai la langue contre mon palais. Des picotements envahirent les endroits qu'il avait léchés. Mes mains retombèrent contre le mur, essayant en vain de s'y raccrocher. Soudain, il passa la langue sur mon clitoris, doucement, comme pour me titiller, s'assurant que j'étais plus que prête à l'accueillir. Je perdis l'équilibre, mes genoux manquèrent se dérober et Beck marqua une pause pour me lancer un sourire présomptueux.

— Beck ! gémis-je, en me cachant les yeux, sans savoir vraiment ce que je désirais.

Je ne voulais pas qu'il retire sa bouche mais j'avais envie d'enfoncer mes

talons dans son dos alors qu'il me plaquait contre le mur. Je voulais vivre la vie dont Caroline avait été privée. Je ne pouvais pas gâcher le moment que l'univers m'offrait sur un plateau d'argent.

J'entendis un bruissement et laissai retomber mes mains pour voir Beck mettre le préservatif. Ses abdos se tendirent lorsqu'il se pencha pour l'enfiler et je l'observai bouche bée. C'était la chose la plus sexy et la plus terrifiante qu'il m'avait jamais été donné de voir. Je ne savais absolument pas ce pour quoi j'avais signé et, maintenant que c'était sur le point d'arriver, la peur m'envahit et fit battre mon cœur encore un peu plus fort.

— Beck, ça va faire mal, je le sais, divaguai-je, les mains tremblantes. Merde.

Puis je me mis à rire. J'avais quand même dit « merde » juste avant de perdre ma virginité. Très romantique... J'étais en train de tout gâcher. J'essayai de me calmer, en vain. Je n'avais plus aucun contrôle sur mon cerveau. Soudain, Beck me souleva pour m'emporter loin de notre tas de vêtements. Nos corps nus pressés l'un contre l'autre, il me fit passer le seuil de sa chambre et me jeta sur son lit. Ma tête retomba sur une mer d'oreillers et je fus incapable de dissimuler mon sourire radieux. Une fraîche odeur de lessive m'enveloppa.

— On va utiliser la manière douce, Abby. Je ne vais pas te prendre contre un mur alors que tu trembles.

Il marquait un point. Mon Beck taquin et enjoué avait totalement disparu. Ce Beck-là semblait sur le point de m'attaquer et je déglutis en plongeant mon regard dans le sien. Quand il s'allongea sur moi, il était toujours dur. Chaque fois que sa peau touchait la mienne, un courant électrique nous traversait et je pouvais presque sentir notre peau grésiller. Sa bouche trouva mon bas-ventre. Ses lèvres taquinèrent chacune de mes terminaisons nerveuses et mes mains se cramponnèrent aux draps. Je n'avais même pas enregistré la couleur de sa literie ou la décoration de sa chambre. Tout cela existait à la bordure, à la périphérie de ma conscience.

Sa main remonta le long de ma cuisse et son doigt plongea en moi, pour s'assurer que j'étais prête. C'était un mouvement très sexy mais qui me ficha une trouille bleue.

— Euh, Beck, murmurai-je, et il leva les yeux pour me regarder. Je suis excitée, vraiment très excitée, mais j'ai aussi l'impression d'être sur le point de pleurer, de vomir, ou je ne sais quoi.

Ce n'était pas que je n'étais pas prête. J'étais plus que prête, et j'avais confiance en ma décision de perdre ma virginité, mais je n'arrivais pas à mettre mon cerveau en veille. À profiter simplement du moment.

Ses traits se détendirent aussitôt et ses yeux s'éclairèrent.

— Je crois qu'on se met un peu trop la pression.

— Peut-être... Je veux dire, je sais que ton pénis est censé pouvoir entrer en moi mais c'est juste qu'il a l'air si... *gros*.

Il éclata de rire et colla son front contre le mien.

— Ça va rentrer, Abby.

— Serais-tu en train d'insinuer que je ne suis pas assez étroite ? demandai-je en riant.

Il déposa des petits baisers sur mes lèvres.

— Tu dis n'importe quoi.

En posant son front contre le mien, son corps s'était légèrement déplacé et nous étions à présent parfaitement alignés. Sa bouche captura la mienne et sa langue se mit à bouger au rythme de ses hanches. Il me rendait complètement folle.

— Vas-y, je veux que tu le fasses. S'il te plaît.

Ma respiration s'accéléra et je sentis mon cœur tambouriner contre sa poitrine. Il me sourit et plongea son regard dans le mien alors qu'il dirigeait son sexe en moi. Je pris alors conscience que je crispais chacun de mes muscles, y compris ma mâchoire.

— Détends-toi, Abby. Détends-toi, murmura Beck à mon oreille.

Ses paroles étaient douces et agréables et, presque malgré moi, je suivis ses instructions. Je pris une profonde inspiration et il s'enfonça un peu plus en moi.

Ça faisait un mal de chien. La télé et les films se trompaient sur toute la ligne. J'avais l'impression qu'on m'écartelait et je n'arrivais plus à respirer. Je ne pouvais que me concentrer sur la douleur insoutenable.

— Beck, je ne sais pas. Je ne sais pas, répétais-je encore et encore, prise de panique.

Ce n'était pas agréable, et je savais que c'était un cercle vicieux. La douleur me crispait et plus j'étais tendue, plus ça faisait mal.

— Abby, chuchota Beck à mon oreille pour me faire taire et calmer les battements erratiques de mon cœur. Reste avec moi, Abby. Détends-toi et respire. Ton corps est prêt. Le préservatif est lubrifié mais il faut que tu te détendes.

J'étais sur le point de rétorquer que j'avais atrocement mal mais je pris une profonde inspiration et la douleur sembla légèrement s'atténuer. Beck était à présent à moitié enfoncé en moi et le pire était passé. Chaque respiration emportait avec elle les vestiges de la souffrance. Il m'embrassa dans le cou, écarta doucement mes cuisses et dessina des cercles à quelques millimètres au-dessus de l'endroit où il me pénétrait. Soudain, ce fut comme si un tout nouveau monde de plaisir déferlait sur moi. La sensation de ses doigts me caressant alors qu'il glissait en moi était délicieuse et je gémis son nom. Fort et sans retenue.

— C'est ça, Abby. Laisse-moi te toucher.

Ses mots, ses doigts, étaient magiques.

— Tu es comme Houdini, gémis-je et il laissa échapper un petit rire rauque.

Maintenant que la douleur était passée, je me sentais ridicule d'en avoir fait toute une histoire.

— J'ai eu si mal.

Je sentis les larmes couler sur mes joues. Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais pleuré. Il s'arrêta de bouger et me regarda.

— Et là, tu as toujours mal ?

J'enserrai son dos de mes bras et enfonçai mes ongles dans sa chair. Pas assez fort pour le faire saigner mais suffisamment pour qu'il comprenne que je ne souffrais plus.

Avec un long gémissement, il s'enfonça entièrement en moi. Ma tête retomba sur l'oreiller alors que je tentais de m'habituer à cette nouvelle sensation.

Au bout d'un moment, il commença à remuer les hanches, s'assurant d'imprimer un rythme lent afin de ne pas me faire mal. Ses doigts caressèrent mon clitoris en doux cercles, se rapprochant de mon point sensible. J'arquai le dos pour le prendre plus profondément quand soudain j'explosai en un million de petits morceaux. C'était différent de la dernière fois, jouir avec lui en moi était charnel. Je jouis plus fort et plus longuement, comme si mon corps avait quelque chose à quoi se raccrocher pour faire durer le plaisir le plus longtemps possible.

— Beck..., m'entendis-je gémir tandis qu'il continuait à me pilonner.

Désormais, mon corps l'acceptait plus que volontiers et je contemplai Beck d'un air émerveillé tandis que son visage se tordait, passant du contrôle à l'extase absolue. Après un dernier coup de boutoir, il jouit violemment. Les muscles de son ventre se tendirent et son gémissement manqua m'amener à un nouvel orgasme.

— Putain, Abby, grogna-t-il.

Il se laissa retomber sur moi et je contemplai le plafond, en proie à un tourbillon d'émotions et de sentiments, en particulier celui d'être éperdument amoureuse de ce garçon.

Nous partîmes un tantinet plus tard que prévu mais arrivâmes néanmoins à destination avant l'heure du dîner. Odessa, Texas. Foyer du football américain et... du football américain. Aller à Odessa était la raison d'être de ce road trip. Tout le reste n'avait été qu'accessoire. Ce voyage semblait certes moins théâtral sans mon urne mais je ne regrettais pas de l'avoir détruite. C'était un symbole de mon oppression et, maintenant qu'elle n'existait plus, j'avais l'impression de me rapprocher de la liberté.

— Bon, on va où maintenant ? demanda Beck en se garant sur le parking d'une supérette afin que nous puissions organiser notre séjour.

Je sortis mon portefeuille de mon sac à main et en retirai le bout de papier qu'Alyssa m'avait donné. Un bout de papier qui pouvait causer de graves ennuis à mon médecin, à Alyssa et à l'hôpital. Je devais l'utiliser à bon escient.

L'adresse, les mots écrits à l'encre noire, me sauta à la figure et je me tournai vers Beck qui portait la même casquette de base-ball que la première fois où je l'avais rencontré. Un sourire flottait sur son visage avenant. La joie était son mode par défaut. C'est ce que j'aimais chez lui. Il considérait la vie comme une aventure, comme si nous étions censés en apprécier chaque étape. Être désœuvrés sur le parking d'une supérette était pour lui une aubaine. Caroline n'aurait jamais plus l'occasion d'être désœuvrée, aussi étais-je heureuse que Beck ne prenne pas la vie pour acquis.

— Sur ce papier se trouve une adresse à laquelle nous devons nous rendre, expliquai-je, introduisant mine de rien le sujet, incertaine de sa réaction.

Il hocha la tête, ses yeux noisette apparaissant et disparaissant derrière l'ombre de sa casquette.

— D'accord..., répondit-il, espérant visiblement un peu plus d'informations.

— On sera à *la limite* d'enfreindre la loi, mais ça devrait bien se passer. Dirige-toi simplement vers la rue principale puis on...

— Attends un peu. « Enfreindre la loi » ? C'est-à-dire ? As-tu l'interdiction d'approcher ces gens, un truc comme ça ? demanda-t-il, mi-figue mi-raisin.

— Tu me prends pour qui ? rétorquai-je alors qu'il redémarrait.

— Pour une nana sexy et légèrement tarée, répondit-il avec un petit air narquois en tournant à droite à la sortie du parking.

Je souris à la première partie de sa réponse et décidai de faire abstraction du reste.

— On va rendre visite aux parents du gamin qui... enfin tu vois quoi, ... qui a fait don de son cœur, indiquai-je dans un souffle, espérant que la musique noierait mon aveu.

— Quoi ? On va leur rendre visite ? Ils sont prévenus ?

Je fis un vague signe de la main pour balayer ses inquiétudes.

— Ce ne sont que des détails. Je ne compte pas vendre la mèche. Je veux simplement leur parler. J'ai le sentiment d'avoir le droit d'en savoir plus sur la personne dont le cœur est en train de pomper du sang enrichi en oxygène dans mon corps.

J'entrai l'adresse dans le GPS de mon téléphone et indiquai à Beck de tourner à gauche dans un kilomètre.

— Alors qu'est-ce qu'on va faire, exactement ?

— Peut-être d'abord les amener à parler, répondis-je, essayant de cacher que je n'avais aucune idée de la suite des événements.

— N'existe-t-il pas d'autres moyens de contacter la famille ? demanda gentiment Beck.

— Si, monsieur La Morale. Mais ça prend des plombs et il n'y a aucune garantie qu'elle accepte de dialoguer.

— On dirait que tu parles d'un processus d'adoption, dit-il en souriant avant de ralentir pour s'arrêter au feu.

Je grognai et regardai le plan minuscule sur mon portable. Nous n'étions qu'à quelques minutes de chez eux. S'ils étaient bien là...

Nous gardâmes le silence le reste du trajet jusqu'à ce que nous tombions dans une jolie rue de banlieue qui semblait tout droit sortie d'un film. Certaines pelouses hébergeaient des balançoires et une palissade blanche entourait chaque maison.

— On va probablement tomber sur une gentille petite famille, lança Beck tandis que j'inspectais les numéros des maisons.

1039, 1041, 1043... 1045.

— Stop ! C'est celle-là ! criai-je soudain en indiquant une maison de plain-pied bleue avec des volets couleur crème et une porte d'un rouge éclatant.

Dans l'allée étaient garées deux voitures : une Prius et un SUV.

— Ils sont écolos.

Beck me lança un petit sourire taquin.

— Parce qu'ils ont une Prius ?

Je souris à mon tour, incapable de détacher mon regard de la maison.

— Je parie qu'ils recyclent. Et que leur fils était président du Comité de recyclage de son bahut.

Le sourire de Beck disparut.

— Il était au lycée ?

Arrête, Beck, eus-je envie de dire. On ne peut pas laisser nos émotions tout gâcher.

— Oui. En terminale.

Il tourna son regard vers la maison, ses lèvres ne formant plus qu'une ligne mince. Une seconde plus tard, la porte de derrière s'ouvrit et un homme d'une quarantaine d'années avec un bouc se dirigea au petit trot vers la Prius.

— Baisse-toi ! lançai-je aussitôt.

J'appuyai sur le loquet au bas de mon siège qui s'abaissa jusqu'à ce que je me retrouve à l'horizontale. Beck grogna mais suivit mes instructions.

— C'est ridicule. Il nous a vus.

Je fermai les yeux, bien décidée à ne pas abandonner la partie.

— Non, il s'en va. Profitons-en pour aller parler à sa femme.

Avant qu'il ait le temps d'objecter, j'ouvris la portière côté passager. Sauf que dans la précipitation ma chaussure se prit dans la portière. J'atterris sur l'herbe face contre terre tandis que l'autre moitié de mon corps était toujours sur le plancher du van.

À son crédit, Beck me demanda si ça allait avant d'éclater d'un rire hystérique.

— Tu ferais une très mauvaise espionne.

— Oh, ça va, hein. Si je ne t'avais pas dit de te cacher, on se serait fait repérer, contre-attaquai-je en retirant des brins d'herbe de ma bouche.

Nous nous hâtâmes vers la maison. Nous n'avions probablement pas beaucoup de temps devant nous. Le mari était peut-être simplement allé acheter de la glace à la supérette du coin.

Alors que nous attendions après avoir sonné, je regardai autour de moi. La pelouse venait d'être tondue et des jouets pour enfants étaient éparpillés dans le jardin. J'étais en train d'observer un petit chariot rouge quand la porte d'entrée s'ouvrit.

— Puis-je vous aider ? demanda une voix douce.

Je me tournai pour découvrir une femme aux cheveux bruns remontés en un chignon désordonné. Elle portait un pantalon kaki et un chemisier.

— Bonjour, commença Beck.

— Bonjour, embrayai-je. Euh, c'est un peu gênant mais notre minivan est tombé en panne et nos portables sont morts. Je veux dire *déchargés*. Serait-il

possible d'utiliser votre téléphone ?

C'était sans aucun doute le pire mensonge au monde mais je n'avais rien trouvé d'autre et j'espérai qu'elle ne trouverait pas ça suspect. Avions-nous l'air de criminels ? J'aurais dû demander à Beck de retirer sa casquette. Ressemblait-il à un dealer ? D'ordinaire, non, mais maintenant que je le regardais du coin de l'œil, il avait bel et bien l'air d'appartenir à un gang.

Le visage de la femme passa de l'étonnement à la compassion.

— Oh oui, bien sûr, entrez. Je vais chercher le téléphone.

Un sentiment écrasant de culpabilité m'envahit soudain. J'avais envie de l'enguirlander de ne pas se méfier de parfaits inconnus. Beck avait dit que j'étais légèrement tarée ; cette pauvre femme n'aurait pas dû nous laisser entrer. Elle nous conduisit dans le salon et se tourna vers nous.

— Vous êtes du coin, tous les deux ? demanda-t-elle, visiblement désireuse de faire la conversation.

Je n'avais aucune confiance dans les talents de manipulateur de Beck. C'est à moi qu'incombait cette mission.

— Oui, depuis peu, répondis-je avant de marquer une pause.

C'était maintenant ou jamais.

— Mais nous connaissions Colby.

Elle porta la main à sa bouche.

— Oh, je suis vraiment désolée. Asseyez-vous, je vous en prie, laissez-moi vous apporter à boire.

Elle quitta la pièce en trombe et Beck m'attrapa le bras.

— Abby, qu'est-ce que tu fais ? Ce n'était vraiment pas subtil, chuchota-t-il.

J'avais l'impression d'être l'auteur d'un braquage et de ne pas savoir quoi faire de mes otages.

— Oui, oui, je sais. Désolée. J'ai paniqué.

— Et voilà ! lança-t-elle en revenant dans le salon avec le téléphone et deux verres de citronnade.

De la citronnade... Bon sang, ne nous sers pas à boire alors qu'on est en train de te baratiner !

Beck se précipita pour l'aider avant de se saisir du téléphone.

— Je vais... appeler un dépanneur, bredouilla-t-il et notre hôte lui jeta un regard intrigué.

À la seconde où il fut hors de portée de voix, elle s'assit et tapota le coussin à côté d'elle sur le canapé.

— Étiez-vous une camarade de classe de Colby ? demanda-t-elle avec douceur.

J'observai attentivement ses traits afin de voir ce à quoi elle aurait pu

ressembler si elle avait été un adolescent, mais en vain. Impossible d'imaginer quel avait été le visage de Colby.

— Euh, oui, mentis-je avant de prendre une grosse rasade de citronnade. Enfin, je le connaissais mais nous n'étions pas vraiment amis, ajoutai-je. (Je n'avais pas envie de mentir plus à sa mère que je ne l'avais déjà fait.) Avez-vous des photos de lui ?

Une expression indéchiffrable traversa son visage.

— Oh, euh, non.

Étrange...

Je hochai la tête et essayai de penser à une question qui ne révélerait pas le fait que je ne connaissais absolument pas son fils.

— Pouvez-vous me parler de lui ? Si ce n'est pas trop douloureux, bien sûr.

Je ne sais pas quelles alarmes ma question avait déclenchées dans son esprit mais elle fronça les sourcils et reposa son verre.

— Je croyais que vous étiez allée à l'école avec lui, répondit-elle en évitant mon regard.

— Oui. C'est vrai. Pardon.

Elle n'allait pas me faciliter les choses et je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Il faisait partie de l'équipe de base-ball, vous le saviez ? C'était la star de l'équipe et toutes les filles étaient amoureuses de lui, mais je suis sûre que vous êtes au courant, ajouta-t-elle avec un petit clin d'œil.

Je souris à mon tour en hochant vigoureusement la tête comme si elle ne m'apprenait rien. Alors comme ça, c'était un sportif...

— Il était très généreux. Tout le monde disait qu'il avait un cœur d'or.

Je manquai m'étouffer avec ma boisson et en recrachai sur la table basse.

— Oh, ma pauvre, tout va bien ?

Elle se pencha vers moi et me tapota le dos ; je me relevai d'un bond et m'essuyai la bouche du dos de la main.

— Je suis vraiment désolée. Je vais chercher des serviettes, lançai-je en me précipitant dans la cuisine avant de prendre conscience combien il était étrange que je me balade dans sa maison sans son accord.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle rangeait ses serviettes et la tête me tournait toujours depuis sa remarque sur le « cœur ». Quelles étaient les probabilités qu'elle utilise cette expression ? C'était le destin. J'étais censée la rencontrer.

J'attrapai finalement un torchon sur le plan de travail et retournai dans le salon en courant.

— Madame... Colby était mon donneur. Il m'a donné son cœur. Votre fils m'a sauvé la vie.

Elle était penchée sur la table pour retirer les magazines là où j'avais recraché ma citronnade. Quand je débitai mon laïus, elle tourna son regard vers moi. On aurait dit qu'elle venait de voir un fantôme.

— Oh, ma chérie. Je ne suis pas la maman de Colby. Sa famille a déménagé peu de temps après sa mort.

Quoi ?

Mes épaules s'affaissèrent et je laissai tomber le torchon sur la table basse. Comment ça, ils avaient déménagé ? Pourquoi n'avaient-ils pas encore donné leur nouvelle adresse à l'hôpital ?

— Quoi ? Savez-vous où ils sont ?

Je portai la main à ma bouche. Merde. Je n'étais qu'une intruse. J'avais menti, recraché de la citronnade, et voilà que je me mettais à pleurer devant une parfaite inconnue.

— Je n'en ai aucune idée. Ils ne l'ont dit à personne. J'étais simplement leur voisine. On a emménagé ici pour avoir plus de place pour notre famille.

Et sa famille n'incluait pas Colby.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Bon, Abby, le dépanneur est en chemin mais je crois que j'ai trouvé le problème. Il semblerait que l'alternateur ait provoqué un court-circuit avec le câble d'allumage. Je l'ai simplement échangé avec... un câble de rechange qui était dans le coffre, bredouilla Beck maladroitement.

Quel mauvais comédien ! Son charabia n'avait pas le moindre sens.

— La famille de Colby ne vit pas ici. Ce n'est pas sa mère, murmurai-je en sentant les larmes monter.

J'arrivais à peine à le regarder. Il grimaça et regarda la femme d'un air désolé avant de s'approcher de moi. Il m'enlaça et j'enfouis mon visage au creux de son bras.

— Je suis vraiment navré, Abby, chuchota-t-il à mon oreille.

— Ça ne fait rien.

Je tentai de dissimuler ma tristesse mais c'était comme si le trésor censé récompenser ma chasse avait été dérobé par des voleurs sans même que je m'en aperçoive. J'avais besoin de cette lumière au bout du tunnel. J'avais traîné Beck à l'autre bout de l'État pour rien. Quelle perte de temps colossale...

Quand soudain, une pensée me traversa l'esprit.

— Donc vous ne connaissiez pas vraiment Colby ? demandai-je à la femme en me détachant de Beck.

Il fallait que je sache si son histoire du cœur d'or était vraie ou si ce n'était que des on-dit.

Elle se rembrunit et secoua la tête, fuyant mon regard.

Je hochai la tête puis entrepris d'essuyer la citronnade avec le torchon. C'était le moins que je puisse faire après avoir débarqué chez elle pour lui raconter des bobards.

— J'y pense ! Il y a une revue locale qui paraît chaque mois. Je les garde toutes dans un classeur pour me tenir au courant des nouvelles de la communauté. Colby apparaît dans certaines. Je vais aller vous les chercher.

Elle se précipita dans la cuisine et je l'entendis farfouiller dans ses papiers. J'étudiai le torchon avant de me tourner vers Beck. Il m'observait d'un air inquiet et je lui adressai un petit sourire pour l'assurer que je n'allais pas m'effondrer sur-le-champ. J'attendrais que nous soyons seuls, pour ça.

— Tu as vraiment appelé un dépanneur ? lui demandai-je.

— Non, et je m'en veux terriblement d'avoir menti.

— Et voilà ! chantonna la femme en revenant dans le salon avec un classeur qu'elle tenait fermement à deux mains. Ce sont celles qui vous intéressent, ajouta-t-elle en me le tendant.

Je n'hésitai pas une seconde : je le lui pris des mains avant de la serrer dans mes bras.

Je me sentais coupable de lui avoir menti mais elle venait de me donner une autre chance d'atteindre mon but. Il fallait que j'en sache plus sur Colby. Sur le garçon qui m'avait donné son cœur d'or.

— Elle a dit qu'il avait « un cœur d'or » ? répéta Beck en haussant les sourcils.

— La phrase exacte était : « Tout le monde disait qu'il avait un cœur d'or », donc ça ne compte pas vraiment, précisai-je en m'essuyant les mains avec une serviette.

Nous nous étions réfugiés dans le premier bar que nous avons trouvé. Le contenu du classeur posé devant nous m'invitait à commencer l'enquête. J'avais préféré attendre que la table soit débarrassée avant de l'ouvrir, de peur que nous renversions de la nourriture sur le dernier lien que j'avais avec Colby.

Il y avait trois revues. Les deux premières s'intéressaient surtout aux festivals et au sport mais sur la couverture de la dernière se trouvait une grande photo en noir et blanc d'un garçon : Colby. Il s'agissait visiblement de la photo de son album de lycée. Elle avait cet arrière-plan caractéristique et le sourire de Colby était forcé. La légende indiquait : « Une immense perte pour la ville ». J'essayai de ne pas m'attarder dessus.

— J'ai participé à des concours de rédaction de gros titres au lycée, déclara Beck après avoir pris une gorgée de bière.

Perplexe, je fronçai les sourcils puis le regardai dans la pénombre. Il passa une main dans ses cheveux en bataille si sexy.

— Des gros titres comme ceux des journaux ? demandai-je avec un petit sourire perplexe.

— Ouais.

— Qui fait ça ?

Il haussa un sourcil.

— « Une fille cynique sous-estime un héros musclé ».

Je laissai retomber ma tête en arrière et éclatai de rire.

— Attends, où est l'allitération ?

Il hocha la tête et se reprit aussitôt :

— « Une sacré nana cynique et sexy sous-estime...

— ...un salaud », complétai-je.

— Voilà, fit-il en pointant son verre dans ma direction. Voyez-vous ça. Très créatif, mademoiselle McAllister. J'aurais adoré vous avoir dans mon équipe.

— Alors, tu as gagné ?

— « Quel retournement ! Les sacripants sacrément sémillants gagnent le championnat ! » récita-t-il avec animation.

On aurait pu croire que le concours avait eu lieu ce matin, et non quatre ans plus tôt. Je ne pouvais plus m'arrêter de rire.

— Vous avez gagné avec ce nom ?

— Les femmes ont même jeté leurs sous-vêtements sur la scène, répondit-il en sirotant sa bière avec un grand sourire.

— Ben voyons.

— Et toi, tu faisais quoi au lycée ? demanda-t-il alors que j'attrapai la première revue.

— Rien.

— Rien ? répéta-t-il en se frottant le menton.

— Mes parents m'ont retirée du lycée en première année quand on a cru que je n'aurais jamais ma greffe, répondis-je en me rappelant à quel point mon avenir paraissait sombre à cette époque. Mais avant ça, je n'étais pas impliquée dans grand-chose.

Je haussai les épaules et commençai à feuilleter la revue. Beck en prit une autre et nous travaillâmes en silence, à la recherche du nom de Colby. Je survolai des événements tous plus caractéristiques les uns que les autres des petites villes : vente de gâteaux, festivités, réunions municipales, etc. Quand soudain je tombai sur une courte rubrique des sports qui couvrait tout, de l'école élémentaire au lycée d'Odessa. Au bas de la page se trouvait une petite photo granuleuse qui ressemblait à l'instantané d'un match de base-ball. Je parcourus rapidement l'article jusqu'à trouver son nom : « *Colby Brubaker mène l'équipe première de base-ball vers la victoire* ». À mon grand désarroi, il était impossible de distinguer laquelle des minuscules silhouettes pixélisées était la sienne sur la photo.

— Celui-là évoque ses exploits sportifs. Il devait être plutôt bon, dis-je à Beck en lui montrant l'article.

Je ne pus m'empêcher de me demander comment Colby était mort. Il rayonnait tant de santé...

Beck hocha la tête puis m'indiqua un passage sur sa revue.

— J'ai trouvé quelque chose sur son travail avec la NHS. Apparemment, il a organisé une collecte de sang au lycée trois ans d'affilée.

Admirative, je hochai la tête. C'est ce que je voulais. Je souhaitais que Colby soit quasiment un super-héros, non ? Mais, pour être honnête, au moment où je

découvris qu'il avait en réalité été un bien meilleur citoyen que je ne le serais jamais, je me sentis plus bas que terre. C'était le même sentiment que celui que j'avais ressenti en apprenant la mort de Caroline. S'ils avaient dû voter, les gens auraient-ils choisi de laisser Colby vivre à ma place ?

Mes mains retombèrent sur mes genoux et je les observai, posées sur ma robe d'été bleue. Je grattai le vernis rouge écaillé sur mon pouce en songeant à la quiétude qui accompagnait la défaite. Je pouvais laisser un fantôme me hanter éternellement ou je pouvais prendre la décision de le porter en moi, non comme un fardeau, mais comme un talisman.

Je ne pris pas la peine de lire comment Colby avait trouvé la mort. Deux minutes plus tôt, j'aurais tout donné pour connaître le moindre détail de sa vie, mais maintenant ? Maintenant, il n'y avait aucun intérêt à s'appesantir sur le décès de ce pauvre garçon. Je devais employer son cœur comme il aurait aimé qu'il le soit.

Sans consulter Beck, je me glissai hors de la banquette pour aller trouver le barman.

— Est-ce que vous faites karaoké, ici ? demandai-je d'une voix mal assurée.

Mes mains jouaient nerveusement avec l'ourlet de ma robe alors que je tentai de soutenir son regard.

Le type baraqué me dévisagea d'un air dubitatif.

— Est-ce qu'on a l'air de faire du karaoké, ma p'tite demoiselle ?

Certes. Le bar était rempli de clients fatigués qui essayaient de décompresser un peu après une longue journée. On se serait plus attendu à y voir éclater des coups de feu façon vieux western qu'une soirée karaoké. Je me retournai vers le barman et lus son nom sur le badge : Dave.

— Vous ne pourriez pas faire une exception, Dave ? lançai-je avec un sourire implorant. J'essaie de sortir des sentiers battus et j'ai bien peur que si je pars d'ici sans l'avoir fait, je n'en aie plus jamais le courage.

Il secoua la tête sans même m'accorder un regard. Je m'accrochai au comptoir tout en l'observant servir une bière fraîche à un client. Allais-je renoncer ? Certainement pas. Je ne pouvais pas quitter Odessa comme ça. S'il ne voulait pas coopérer, alors je n'avais pas le choix. Je me retournai et aperçus Beck qui me dévisageait d'un air incrédule, puis grimpai sur le comptoir.

Dave me cria de redescendre mais je ne l'écoutai pas. Je me tournai pour faire face à la foule. Dix Texans et un adorable Beck qui m'adressa un grand sourire d'admiration mêlée d'effroi.

— Euh, bonjour à tous.

Seules quelques personnes avaient interrompu leur conversation mais, à la fin de mon entrée en matière, le bar resta désespérément silencieux. Quel genre de

bar n'avait pas de musique de fond ?

— Je vais vous chanter une petite chanson.

— Descends tout de suite de là ! aboya Dave en me balançant un coup de torchon sur les pieds.

Beck se leva d'un bond, prêt à intervenir si la situation dégénérait. Il avait l'air menaçant avec sa casquette de base-ball inclinée et ses bras croisés contre sa poitrine. Il avança jusqu'à se trouver juste en dessous de moi et je lui lançai un sourire nerveux.

J'adressai à Dave mon plus beau regard de chien battu.

— S'il vous plaît, j'en ai pour deux minutes..., suppliai-je.

Il poussa un grognement puis leva les yeux au ciel. C'était manifestement tout ce que j'obtiendrais de lui.

Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration, m'excusant mentalement de la piètre performance que j'étais sur le point d'imposer à ces gens.

— Cette chanson est pour Colby, murmurai-je en levant les yeux vers les aveuglantes lumières fluorescentes.

Je commençai à fredonner a cappella le début de *Your Song* d'Elton John. Je n'étais pas certaine d'être capable d'atteindre toutes les notes mais je fermai de nouveau les yeux en m'imaginant être seule sous ma douche. J'entonnai les premiers mots si doucement que je doutai que quiconque puisse m'entendre. C'était éprouvant et je sentais que je tremblais de tout mon corps.

Mais je rouvris alors les yeux et regardai Beck. L'un de ses bras était enroulé autour de son torse, l'autre sous son menton. J'essayai de me focaliser sur lui tout en continuant de chanter.

Notez bien que je n'avais jamais pris de leçon de chant de ma vie. Mais je me laissai emporter par Elton John alors que j'entamais le refrain à pleins poumons. Je braillais les paroles, disant à toutes les personnes présentes dans le bar à quel point j'étais heureuse qu'elles soient « dans le monde ». Quelques clients sifflèrent et tapèrent dans leurs mains. Je suppose que, même à Odessa, Elton avait des fans.

Quand ma voix dérailla en essayant d'atteindre une note particulièrement aiguë, j'éclatai de rire. L'adrénaline faisait glisser ma honte comme si j'avais arboré un bouclier sexy.

Lorsque je répétais « *I hope you don't mind* », tout le bar se joignit à moi avec une justesse approximative. L'effet était assez atroce mais quand je continuai à chanter, le public se tut. Tous m'observaient avec tant de compréhension dans le regard que je sus qu'ils avaient dû connaître Colby. Ou au moins avoir entendu parler de lui. Peut-être cette chanson les touchait-elle, eux aussi.

À la seconde où je terminai, j'éclatai de rire. C'était sans doute la pire

interprétation au monde mais Beck me souriait d'un air admiratif. Il tendit les bras pour m'attraper par la taille et, quand je glissai au sol, il me tint fermement contre lui afin que nos visages soient au même niveau. J'étais certaine que tout le monde nous regardait mais vu que c'était des inconnus, je m'en fichais royalement. Je m'agrippai à ses épaules, lui rendant son grand sourire.

— Tu as été incroyable, me félicita-t-il en appuyant son front contre le mien.

Je fermai les yeux, m'abandonnant totalement à l'instant.

— Je ne pensais pas t'entendre hurler à la fin, dit-il en riant doucement avant de presser ses lèvres contre mon oreille. Ai-je le droit d'être amoureux de toi ?

Mon cœur manqua un battement. Je regardai dans ses yeux noisette et je sus aussitôt que j'étais fichue. Impossible de former des mots sans risquer de pleurer. Mes yeux s'embruèrent et je me mordis la lèvre dans l'espoir de réprimer la bouffée de bonheur qui m'envahissait. Je me concentrai sur le menton de Beck et hochai doucement la tête, encore et encore.

Il guettait ma réaction avec tant de sincérité, je devais dire quelque chose. Quelque chose pour éteindre les flammes avant qu'il me plaque contre le comptoir et me prenne devant tous ces sympathiques clients.

— Tu es probablement amoureux de moi parce que je suis une rock star, maintenant, rétorquai-je en marmonnant le mot « amoureux » de peur de paraître présomptueuse.

Une fossette apparut au coin de sa bouche et il m'entraîna hors du bar. Nous laissâmes les revues sur la table, dans la ville à laquelle elles appartenaient. La ville qui pleurerait suffisamment son enfant chéri pour qu'il ne soit désormais plus mon fardeau. Alors que nous franchissions la porte, je portai la main à la cicatrice irrégulière au-dessus de mon cœur et fermai les yeux. Je porterais Colby avec moi pour toujours, là où il comptait le plus.

*

— Tu as déjà fait l'amour dans un motel ? demandai-je à Beck en m'allongeant pour contempler le plafond grenu au-dessus de nos têtes.

Il gloussa et me prit la main. Je souris puis roulai sur le côté pour me mettre à califourchon sur lui. Il haussa les sourcils et je me félicitai intérieurement de l'avoir pris par surprise. Ses cheveux bruns en bataille s'étaient étalés sur l'oreiller.

Il pressa les mains dans mon dos, juste sous mon soutien-gorge, et je remuai des hanches pour mieux le sentir sous moi. Je relevai légèrement son T-shirt et fis courir mes doigts sur ses abdos, mémorisant chaque courbe.

— Ça chatouille, dit-il en se tortillant alors que je m'approchai dangereusement de ses aisselles.

— Oups, désolée, répondis-je en souriant.

Je passai les mains sur son ventre et y traçai le contour du « V » qui menait à mon but final. Les mains de Beck s'insinuèrent sous ma robe jusqu'à trouver l'attache de mon soutien-gorge qu'il défit d'un geste leste. La sensation de ses mains qui prenaient mes seins en coupe sous ma robe provoqua un délicieux frisson dans ma colonne vertébrale.

— Beck..., gémis-je sans me rendre compte que j'avais continué à onduler des hanches.

Il n'eut pas besoin de plus d'encouragements. Il me caressa la poitrine et j'enfonçai doucement mes ongles dans son torse, laissant les sensations m'envahir. Un instant plus tard, il se redressa pour que je puisse faire passer son T-shirt par-dessus sa tête puis retira ma robe et la jeta au sol, rapidement suivie de son pantalon.

Il passa ses mains dans mon dos afin de pouvoir m'entraîner avec lui quand il s'allongea de nouveau. Nos bustes étaient pressés l'un contre l'autre. Peau chaude contre peau tandis que nos bouches se trouvèrent. Le chevaucher ainsi alors que ses mains empoignaient mes cheveux me donna un sentiment de puissance absolu.

— Je peux être au-dessus, cette fois ? demandai-je avec un petit sourire en coin.

J'avais envie d'essayer. Beck s'humecta les lèvres et hocha la tête. Je pris appui sur son torse chaud alors que ses doigts me caressaient tendrement.

Je me mordis la lèvre et commençai à m'enfoncer lentement sur lui. Je ne pesais pas assez lourd pour qu'il entre complètement en moi. Mes doigts s'accrochèrent à son torse et ma tête retomba en arrière sous l'effet du plaisir. Mais les mains de Beck agrippèrent alors ma taille et, dans un mouvement fluide, il me pressa contre lui afin de me remplir totalement.

— Beck ! criai-je alors qu'un flot de sensations me submergeait.

Le sentir ainsi en moi tandis que ses doigts caressaient l'intérieur de mes cuisses hyper-sensibles était plus que je ne pouvais le supporter. J'en oubliai de respirer ou de desserrer ma prise sur son torse.

Nous restâmes quelques secondes immobiles puis Beck leva les mains vers mon visage. Il repoussa une mèche de mes cheveux puis releva mon menton de son pouce.

Nos yeux dirent « je t'aime » avant même que nous puissions le verbaliser. Beck commença à onduler des hanches, de façon d'abord lente et sensuelle. Je me penchai en arrière et posai mes mains sur ses genoux pour mieux sentir chaque centimètre de lui en moi.

Ses gémissements m'indiquèrent combien il était excité. Je me nourris d'eux, laissant mes yeux se fermer tandis que nous trouvions notre rythme. Son pouce

rencontra le point sensible qui me fit exploser après seulement quelques caresses. C'est alors que Beck me fit passer sur le dos, m'écartant les jambes afin de pouvoir se retirer puis replonger en moi presque sauvagement. Il prit ce dont il avait besoin et me donna tout en retour. Mon second orgasme arriva rapidement, me prenant presque par surprise. Je lui empoignai les cheveux, il me mordit l'épaule, et nous jouâmes ensemble, gémissant notre nom l'un et l'autre, priant pour que ce moment ne s'arrête jamais.

Le lendemain matin, je me trouvais dans la salle de bains de l'hôtel après avoir pris ma douche et mes médicaments.

Tout semblait parfaitement normal et je me sentais bien mais lorsque je pris ma température, elle était légèrement plus élevée que d'habitude. 38,3. J'en pris mentalement note afin d'en informer ma mère mais Beck frappa à la porte et me perturba en retirant son boxer pour sauter sous la douche.

— Hé ! J'essaie de m'habiller, là, plaisantai-je en l'observant ouvrir l'eau chaude.

Oh, comme j'aimais ce petit cul ferme et rebondi ! Je ne m'étais jamais considérée comme une amatrice de fesses mais, à ma place, vous auriez reluqué, vous aussi. Tellement sexy.

Il se tourna pour me lancer un petit sourire à fossettes.

— Alors, on va à Marfa ou pas ? demandai-je en rangeant mes affaires de toilette dans mon sac.

— Tu t'en souviens ?

Je haussai les épaules en me dirigeant vers la porte pour lui laisser un peu d'intimité.

— C'était ta seule requête. Et puis on ne peut pas dire qu'Odessa ait vraiment été à la hauteur de mes espérances.

— En route pour Marfa ! s'écria-t-il alors.

*

Marfa se trouve au beau milieu de nulle part, à seulement trois heures d'Odessa. Nous traversâmes des étendues de désert à perte de vue avant de repérer une espèce d'oasis. C'était le Saint Graal des stands de ravitaillement. La Mecque des pèlerins du road trip. Il y avait un fast-food, une station-service, une boutique de souvenirs ainsi que tout un tas de trucs dont vous n'auriez jamais besoin en plein désert : des serpents en plastique, des costumes d'astronaute et des dessus de lit à motifs.

— Pourquoi voulais-tu aller à Marfa ? demandai-je en lui tendant le paquet de

bonbons que nous venions d'acheter.

Il prit trois Dragibus verts avant de me le rendre. Il savait qu'il devait me laisser les oranges. Il tambourina des doigts sur le volant et médita ma question.

— Il paraît que c'est une ville sympa mais je voulais surtout voir les Lumières.

Je regardai par la vitre en essayant de comprendre le sens de cette phrase.

— Les lumières ? De la ville ?

Il me regarda bouche bée comme si je venais d'avouer ne pas savoir qui était notre président.

— Quoi ? demandai-je en souriant.

— Abby, enfin... Les Lumières de Marfa ! C'est archi connu ! Personne ne sait ce dont il s'agit exactement. Certains pensent que ce sont les extraterrestres, les sceptiques, eux, affirment que ce ne sont que les phares des voitures qui se reflètent au loin dans les collines.

Je hochai la tête en essayant d'imaginer ce qu'il décrivait mais je ne réussis qu'à visualiser des petits ovnis volant dans le ciel.

— On va aller les voir ?

— Absolument, répondit-il, décidé.

Je n'en avais jamais entendu parler.

— Elles sont petites ? Et si on n'arrive pas à les voir ?

Beck me lança un regard incrédule.

— On les verra, Abby. Je te parie qu'elles seront là.

Mais si elles n'y étaient pas ?

*

Le reste du trajet passa rapidement et, en début de soirée, nous nous garâmes sur le terrain de camping que nous avait chaudement recommandé le propriétaire de l'une des stations-service de la ville. Il nous avait conseillé de louer un tipi aussi avons-nous suivi ses instructions pour arriver au camping El Cosmico. C'était le paradis des hipsters. De véritables tipis jouxtaient des tentes. Des sculptures abstraites essaïmaient le paysage et indiquaient clairement que nous ne nous trouvions pas dans n'importe quel camping. Il y avait une cuisine collective et une douche en plein air protégée des regards par un mur en pierres. Nous eûmes de la chance : il ne restait plus qu'un tipi.

Une fois garés, nous marchâmes avec nos sacs à dos vers le centre de cette oasis en plein désert. Le soleil brillait derrière les massifs et les cactus, illuminant le tipi d'une lueur dorée. Nous ouvrîmes l'auvent et pénétrâmes à l'intérieur d'un pas hésitant. Le décor minimaliste était incroyable. Un lit avec un édredon multicolore était posé sur un tapis en fausse peau de bête. Un

drapeau américain vintage trônait au-dessus. C'était manifestement l'œuvre d'architectes hippies.

— C'est l'endroit le plus beau que nous ayons déniché, lançai-je en tournant sur moi-même au centre du tipi.

D'immenses poteaux s'élevaient à presque cinq mètres au-dessus de ma tête. Le soleil y perçait, dessinant des motifs sur la toile.

— Tout à fait d'accord, répondit Beck en jetant nos affaires sur une malle vintage au pied du lit. J'ai repéré un bar et un grill en arrivant. On va voir s'ils servent à dîner ?

— Oui, mais si ça ne te dérange pas, je vais me rafraîchir un petit peu avant.

Je me sentais étourdie et je voulais enfiler une tenue plus appropriée. Cela faisait des jours que je ne m'étais pas maquillée. Pourquoi pas ce soir ? C'était une occasion comme une autre, surtout qu'une migraine montait et que je me sentais tout sauf sexy. Peut-être que si je me faisais belle, mon corps comprendrait le message et suivrait le mouvement.

Pendant que je me préparais, Beck alla repérer les alentours. J'enfilai une robe turquoise, froissée mais toujours jolie, à fines bretelles. Elle était assez décolletée et, d'habitude, je n'aimais pas la porter car elle laissait trop voir ma cicatrice mais ça ne semblait plus me déranger quand j'étais avec Beck.

Je sortis ma trousse à maquillage, bien garnie. Ma mère m'avait offert tout ce qui pouvait m'être utile mais la plupart des accessoires ressemblaient à des instruments de torture. Je renonçai à l'ombre à paupières et optai pour du mascara, une touche de poudre et un peu de gloss rouge cerise pour faire ressortir les reflets roux de mes cheveux blond vénitien. Je me sentais comme une gamine qui joue à se déguiser mais j'essayais de me donner du courage tandis que j'enfilais mes sandales à lanières.

En sortant du tipi, je n'aperçus pas immédiatement Beck. Le soleil s'était couché, permettant à la température d'atteindre un *supportable* trente-deux degrés. Mes sandales retentirent contre les cailloux et la terre alors que je m'aventurais vers le centre du camp à sa recherche. Les sculptures abstraites et les tipis se brouillèrent puis je le vis qui s'avançait vers moi. Je m'arrêtai et attendis qu'il me rejoigne. Il avait dû se faufiler dans le tipi après moi pour se changer car il portait un T-shirt vintage des Cowboys de Dallas qui lui moulait le torse, ainsi qu'un jean délavé. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches et il ne me quittait pas du regard, son sempiternel sourire en coin bien en place.

Il émit un petit sifflement.

— Waouh.

Je baissai les yeux sur ma robe. Outre le décolleté, elle remontait légèrement au-dessus de mes genoux.

— Comment as-tu réussi à te glisser dans le tipi sans que je te voie ?

Il me lança un clin d'œil puis haussa les épaules avant de poser la main au-dessus de mon cœur, sur ma cicatrice. Il se pencha pour déposer un petit baiser sur mes lèvres et je sentis mon cœur tambouriner sous sa main.

— Tu es magnifique.

Je n'allais certainement pas le contredire.

Nous nous dirigeâmes vers le bar main dans la main. Je ne sais pas si c'était la chaleur ou simplement moi mais aussitôt entrés, j'attrapai un verre d'eau glacée pour essayer d'atténuer la migraine qui se formait derrière mes yeux.

Le bar était sans chichis avec des tables et des chaises dépareillées. Sur une petite scène, un type chantait doucement, s'accompagnant d'une guitare acoustique. Au comptoir, nous commandâmes des snacks. Il y avait trop de bruit pour pouvoir réellement discuter aussi nous dévorâmes notre nourriture tandis que Beck sirotait sa bouteille de bière. La foule ne me dérangeait pas. Dans une petite ville comme Marfa, on aurait dit que tout le monde se connaissait. J'observai les gens autour de nous jusqu'à ce qu'un besoin naturel se fasse ressentir.

— Je reviens tout de suite, lui murmurai-je avant de me diriger vers les toilettes.

Il y avait une longue file de nanas en train de papoter mais je m'appuyai contre le mur lambrissé et fermai les yeux pour me reposer. Je me rappelai soudain que je n'avais pas informé ma mère de ma fièvre. J'humidifiai des essuie-mains et me tamponnai le front et la nuque en me disant que je m'en faisais pour rien et qu'il ne s'agissait que de la chaleur du désert. Puis je coiffai rapidement mes boucles blondes avant de rejoindre Beck. Mais la vision qui m'accueillit me retourna l'estomac.

Mon tabouret était à présent occupé par une fille beaucoup plus jolie que moi. Elle penchait la tête vers Beck qui souriait. Elle rejeta ses longs cheveux blonds et raides en arrière en éclatant de rire. Je crus que les snacks que je venais de manger allaient se retrouver sur le sol du bar.

Je restai là un moment à les observer discuter avec animation. C'était un sentiment étrange. C'était la première fois que j'avais un petit ami, ou même qu'un garçon m'intéressait. Avant de rencontrer Beck, jamais je n'avais ressenti ce nœud au ventre. L'étreinte mortelle de la jalousie.

Je pris une profonde inspiration. J'avais deux options : je pouvais me comporter en adulte et me mêler à leur conversation, ou bien m'épargner cette peine et flâner dans le bar. Il y avait des pièces dont les gens entraient et sortaient, je pouvais toujours aller y jeter un œil.

Après un dernier regard vers le comptoir, je fis demi-tour avant que Beck ne

m'aperçoive. La première voûte donnait sur une pièce dans laquelle certains jouaient au ping-pong. La deuxième abritait une table de billard et un jeu de fléchettes.

Cette dernière était moins bondée que la précédente aussi y entrai-je et m'assis sur un banc vide près de la porte. J'avais un peu moins mal à la tête quand je l'appuyai contre le mur.

Deux types jouaient aux fléchettes tandis que d'autres attendaient leur tour. Je ne connaissais absolument pas les règles et commençai à observer la partie, en essayant d'oublier ma fièvre, et Beck.

J'appréciais cet anonymat et je me fichais bien que les gens trouvent bizarre que je sois assise seule dans un bar. Et puis il y avait assez de monde autour de moi pour que je n'aie pas l'air trop solitaire.

— Tu comptes jouer ? me demanda une voix sur ma gauche.

Je tournai la tête pour tomber sur des yeux bleus qui ne m'étaient pas familiers. Ils appartenaient à un mec debout à côté du banc. Visiblement, il n'osait pas empiéter sur mon espace sans ma permission.

— Tu peux t'asseoir si tu veux. Je ne sais pas. Peut-être si personne ne se porte volontaire, répondis-je d'un air distrait.

Il s'assit à côté de moi et je l'observai du coin de l'œil. Il avait des cheveux blonds un peu plus longs devant que sur les côtés. Il était vraiment pas mal avec sa barbe de trois jours. Quand il sentit que je le regardais, il se tourna vers moi et je lui lançai un petit sourire maladroit avant de bredouiller :

— Et toi, tu vas jouer ?

— Je n'ai pas encore de partenaire, répondit-il en souriant.

Bien amené.

Alors comme ça, il voulait que je sois sa partenaire ? Ça ne me posait pas de problème.

— Tu t'appelles comment ?

— Abby.

Il hocha la tête et me tendit la main.

— Et moi, Ethan.

Il devait avoir la vingtaine mais c'était difficile à dire dans cet éclairage tamisé. Une petite partie de moi culpabilisait d'avoir abandonné Beck, mais il semblait occupé.

Les deux personnes devant nous finirent de jouer et remirent les fléchettes dans le seau sous la cible.

— Prête ? demanda Ethan en se levant avant de m'offrir sa main.

Je l'acceptai car je ne voulais pas paraître impolie mais l'effet était étrange. Si ma main épousait parfaitement celle de Beck, elle me sembla bizarre dans celle

d'Ethan. J'essayai de regarder par l'embrasure de la porte mais je ne pouvais pas voir Beck d'ici. Je me mordillai la lèvre inférieure et me retournai pour suivre Ethan.

— Je n'ai pas joué depuis une éternité, bredouillai-je en prenant trois fléchettes dans le seau.

Il me lança un sourire encourageant.

— On a qu'à s'entraîner un peu, proposa-t-il.

— Ouais, bonne idée.

J'essayai de secouer mes épaules pour me détendre, sans succès. J'étais étourdie et je me sentais coupable d'avoir abandonné Beck.

Mes trois premiers lancers furent tout bonnement pitoyables. Un singe aveugle s'en serait mieux sorti. Les deux premières fléchettes atterrirent sur le mur et la dernière à l'extrémité de la cible.

— Houlà ! m'exclamai-je en retirant mes fléchettes.

Je me tournai pour voir Ethan étouffer un rire.

— Je crois que le but est d'atteindre la cible, mais tu obtiens des points pour l'originalité.

Je souris en plissant le nez.

— Rigole, rigole. Vas-y, montre-moi ce que tu sais faire, lançai-je malicieusement en reculant d'un pas.

À mon grand désespoir, ses trois fléchettes atterrirent tout près du centre de la cible.

— Pfff ! Sois honnête : tu t'es entraîné toute la nuit, c'est ça ?

Il s'avança pour récupérer ses fléchettes.

— Je suis simplement bon sous la pression. Surtout quand je suis entouré de jolies filles, rétorqua-t-il avec un petit clin d'œil.

Mon cœur fit une embardée mais Ethan ne me laissa pas le temps de répondre un truc maladroit. Il se posta à côté de moi et commença à me donner des conseils :

— Bon, essaie de diriger ton coude vers la cible quand tu plies le bras. (Je suivis ses instructions et inclinai lentement la fléchette en arrière.) Bien. Tout est dans le poignet...

Une seconde plus tard, je lançai la fléchette qui atterrit au sol à environ un mètre de la cible.

— Oh mon Dieu ! C'est pitoyable ! pouffai-je avant de me tourner vers Ethan. Je n'aurais peut-être pas dû écouter tes conseils.

Il tendit les mains pour montrer qu'il capitulait.

— C'est vrai. Même ton premier lancer était meilleur.

Je levai les yeux au ciel avec humour et me retournai pour lancer la fléchette

suivante. Je pris une position qui me semblait correcte quand soudain je sentis Ethan poser ses mains autour de ma taille pour diriger mon tir. Eh oui, j'étais en train de vivre l'un de ces moments qu'on ne voit que dans les comédies romantiques où le mec essaie de corriger la position de la fille. Sauf qu'il s'agissait du mauvais type et que ses mains me firent frissonner de terreur.

— Abby ? lança la voix de Beck derrière moi.

Je me figeai. Je ne voulais pas des mains d'Ethan sur moi mais je n'avais pas eu le temps de protester. Beck avait choisi le pire moment pour venir me rejoindre. En essayant de me détacher de l'étreinte d'Ethan, je lui éraflai le bras avec une fléchette, par inadvertance.

— Oh, merde ! Pardon ! murmurai-je, le visage cramoisi.

Était-il normal que je me sente mal qu'Ethan m'ait touchée ? Oui. Mais cette fille avait touché Beck, elle aussi.

— Je t'ai cherchée partout, lança ce dernier d'un air dur et accusateur.

Son ton m'agaça prodigieusement. Nous avons tort tous les deux et je ne méritais pas qu'on me parle sur ce petit ton condescendant. Je poussai un soupir exaspéré avant de me retourner pour lancer mes deux dernières fléchettes aussi fort que possible. Elles atterrirent presque dans le mille. Il fallait peut-être que je sois en colère pour bien jouer.

— Quand je suis revenue des toilettes, ma place était prise, alors j'ai décidé d'aller explorer le reste du bar, expliquai-je calmement en me tournant vers Beck.

Il croisait les bras et je me rendis compte qu'il dépassait Ethan de dix bons centimètres. Même si j'étais furieuse contre lui, il avait l'air dangereusement sexy, et je n'étais pas immunisée contre ça.

Le regard d'Ethan passa alternativement de Beck à moi.

— J'imagine que tu n'as pas envie de terminer la partie ? demanda-t-il en se frottant le bras.

Le pauvre...

Je croisai les bras contre ma poitrine et secouai la tête.

— Non, désolée, mais je suis sûre que tu trouveras une autre partenaire, répondis-je avec un sourire sincère avant de me diriger vers le couloir d'un pas décidé.

— Abby, lança Beck, en vain.

Je n'étais pas en train de le fuir, je n'avais simplement pas envie d'avoir cette discussion devant Ethan. Le couloir sombre au fond du bar serait un bien meilleur endroit pour notre première dispute de couple.

— On est ensemble, Abby, déclara Beck en se postant devant moi de sorte que j'étais coincée entre le mur et lui.

Je croisai de nouveau les bras afin d'éviter qu'il ne se presse contre moi.

— Je le sais, répondis-je un peu trop vivement.

Je ne voulais pas reconnaître mon accès de jalousie.

— Alors tu peux m'expliquer ce qui vient de se passer ? Tu le laissais te toucher, et tu aurais dû voir la façon dont il te reluquait. Comme si tu étais sa dernière conquête.

Il ne cachait pas sa colère mais ne criait pas. Ce n'était pas son genre. Pourtant, le ton de sa voix me donna des frissons et, l'espace d'un instant, j'eus peur de l'avoir poussé à bout. Nous ne connaissions pas nos limites respectives.

Nous nous connaissions à peine, à vrai dire.

— Je n'avais pas envie qu'il me touche. Quand je suis revenue des toilettes, il y avait cette fille assise à ma place et ça m'a contrariée. Je.... Je ne sais pas ce que j'ai ressenti. Je n'avais simplement pas envie de vous rejoindre, de devoir contempler son beau visage et me comparer à elle. Alors je suis allée jouer aux fléchettes.

— Je ne flirtais pas avec elle. Elle est là-bas avec son copain et ils veulent venir voir les Lumières avec nous.

Mon visage s'empourpra. Foutue logique adolescente...

— Tout ça, commençai-je en faisant un geste entre nous, c'est nouveau pour moi et je n'ai que dix-neuf ans, que je le veuille ou non.

— Tu es ma copine. Tu ne peux pas laisser un autre type t'apprendre à jouer aux fléchettes. C'est à moi de le faire.

Il libéra mes bras coincés sous ma poitrine avant d'appuyer délicatement ma tête contre le mur. Son visage se pencha vers le mien et je me mordillai la lèvre.

Il vient de m'appeler sa « copine ».

— Il était nul comme professeur, plaisantai-je en plongeant mon regard dans le sien.

Beck ferma les yeux et sourit avant de me donner un baiser à couper le souffle. Ses lèvres rencontrèrent les miennes et je soupirai dans sa bouche, posant mes mains contre son torse, m'abandonnant au moment.

Lorsqu'il recula, j'eus l'impression qu'il emportait avec lui une petite part de moi.

— Je suis désolé, dit-il doucement.

— Moi aussi, répondis-je en souriant. Mais c'était pas terrible comme dispute. Je pense que la prochaine fois on devrait casser des assiettes et tout ça. L'un de nous pourrait peut-être claquer la porte, dire qu'il va « chercher des clopes » et ne pas rentrer de la nuit.

Beck secoua la tête et effleura mon nez du sien.

— Que dirais-tu de sauter ces étapes et de passer directement à la

réconciliation sur l'oreiller ? proposa-t-il en se penchant pour m'embrasser dans le cou.

Mes yeux se fermèrent et je regrettai d'être dans le couloir d'un bar.

— Oh... d'accord.

Prends-moi dans les toilettes. Prends-moi dans les toilettes, s'il te plaît.

— Il faut qu'on y aille. Izzie et Tom nous attendent pour aller voir les Lumières de Marfa, déclara-t-il soudain et m'attrapant la main.

— Maintenant ? demandai-je, surprise de la rapidité avec laquelle tout ça avait été organisé sans moi.

— Ouais. Un type a proposé de nous servir de guide.

À Marfa, une terrasse panoramique avait été construite afin que les touristes aient un point de vue privilégié pour observer les Lumières. Après s'être retrouvé sur le parking, notre petit groupe monta les marches qui y menaient.

J'avais brièvement rencontré le reste du groupe au bar, juste avant notre départ. Tom et Izzie venaient d'Angleterre et faisaient le tour des États-Unis en sac à dos avant de s'envoler pour l'université. Izzie portait une robe noire, quant à Tom, il était très élégant avec son jean 7/8, ses bottines et sa veste militaire. Drew, notre guide, avait l'air très bizarre mais j'étais tellement contente d'avoir un guide que je ne me plaignis pas.

— Alors, qu'est-ce que vous savez sur ces lumières ? demanda Tom avec un accent britannique prononcé tout en commençant à rouler sa troisième cigarette de la soirée.

Il fumait comme un pompier. Il avait sorti un paquet de tabac qu'il roulait sur une fine feuille avant de refermer le tout en la léchant, répétant le processus aussitôt sa cigarette terminée. Je me demandai quand il pouvait bien trouver le temps de manger ou de boire.

— Beck m'en a un peu parlé. Il s'agirait d'extraterrestres, répondis-je en haussant les épaules.

Je pris de profondes inspirations pour essayer d'atténuer mes vertiges, mais sans succès.

Izzie sourit.

— Ouais, à ce qu'il paraît.

Drew, qui inspectait le périmètre à la recherche de Dieu sait quoi, se retourna quand il nous entendit discuter des lumières.

— Ce SONT des extraterrestres, clarifia-t-il d'un ton brusque.

Izzie et moi échangeâmes un regard amusé et je fis mon possible pour réprimer un rire.

— Les Lumières ont été aperçues pour la première fois en 1957 et de nombreuses études ont prétendu les expliquer mais je suis convaincu qu'il s'agit de phénomènes paranormaux.

Ses anecdotes étaient intéressantes mais sa voix m'entraîna par une oreille et ressortait de l'autre. Je levai les yeux vers le ciel et étudiâi les milliards d'étoiles qui flottaient au-dessus de nous. Beck et moi avions contemplé les étoiles lors de notre première nuit de camping mais à Marfa, elles semblaient sous stéroïdes. De brillantes lueurs blanches scintillant dans l'obscurité. Alors que je les observais, essayant de retrouver les constellations, je me sentis plus proche de Caroline que je ne l'avais été depuis notre dernière conversation téléphonique.

— Les Lumières apparaîtront comme des petits points blancs brillants au loin.

Je dirigeai mon regard vers l'endroit que désignait Drew, sans être pour autant totalement convaincue.

— Je ne vois que cette antenne radio clignotante, marmonnai-je en me demandant quel rôle elle pouvait bien jouer dans l'activité extraterrestre.

Il me lança un regard agacé qui signifiait « idiotie de touriste ».

— Tout ce qui est à *gauche* de l'antenne radio, ce sont les Lumières de Marfa. À droite, ce ne sont que des phares.

J'essayai de comprendre ce dont il parlait. Je voyais bien l'antenne, mais aucune lumière. Comment pouvaient-elles être extraterrestres d'un côté, et pas de l'autre ?

Je ne voulais pas gâcher ce moment pour Beck aussi haussai-je les épaules et gardai le silence.

— J'ai l'impression que tu nous fais marcher, lança Tom à Drew en riant, tout en confectionnant une autre cigarette.

Izzie, manifestement peu intéressée par le sujet, sortit une bouteille de mousseux de son sac à dos. Drew les fusilla du regard.

— Saura-t-on les reconnaître ? demanda Beck.

— Oui, grogna Drew.

— Super !

Son bras toujours autour de mes épaules, il nous poussa alors vers la corniche, loin du groupe. Nous contemplâmes le paysage désertique. Honnêtement, je ne m'attendais pas vraiment à voir quoi que ce soit. Comment trouver quelque chose alors que je n'avais aucune idée de ce que je cherchais ? Les étoiles m'hypnotisaient et je dus me concentrer pour en détacher mon regard. Nous restâmes immobiles à observer l'horizon. Je parcourus des yeux chaque centimètre carré d'obscurité quand soudain, je distinguai une vive lueur blanche.

— Beck ! lançai-je d'une voix étranglée en indiquant la lumière du doigt.

— Je la vois aussi, chuchota-t-il à mon oreille tandis que nous restions complètement fascinés.

On aurait dit la douce lueur d'une lanterne au loin, sauf qu'elle avait une forme sphérique. Elle bondit et remua autour de la ligne d'horizon avant de

disparaître quelques instants plus tard. Je me tournai vers Beck, les yeux écarquillés.

— Waouh ! C'est trop cool !

— On l'a ratée ! s'écria Izzie.

Tom et elle buvaient à tour de rôle directement à la bouteille tandis que Drew se tenait en retrait les bras croisés quelques mètres plus loin. Son air renfrogné en disait long.

— Elles vont revenir, il faut simplement être patient, grommela-t-il, comme s'il pensait que nous ne méritions pas la présence des Lumières.

J'essayai de lui adresser un petit sourire mais il ne regardait pas dans ma direction.

Nous attendîmes, tous les cinq alignés au bord de la terrasse. Personne ne prononça un mot de peur de se déconcentrer. Je m'appuyai contre Beck, inquiète par mes yeux irrités. Ce devait simplement être l'air sec du désert et j'essayai de cligner des yeux pour en chasser la douleur et me concentrer sur la nuit qui s'étendait devant moi.

Si vous avez déjà essayé d'apercevoir une étoile filante, vous imaginez tout à fait la scène. Vous savez que, statistiquement, vous allez forcément finir par en voir une. Il faut simplement être patient.

— Là ! cria soudain Izzie en indiquant un endroit sur la gauche.

Je les repérai aussitôt. Cette fois, il y avait trois lumières dansantes et scintillantes, plus vives que la première. Nous poussâmes des cris de joie. Elles s'attardèrent plus longtemps, grandirent, puis disparurent à leur tour.

Pour tout dire, je me fichais pas mal de ce qu'elles étaient : des phares de voiture, des ovnis ou un mirage provoqué par les variations de température dans le désert. Elles se déplaçaient sur un fond de ciel noir, attirant mon attention et provoquant une sensation qu'on rencontrait rarement une fois adulte : l'émerveillement.

*

À notre retour, le camp était silencieux. Beck dut allumer la lampe torche de son portable pour nous guider à travers les tentes. L'air du désert avait fini par refroidir un peu et je fus contente de retrouver la chaleur du tipi.

— Abby, tu te sens bien ? me demanda-t-il, l'air inquiet.

Je m'étais demandé combien de temps il se passerait avant qu'il me pose cette question. J'avais été silencieuse sur le trajet du retour, craignant le pire mais essayant de garder mon calme. Ce n'était peut-être qu'une grippe. Je ne voulais pas qu'il se fasse de souci.

— Très bien. Je réfléchis, c'est tout, mentis-je, courbée sur mon sac.

Impossible d'ignorer mon essoufflement, mais je ne voulais pas que Beck s'en aperçoive. Je poussai mes vêtements de côté et sortis un préservatif de la boîte.

Beck haussa les sourcils quand il vit ce que j'avais à la main mais garda le silence.

— Tu crois que ce sera la dernière nuit de notre voyage ? demandai-je doucement alors qu'un sentiment de mélancolie s'emparait de nous.

Son froncement de sourcils s'intensifia.

— On va devoir probablement rentrer à Dallas demain. Je ne sais pas combien de temps on peut repousser le retour à la vie réelle, répondit-il en observant la cicatrice qui dépassait de ma robe.

J'essayai de faire abstraction de ma fièvre. Si nous devions rentrer chez nous demain, je ne pouvais pas gâcher notre dernière nuit. La magie qui avait entouré ce road trip disparaîtrait au moment où nous mettrions un pied à Dallas. Rentrer signifiait prendre des décisions. Des décisions qui me pesaient tellement que j'avais du mal à respirer. Je n'étais pas encore prête à les affronter.

À petits pas, je m'approchai de Beck et passai mes bras autour de sa nuque.

— Alors faisons en sorte que ces derniers moments soient mémorables, murmurai-je en faisant glisser mes doigts dans ses cheveux.

Avant qu'il ait le temps de répondre, je sortis deux serviettes de toilette d'une étagère et entraînai Beck hors du tipi, vers les douches extérieures. Il nous faudrait être discrets, au cas où certains soient encore réveillés. Je me retournai et vis le grand sourire sur ses lèvres.

— M'emmènes-tu là où je pense que tu m'emmènes ?

Je haussai les épaules et lui lançai un petit sourire satisfait.

Les douches étaient vides. Le mur en pierres nous procurait assez d'intimité pour nous protéger du reste du monde. Sans un mot, j'entrai dans l'une des immenses cabines et commençai à dézipper ma robe.

Tout en m'observant, Beck fit passer son T-shirt par-dessus sa tête. Il le déposa sur le banc à côté de lui et je contemplai d'un air émerveillé les contours musclés de son torse. Je voulais prendre tout mon temps pour que cette nuit reste à jamais gravée dans ma mémoire.

La nuit où nous avons vu les Lumières de Marfa.

La nuit où je lui dis que je l'aimais alors qu'il m'aidait à retirer ma robe.

— Je sais, Abby, répondit-il d'un un souffle. Moi aussi je t'aime.

Nous restâmes un moment à nous regarder puis Beck tendit le bras pour tourner le robinet. Un jet d'eau glacée me fouetta le dos et je poussai un cri perçant en me jetant dans ses bras.

— Pardon, dit-il en souriant dans mes cheveux et en me serrant contre son

corps chaud.

Je fermai les yeux et inhalai son odeur. J'aurais aimé pouvoir la mettre en bouteille : Beck mélangé à la terre et l'air frais.

Il se pencha pour me donner un lent et profond baiser. Puis il me pressa contre le mur en pierres en prenant garde à ce qu'elles ne m'écorchent pas le dos. Nous murmurâmes des « je t'aime » sous les étoiles et l'eau coulait autour de nous tandis qu'il me pénétrait avec tant de douceur que mes jambes manquèrent se dérober sous moi. Je laissai Beck mener la danse et, quand un orgasme merveilleux m'envahit dans la douche de l'El Cosmico, j'éclatai en sanglots en pensant que c'était peut-être la dernière fois.

Le lendemain matin, je ne me réveillai pas.

Ma plus grande peur – et pourtant l’unique chose à avoir été le cadet de mes soucis ces derniers mois – s’était réalisée. Mon corps rejetait mon nouveau cœur. Au moment où la fièvre avait grimpé dans cette chambre d’hôtel, j’avais su au fond de moi que quelque chose n’allait pas. Mais j’avais repoussé cette idée et croisé les doigts. Au lieu de rentrer immédiatement chez moi pour recevoir le traitement nécessaire, j’avais mis ma vie en danger et affrontai désormais un avenir incertain.

J’entendis des voix dans un semi-brouillard ; elles semblaient si proches et si loin à la fois.

— Je n’arrive pas à croire que vous soyez allés jusqu’à Marfa. Qu’est-ce qui vous est passé par la tête ? Le premier hôpital est à des kilomètres. Et si l’ambulance n’était pas arrivée à temps ? demandait ma mère.

À qui parlait-elle ? J’essayai d’ouvrir les paupières mais elles semblaient peser des tonnes. Je sentis mes doigts bouger et remuai mes orteils que le doux drap d’hôpital chatouilla.

— Elle se réveille ! Infirmière ! cria ma mère.

Je tentai de nouveau d’ouvrir les yeux. Cette fois, un faible rayon de lumière apparut. J’entendis des bruits de pas précipités, probablement l’infirmière qui entrait dans la pièce en courant. Elle appuya sur un bouton pour redresser mon lit et le haut de mon corps bascula vers l’avant. Depuis combien de temps n’avais-je pas été assise ?

Je réussis enfin à ouvrir les yeux. La gravité semblait avoir moins de prise sur eux maintenant que j’étais assise. Je clignai des paupières, essayant de m’habituer à la lumière vive de la chambre.

C’est lui que je vis en premier.

Beck.

Assis à mon chevet, les cheveux en bataille et des valises sous les yeux, il avait l’air d’avoir échappé à une attaque de zombies. Lorsque nos regards se rencontrèrent, il poussa un gros soupir de soulagement et passa une main dans ses cheveux. Si seulement il pouvait se rapprocher...

— Abby, je suis si heureuse que tu sois réveillée, ma chérie. Comment te sens-tu ? demanda maman en entrant dans mon champ de vision.

— Probablement pas très bien, répondit l’infirmière à ma place.

Je lui lançai un regard reconnaissant. Plus âgée que ma mère, elle avait une queue-de-cheval et des yeux doux.

— Je t’ai administré un puissant sédatif, Abby, alors essaie de te détendre. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n’hésite pas à appuyer sur le bouton d’appel, ma puce.

Je hochai doucement la tête et tentai de m’éclaircir la gorge. Elle était sèche et douloureuse.

— Ne bouge pas, je vais te chercher de l’eau, lança maman avant de quitter la chambre au pas de course.

Je me tournai aussitôt vers Beck. Je m’attendais à ce qu’il se précipite pour m’embrasser mais il gardait ses distances. Pourquoi donc ?

— Beck, croassai-je.

On aurait dit que je fumais trois paquets de cigarettes par jour depuis cinquante ans. Mais ça fonctionna : il se leva d’un bond pour me rejoindre. Il s’assit à côté de moi et posa sa main sur la mienne. Je n’arrivais pas à déchiffrer son expression et, pour je ne sais quelle raison, cela m’inquiéta plus que mon cœur défaillant.

— Je suis... (Il marqua une pause pour regarder nos mains enlacées)... tellement désolé.

La culpabilité était inscrite sur chacun de ses traits. Ses sourcils étaient froncés, ses lèvres pincées et ses yeux noisette remplis de larmes de colère qu’il s’efforçait de contenir.

— Non, non, Beck, commençai-je quand ma mère entra avec de la glace et de l’eau.

Ses yeux se posèrent sur nous et elle fronça les sourcils. Il fallait croire qu’elle avait changé d’opinion sur Beck depuis leur dernière rencontre. Le tenait-elle pour responsable ? Il n’avait rien fait de mal. C’était uniquement ma faute si je n’avais pas fait plus attention à ma santé.

— Il faut que je rentre prendre une douche, dit Beck qui retira sa main pour se lever. (Je n’eus pas le temps de protester.) Et mon père veut me voir, alors...

Je le suivis des yeux tandis qu’il faisait le tour de mon lit, passait devant ma mère puis à travers la porte de la chambre d’hôpital. Ma main était posée, démunie, sur le drap stérile.

— Il faut que tu te reposes. Bois un peu d’eau et essaie de dormir, murmura ma mère.

Dormir... Dormir me semblait merveilleux. Dormir signifiait que je n’avais

pas à m'inquiéter de la vie, ou du fait que mon héros venait juste de sortir de la mienne.

Je dormis par intermittence pendant deux jours. À mon réveil, Beck n'était pas là. Ma mère faisait des mots croisés et, à la seconde où j'ouvris les yeux, elle bondit de sa chaise et vint s'asseoir à côté de moi.

À sa décharge, elle me posa toutes les questions nécessaires avant de me tomber dessus à cause de mon imprudence. Je l'écoutai en hochant la tête ; je ne pouvais qu'être d'accord avec elle. Elle avait totalement raison. Je ne pouvais désormais plus compter uniquement sur ma mère pour prendre des notes. Je voulais tout savoir sur ma maladie. Il existait toujours un risque que mon corps rejette le cœur de Colby et je ne pouvais plus me permettre de manquer mes rendez-vous médicaux. Il faudrait simplement que j'organise ma vie autour d'eux.

Le reste de ma journée se passa dans un va-et-vient flou de docteurs venus m'ausculter et discuter de mon protocole de soins.

— Nous avons adapté votre traitement et votre corps n'attaque plus votre cœur. Cependant, il nous semble préférable de vous garder un peu plus longtemps afin d'effectuer des examens de contrôle, m'expliqua le cardiologue quand je demandai combien de temps j'allais être hospitalisée.

Sa réponse était vague et il m'était impossible d'envisager clairement l'avenir.

J'espérais toujours que Beck me rende visite mais, plus les heures passaient, plus je compris qu'il n'allait probablement pas se montrer. Posé sur la table de chevet, mon portable restait désespérément silencieux.

— Maman, tu crois que la prochaine fois, tu pourrais me rapporter un carnet ? demandai-je à ma mère alors qu'elle rangeait ses affaires pour rentrer à la maison retrouver mon père.

Ça ne me dérangeait pas de passer la nuit seule à l'hôpital ; ça faisait du bien d'avoir un peu d'intimité.

— Bien sûr. Je t'amène ça demain matin.

Elle m'embrassa le front et dégagea tendrement des mèches de cheveux de mon visage.

— Je suis vraiment désolée pour tout, lui dis-je pour essayer d'effacer un peu de la colère qu'elle nourrissait envers Beck et moi.

*

Le lendemain, je passai la matinée à noter chaque petit détail de mon voyage avec Beck. Je voulais m'assurer de ne rien oublier. Garder un souvenir net, une trace écrite du moindre événement que je pourrais relire encore et encore.

Quand je marquai une pause vers midi pour secouer ma main ankylosée, ma mère leva les yeux de ses mots croisés.

— Que dirais-tu d’aller faire un tour à la cafétéria pour déjeuner ? On va y aller doucement mais ça te ferait du bien de te dégourdir les jambes.

Une partie de moi avait envie de refuser au cas où Beck passerait me voir et trouverait ma chambre vide, mais elle avait raison. J’avais besoin de sortir de cette pièce et de bouger mes membres douloureux. Nous emportâmes le fauteuil roulant, au cas où, mais je n’en eus pas besoin avant le trajet du retour quand une vague de fatigue me submergea.

— Assieds-toi, assieds-toi, il n’y a pas le feu, insista maman.

Je m’exécutai doucement et elle me tapota l’épaule. En approchant de ma chambre, je vis Beck devant la porte. Il était douloureusement beau, appuyé contre le mur avec sa casquette de base-ball. Ses lèvres étaient rouge cerise et son léger hâle faisait ressortir ses yeux noisette. Mais il semblait absent. Le Beck que j’avais connu en road trip avait disparu. Il avait été remplacé par l’ombre de cette personne et je n’arrivais pas à savoir pourquoi.

La culpabilité l’avait-elle rongé ?

— Salut, lançai-je avec un faible sourire.

Soudain, je fus gênée d’être assise dans un fauteuil roulant. Je croisai les mains sur mes genoux et ajustai ma blouse d’hôpital pour qu’elle couvre un peu plus mes jambes.

— Salut, Abby Mae, répondit-il d’une voix sépulcrale que je ne lui connaissais pas.

Ma mère s’arrêta devant la porte et, avant qu’elle ait le temps de le faire, Beck m’aida à me relever.

Son contact provoqua des picotements sur mon bras et je baissai les yeux pour regarder ses mains posées sur moi. C’était ma vision préférée au monde et je sus que je ne l’avais pas appréciée à sa juste valeur jusqu’ici.

Derrière nous, ma mère s’éclaircit la voix.

— Je vais aller me chercher un café. Je reviens.

Nous acquiesçâmes puis Beck me conduisit dans la chambre et m’aida à me recoucher. Une fois bien bordée sous les couvertures, je levai les yeux pour rencontrer les siens.

Tant d’émotions électrisaient l’air entre nous que je ne m’étais même pas rendu compte que je pleurais avant qu’une larme coule le long de ma joue.

— Abby...

— Non, le coupai-je, ayant besoin de me décharger du poids de sa culpabilité. Ce n’est pas ta faute. Je ne sais pas ce que tu t’imagines mais mon cœur a été rejeté à cause du dosage de mes médicaments. Pas à cause de toi. Pas à cause de

notre road trip. C'est vrai, j'aurais dû être plus prudente, et je le serai désormais, mais tu n'aurais rien pu faire.

Je pensais que mon petit speech allait alléger l'atmosphère mais Beck gardait son regard rivé sur mes mains. Je pris alors conscience que le fossé entre nous était plus grand que je ne le pensais.

— Abby, je sais tout ça, mais c'était quand même stupide de faire tout ce chemin pour aller à Marfa. Quand j'attendais l'ambulance et que tu étais inconsciente dans mes bras, j'ai cru que tu étais en train de mourir. J'ai cru te regarder pousser ton dernier soupir et je ne peux pas décrire ce que j'ai ressenti. Mon cœur s'est déchiré en deux. (Il commença à faire les cent pas.) Tes parents me faisaient confiance pour prendre soin de toi et au lieu de ça, je t'ai conduite au beau milieu de nulle part. Et pour quoi ? Pour des lumières ? Cela valait-il le coup de risquer ta vie ? Putain, non !

Il arracha sa casquette de sa tête et la frappa contre sa cuisse, me faisant sursauter.

— Beck ! protestai-je.

Si seulement mon corps avait pu être assez fort pour me permettre de me lever et faire entendre raison à Beck.

— Le MIT a autorisé mon transfert dans leur programme de journalisme, murmura-t-il et je sentis le contenu de mon déjeuner remonter dans mon estomac.

Je ne sais pas combien de temps je restai assise là, abasourdie, avant de répondre :

— Waouh... C'est super, Beck.

Il s'immobilisa et se tourna vers moi.

— Mais je ne vais pas y aller. Je ne peux pas être à Boston si tu es à Dallas.

Quoi ? Il abandonnerait tout ça pour moi ? Son avenir ? Quel futur aurait-il sans diplôme ? Son père serait encore plus furax qu'il ne l'était déjà.

— Beck, tu ne peux pas faire ça, répondis-je, même si je n'avais qu'une envie : lui crier de rester.

Le moniteur cardiaque se mit à bipper mais le son me parvint à peine. Chaque fibre de mon être était concentrée sur le fait que j'allais perdre Beck, que je le veuille ou non. Je refusais d'être la source de ses regrets. J'entendis l'infirmière pénétrer dans la chambre mais je n'arrivais pas à détacher mon regard de lui.

— Tout va bien, ici ? Il faut que tu te reposes, Abby.

Elle lança un regard noir à Beck. Son message était clair : pas de querelles d'amoureux quand on a un cœur défaillant.

Nous acquiesçâmes et, lorsqu'elle se retourna pour partir, Beck vint s'asseoir à côté de moi.

— Je ne vais pas te laisser. Arrêtons d'en parler pour aujourd'hui. J'ai encore une semaine pour prendre ma décision. Passons du temps tous les deux. J'ai simplement envie d'être avec toi.

Il me prit dans ses bras en veillant à ne pas tirer sur mes perfusions ou toucher ma canule nasale. Je m'agrippai à son T-shirt et me déplaçai légèrement pour que nous puissions tenir tous les deux sur le matelas. Le minuscule lit d'hôpital s'affaissa sous son poids et je me retrouvai attirée vers lui comme s'il avait été mon centre de gravité.

Je ne sais pas si ma mère finit par revenir pour vérifier que tout allait bien mais nous avons allumé la télé et je me suis endormie devant un vieil épisode de *Friends*. Le bras fermement enroulé autour de la taille de Beck, je tâchai de respirer son odeur plutôt que celle, aseptisée, de l'hôpital.

Ma décision de repousser Beck n'avait pas été prise sur un coup de tête. Au cours de la dernière semaine passée tous les deux, j'avais beaucoup réfléchi à notre relation et à ce qui était le mieux pour lui. Bon, je sais, ça peut paraître légèrement hypocrite. J'en avais tellement voulu à Caroline de m'avoir poussée à partir alors qu'elle était au plus mal. Mais elle était morte rapidement, ce qui n'allait pas être mon cas. Je ne savais pas à quoi ressemblerait ma vie dans quelques semaines, quelques mois, ou quelques années. Je ne pouvais pas infliger ça à Beck. Si j'avais su que j'allais bientôt mourir, j'aurais accepté qu'il reste. Mais il y avait de grandes chances pour que ma vie soit assez barbante pendant un bon moment. C'est pourquoi j'ai pris cette décision.

Ne me jugez pas, s'il vous plaît. J'essayais de choisir la voie noble, pas celle qui me rendrait le plus heureuse.

Je renonçai donc à Beck de la seule manière possible : brutalement.

Il était censé retourner au MIT le lendemain et tout préparer pour le semestre. Je savais que son père lui avait réservé un billet d'avion mais Beck avait décidé de ne pas s'en servir.

Je ne pouvais pas le laisser faire ça.

À l'aube, l'infirmière avait ouvert les rideaux afin que je puisse voir l'aire de jeu. Des enfants couraient, faisaient du toboggan et jouaient à chat. J'observai quelques minutes leurs jeux insouciantes mais comme la fenêtre de l'hôpital bloquait leurs rires, j'avais l'impression de regarder un film muet. Quand j'entendis frapper à la porte, je refermai à la hâte mon journal et le dissimulai sous mes mains posées sur mes genoux.

Ma mère se leva d'un bond de son siège et m'adressa un petit signe de tête. Elle avait pour instruction de rester devant la porte au cas où j'aurais besoin d'aide. La veille, elle m'avait dit que seul Beck devait choisir de rester ou de partir mais qu'elle respectait ma décision. Je lui fis un sourire mélancolique avant qu'elle le fasse entrer.

Il me lança un grand sourire, remplissant ma vie par sa présence.

— Tu seras heureuse d'apprendre que je suis végétarien depuis quatre jours !

m'annonça-t-il en tournant sur lui-même comme pour me montrer sa transformation.

Je n'avais pas le cœur à rire mais réussis à lui rendre son sourire.

— C'est super, Beck. Ça n'est pas trop dur ?

Je ne voyais pas de mal à essayer d'avoir une dernière conversation normale avant le début de ma vie post-Beck.

— Atroce. Mais je commence à apprécier le tofu, donc ça va. Et le beurre de cacahuètes est maintenant l'ingrédient de base de la plupart de mes repas, répondit-il en s'asseyant sur le lit à côté de moi.

Il était si chaud et plein de vie alors que, depuis mon entrée à l'hôpital, j'étais dix fois plus pâle qu'avant. J'avais envie d'absorber sa chaleur.

Je n'avais pas confiance en mes cordes vocales aussi hochai-je simplement la tête.

Il était ravi de mener la conversation.

— Je t'ai apporté des livres et je me disais qu'on pouvait sortir, si ça te tente. Selon l'infirmière, si on emporte ton fauteuil roulant, il n'y a pas de problème. Il faudra simplement que tu portes un masque et qu'on ne reste pas trop longtemps dehors.

Il semblait si excité par son programme que je faillis accepter. Puis je repensai à ce qu'il venait de dire. Il faudrait que je porte un masque. Un masque pour m'empêcher d'attraper quoi que ce soit. Mon cœur ne pouvait supporter plus d'obstacles. J'étais une petite chose fragile. Incapable de me lever, de marcher, de respirer le grand air. C'est pour cette raison que mes doigts se refermèrent autour du cahier et que je me résolus à m'en tenir au plan initial.

— Je préférerais rester ici. Je suis fatiguée, mentis-je.

Il fronça les sourcils d'un air inquiet et ses fossettes disparurent quand sa bouche se crispa.

— Qu'est-ce qui se passe, Abby ?

Ses yeux noisette n'allaient pas me laisser m'en tirer à si bon compte.

— Il faut que tu ailles à Boston, murmurai-je.

Je sentis son corps se raidir sur le lit. Sa main formait un poing.

— Tu remets ça ? Tu es sérieuse ?

Il semblait en colère, plus en colère que dans ce bar à Marfa. Alors que je faisais simplement ce qui était juste.

— Beck...

Je poussai le cahier dans sa direction mais il refusa de le prendre.

— Ne fais pas ça, Abby, lança-t-il, la mâchoire serrée. Je ne plaisante pas. Ne nous fais pas ça. Je t'ai répété tous les jours que je ne voulais pas t'abandonner.

Ses yeux lançaient des éclairs. Je secouai la tête, essayant de parler malgré

l'émotion logée dans ma gorge.

— Ça m'est égal. Ma décision est prise. Tu dois partir. Je te quitte, déclarai-je d'une voix ferme que je ne me connaissais pas.

Je semblais implacable et sûre de ma décision.

— Abby, s'il te plaît..., supplia-t-il et mon cœur se serra de douleur et de regrets.

— Je ne veux pas que tu restes. Il faut que je me concentre sur ma santé et toi sur la fac, répondis-je d'une voix atone.

C'était la vérité mélangée à des mensonges. Toute ma vie, j'avais été un fardeau pour mes proches. Beck méritait mieux.

— Je pourrais t'aider à guérir, murmura-t-il, les poings serrés.

Je n'avais qu'une envie : le prendre dans mes bras pour le consoler. Mais moi, qui allait me reconforter ? Je secouai imperceptiblement la tête.

— Si tu me le demandes, je partirai, mais je ne reviendrai pas, menaça-t-il. Si c'est vraiment ce que tu veux, alors d'accord, mais ce sera terminé entre nous.

Je savais qu'il essayait simplement de me faire changer d'avis. Mais ses paroles me blessèrent néanmoins. Elles s'enfoncèrent au cœur de mon bonheur. Mais c'était *précisément* ce que je voulais. Je n'avais pas envie d'être un poids pour lui. J'aimais Beck car il était l'incarnation de ce que la vie devrait être et je ne pourrais jamais me pardonner de lui enlever ça.

Face à mon silence devant son ultimatum, il se leva brusquement et contempla le mur un moment. Il agrippa sa nuque et je vis les muscles de son dos onduler sous son T-shirt.

— Pardon, murmurai-je.

Je tendis la main vers lui et ma canule nasale glissa. Dans quelques secondes j'allais me sentir étourdie, mais je devais tenir.

— Essaie de comprendre. S'il te plaît.

Je ne voulais pas que ça se termine ainsi entre nous. J'avais besoin qu'il me regarde. Qu'il me dise que tout irait bien. Que j'avais pris la bonne décision.

Quand il se tourna enfin vers moi, ses traits étaient aussi durs que la pierre.

— Non. Tu sais quoi ? Je ne comprends pas, aboya-t-il et je me recroquevillai comme s'il m'avait frappée. Ne fais pas ça, Abby.

Une seconde plus tard, la porte s'ouvrit et ma mère passa la tête par l'embrasure, principalement pour s'assurer que tout allait bien. Puis elle s'éclipsa de nouveau pour nous laisser un peu d'intimité. Mais le bruit de la porte avait sorti Beck de sa stupeur. Il secoua la tête et se retourna pour partir.

— Attends ! criai-je en me saisissant du journal avant de sauter du lit.

Un vertige me fit vaciller et je me rattrapai sur la table de chevet. Mon corps protesta et mon cœur pompa à plein régime pour tenter d'envoyer assez de sang

oxygéné pour me faire tenir debout.

Mais Beck ne se retourna pas.

— Beck ! C'est pour toi.

Je levai le cahier comme pour le supplier de le prendre. Je n'osais pas m'éloigner de la table de chevet de peur de me retrouver face contre le carrelage. Le moniteur cardiaque hululait derrière moi et je savais que nous ne disposions que de quelques secondes avant que l'infirmière se précipite dans la chambre. Je me fichais qu'on m'entende hurler depuis le couloir. Je ne pouvais pas le laisser partir sans qu'il ait lu ce journal. Il fallait qu'il sache combien il comptait pour moi.

Mais rien dans la vie n'est parfait. J'avais obtenu ce que je désirais : Beck allait vivre sa vie. Je n'en ferais simplement pas partie.

Je tentai de prendre de grosses goulées d'air et de ralentir les battements de mon cœur, mais en vain. Il fallait que je m'asseye mais pas tout de suite. Beck me quittait. Sa main empoigna la poignée de la porte et ma lèvre trembla tandis que les larmes coulaient sur mes joues.

Il retira sa main, prêt à faire demi-tour, quand l'infirmière et ma mère se précipitèrent dans la chambre.

— Pars, jeune homme ! aboya l'infirmière d'une voix bien trop dure. Tu en as déjà assez fait !

— Beck ! hurlai-je, essayant en vain de le pousser à se retourner pour prendre le journal.

Mais les infirmières et le médecin lui bloquaient le passage. Je lançai le cahier qui percuta la porte avec un bruit sourd. Autour de moi, le monde tournoya. Je ne devais pas m'évanouir, pas tout de suite. Il fallait que je voie Beck une dernière fois. Mais l'infirmière qui me remettait sur mon lit bloquait mon champ de vision.

Je sentis la main de maman me caresser les cheveux pour m'empêcher de me relever.

— Il est partie, ma chérie. Calme-toi. Calme-toi.

Elle répéta ces mots encore et encore. Je me cramponnai à elle de toutes mes forces, dans l'espoir qu'elle puisse effacer chaque moment douloureux de ma vie.

J'avais pris la bonne décision, je le savais. Pourtant, le doute qui s'insinua en moi faisait naître des cauchemars chaque fois que je fermais les yeux. Mon cerveau avait le don pour dénicher les idées les plus sombres et les rejouer inlassablement dans mon esprit.

Beck à des fêtes. Beck avec des filles. Beck en train de faire l'amour avec sa nouvelle copine. J'essayai de me convaincre que ça valait mieux comme ça. En

vain. J'attrapai le seau à côté de mon lit et vomis le contenu de mon estomac, priant pour que la douleur et la tristesse disparaissent.

*

Pendant un mois, Beck appela tous les jours mais je ne répondis pas. C'était chaque fois un crève-cœur mais je savais que si j'entendais sa voix, je craquerais et le supplierais de revenir. Aussi, à la place, je regardais le téléphone vibrer sur la table de chevet de l'hôpital, ébranlant le silence de la chambre, rappel de tout ce que j'avais été obligée de sacrifier.

Un an plus tard

J'étais assise dans le bureau de Dr Lucas comme tous les quinze jours depuis un an. Ses élégantes lunettes posées sur le bout de son nez, elle vérifia une dernière fois tous les points de sa liste. J'observai son gilet bordeaux et souris en pensant combien notre relation avait évolué au fil du temps.

— Ton emploi du temps est en ordre. C'est bien d'avoir choisi les bases en première année. Comme ça, si tu décides de changer de matière principale, ça ne posera pas de problèmes, déclara-t-elle en suivant la liste du doigt.

Nous avons déjà tout passé en revue au moins dix fois et je savais que ma séance était presque terminée. Je crois qu'elle la faisait durer car c'était la dernière. Je n'avais plus besoin d'une coach de vie. Cette idée me fit sourire et je rangeai mes documents dans mon sac à main.

— Je ne pense pas changer de matière principale mais je suis d'accord, répondis-je en la dévisageant.

Elle rencontra mon regard et hocha la tête. Nous avons fini par nous comprendre et je lui étais vraiment reconnaissante de l'aide qu'elle m'avait apportée au cours de l'année passée.

— Tu peux être fière de toi, Abby. Tu as réussi. Tu as été acceptée à l'université. Tu pars demain, es-tu nerveuse ? demanda-t-elle comme si nous avions été des amies.

Je m'étais souvent posé cette question ces derniers jours. La veille, j'avais rendu visite aux parents de Caroline pour leur dire au revoir. Pendant le dîner, ils m'avaient interrogée sur la fac. Avais-je peur de déménager, de commencer les cours ? Je savais qu'ils étaient sincèrement heureux pour moi. Au moment de partir, ils m'avaient offert un cadeau d'adieu. Ils avaient mis de l'argent de côté pour les études de Caroline et, au lieu de l'utiliser, ils voulaient m'offrir une bourse. Ils savaient que je payais de ma poche les frais d'inscription et me léguaient donc une « bourse Caroline ». Quand ils m'avaient remis le chèque, j'avais fondu en larmes et juré de m'en montrer digne. Même morte, mon amie

continuait à prendre soin de moi.

Cet argent, ainsi que celui que j'avais économisé en travaillant dans un café au cours des derniers mois, m'aiderait à payer la première année de fac. Après tous les frais médicaux de mon dernier séjour à l'hôpital, je ne pouvais pas demander à mes parents de m'aider financièrement. Et même s'ils en avaient eu les moyens, c'était quelque chose que je devais faire moi-même.

Dr Lucas s'éclaircit la voix, me tirant de ma rêverie, et je secouai la tête.

— J'ai simplement hâte d'y être, répondis-je.

Elle hocha la tête avec un faible sourire et je sus qu'elle était aussi émue que moi. Avait-elle mesuré combien j'avais changé ? À quel point elle m'avait aidée ?

— C'est marrant, le test avait finalement raison, lançai-je en repensant aux options improbables qu'il m'avait proposées un an plus tôt : garde forestière, écrivain, comptable et ingénieur biomédical.

Elle me sourit largement et me serra dans ses bras.

— Je pense toujours que tu aurais fait une garde forestière du tonnerre, répondit-elle en riant avant de s'écarter pour me regarder.

Je fis semblant de lever les yeux au ciel.

— Ne m'oublie pas dans les remerciements de ton premier roman, d'accord ?

Elle m'agrippa les épaules et je serrai les lèvres pour ne pas pleurer.

— Promis, répondis-je avec un clin d'œil.

L'année passée, j'avais institué une routine : travailler au café durant la journée avant de rentrer chez moi écrire non-stop. Tout avait commencé avec le carnet que maman m'avait apporté à l'hôpital. Je l'avais rempli de la première à la dernière page des souvenirs du road trip. Avant de passer aux histoires qui vivaient dans ma tête depuis dix-neuf ans. Lorsque j'avais trop mal à la main à force d'écrire, je passais à l'ordinateur. Chaque matin, je me réveillais tout excitée. Je voulais devenir écrivain et ferais tout pour réaliser mon rêve. J'avais été acceptée dans un programme d'écriture créative de renom afin de perfectionner ma technique. J'étais fin prête.

— J'espère que tu te pliras à Boston, Abby, déclara-t-elle avant de m'enlacer une dernière fois.

*

Boston compte près de soixante facs mais seules deux d'entre elles m'intéressaient : l'Université de Boston, où j'étais inscrite, et le MIT. M'installer ne me prit pas longtemps. Je vivais dans une petite résidence universitaire juste à côté du campus et n'avais pas encore rencontré ma colocataire. La résidence avait été construite dans les années 1970 et tous les meubles semblaient

vermoulus. Je choisis le coin le plus lumineux de la chambre puis installai mon bureau face à la fenêtre. Ce serait mon espace d'écriture.

Je ne voyais pas le MIT de la chambre mais je savais qu'il était là. Il était séparé de l'Université de Boston par le fleuve Charles. Je pouvais y aller à pied. Le premier soir, assise à mon bureau, je regardai mon reflet dans la vitre en pensant que je ne connaissais qu'une seule personne dans toute cette ville. Et elle ignorait que j'avais quitté Dallas.

Le lendemain matin, je passai au crible le contenu de ma nouvelle garde-robe. Il faisait déjà frais à Boston en ce début d'automne et j'avais abandonné mes shorts en jean pour m'initier à l'art de la superposition. Une fois ma veste boutonnée, je fermai l'appartement à clé et sortis explorer la ville.

Quelle différence avec Dallas ! Les bâtiments étaient plus vieux et avaient cette patine caractéristique des constructions centenaires. Les maisons en gré rouge bordaient les rues et je les laissai me conduire vers le fleuve Charles. Je savais que les chances de tomber sur Beck étaient faibles mais qu'importe. Je voulais inspecter le campus du MIT, voir l'endroit où il passait son temps ; où il avait passé un an sans moi.

Je m'arrêtai au milieu du Harvard Bridge pour observer un groupe de rameurs qui passaient en dessous. Leurs mouvements synchronisés étaient hypnotisants et je pris une photo pour l'envoyer à ma mère. L'idée de me voir partir pour Boston ne l'avait pas enchantée mais elle n'avait pas réussi à me faire changer d'avis. Il avait fallu un peu de persuasion et quelques larmes à l'aéroport mais je lui avais promis de l'appeler tous les jours et de rentrer aussi souvent que possible.

Abby : Je suis officiellement une Bostonienne. Voici une photo prise du Harvard Bridge.

Maman : Ne tombe pas ! On dirait que tu es près du bord...

Je souris et rangeai mon téléphone dans ma poche. Certaines choses ne changeraient jamais et ça m'allait très bien. Elle avait tout fait pour me garder en vie et n'avait vraiment pas besoin que le fruit de son dur labeur tombe d'un pont par accident. Après quelques minutes de marche, j'atteignis l'épicentre du campus du MIT. Un grand escalier en pierre menait à un bâtiment imposant qui me fit penser au Panthéon de Rome. Mais ce n'est pas ce qui attira mon attention.

Devant le bâtiment se dressait une statue tout en transparence. Des chiffres et des symboles mathématiques en acier inoxydable dessinaient une gigantesque silhouette humaine. La plaque à sa base indiquait : « L'Alchimiste ».

Elle faisait presque trois fois ma taille et le devant de la sculpture, là où auraient dû se trouver les jambes de l'homme, était coupé afin qu'on puisse se tenir debout à l'intérieur. Je craignis que l'espace confiné ne me rende

claustrophobe mais la façon dont étaient disposés les symboles vous donnait l'impression d'être à la fois dedans et dehors. Le ciel bleu perçait à travers les trous de chaque symbole et je pris mon temps pour étudier la sculpture de tous les côtés.

Autour de moi, les étudiants rentraient dans leur dortoir ou dans d'autres bâtiments du campus. Cela me donna une idée sur le moyen de contacter Beck et je restai assise là à réfléchir à la lumière du soleil bostonien jusqu'à sentir une vibration dans ma poche.

Je regardai l'écran de mon téléphone et souris avant de me relever.

— Coucou, maman, répondis-je en attendant de pouvoir traverser pour rejoindre ma résidence.

C'était le début de l'après-midi et j'avais oublié de déjeuner. Elle avait probablement dû le sentir. À croire que les mamans ont des pouvoirs magiques.

Elle soupira presque imperceptiblement dans le combiné.

— Promis, je ne te dérangerai pas tout le temps comme ça. Juste la première semaine, d'accord ?

Je savais qu'elle avait pleuré et je mentirais en disant qu'elle ne me manquait pas terriblement.

— Je suis contente de t'entendre, maman, dis-je en essayant de maîtriser mes émotions. Toi aussi tu me manques. Tu veux me tenir compagnie sur le trajet du retour ? proposai-je en fourrant ma main libre dans la poche de ma veste avant de me diriger vers le pont.

— Tu es toujours en train de marcher ?

Je l'entendais s'agiter. Elle préparait probablement le dîner. Je regardai autour de moi pour m'assurer que personne ne m'entende.

— J'étais en train d'élaborer un plan pour contacter Beck.

— Oh, raconte-moi tout ! Mais... attends un peu. Tu as son numéro et de nos jours, tout le monde est sur Facebook. Tu ne peux pas le contacter comme ça ?

— Maman... Où est le romantisme là-dedans ? plaisantai-je.

— Ce serait plus simple, c'est tout. Ça pourrait être ton plan B, ajouta-t-elle et je fis la grimace.

Je ne voulais pas de plan B. Je n'avais pas envie de lui envoyer un texto ou de l'appeler. Beck méritait mieux que ça. Il méritait quelque chose de grandiose.

Ce soir-là, assise à mon bureau, je commençai à échafauder mon plan. Je ne savais même pas si Beck se trouvait encore au MIT ou même à Boston mais qu'importe. Je tapai sur mon clavier, à écrire, effacer et reformuler mes idées jusqu'à en être satisfaite. Il me semblait impossible de synthétiser mes sentiments sur une page, mais j'y parvins. Une seule page avec un titre qui, je l'espérais, attirerait l'attention. Je décidai de me lever tôt et d'en faire autant de

copies que me le permettait mon petit budget.

Cette nuit-là, je me tournai et me retournai en me remémorant notre road trip. J'ouvris le journal que je gardais sur ma table de chevet et relus mes passages préférés. Les pages étaient usées, tachées et cornées. Ce carnet avait été ma béquille. En y réfléchissant, Beck m'avait fait une faveur en partant sans le prendre, mais cette fois, je ne le laisserai certainement pas s'en aller.

Je traversai le campus du MIT encore désert, une pile de papiers à la main. Je m'étais réveillée aux aurores pour être sûre de pouvoir m'acquitter de ma tâche sans avoir des milliers d'étudiants dans les pattes.

Le campus était immense mais je me concentrai sur la zone où avaient généralement lieu les cours de journalisme. Je collai des affiches sur les bâtiments, les poteaux téléphoniques et les panneaux d'affichage.

Je tapissai le bureau des étudiants de feuilles jusqu'à ce que les murs en soient presque totalement recouverts. Mon but final était le centre du campus, où j'avais découvert la statue la veille. J'essayai de me dépêcher mais, au moment où je pensais être hors de danger, je sentis une présence derrière moi.

— Mademoiselle, avez-vous conscience d'être en train de dégrader la propriété de l'école ? lança une voix autoritaire.

Je me retournai lentement pour tomber nez à nez avec un homme très distingué. Il avait d'épais cheveux blancs bien coiffés, des lunettes en écaille étaient perchées au bout de son nez fin et il portait une veste en tweed bleu marine sur une chemise blanche immaculée.

— Je... Je..., bafouillai-je, incapable de formuler une réponse.

Il était sur le point de tout gâcher, ou de me réprimander. Les confrontations me terrorisaient et je manquai éclater en sanglots.

— Nos gardiens ont déjà assez de pain sur la planche comme ça sans avoir à nettoyer derrière des vandales. Vous comprenez ? demanda-t-il d'un ton dur.

Son regard sévère me donna l'impression d'être une vulgaire délinquante.

— Je suis désolée, murmurai-je en baissant les yeux sur ma pile de feuilles.

Mon plan me semblait stupide, à présent. Comment avais-je pu croire qu'il fonctionnerait ?

— Puis-je au moins voir ce que vous affichez ?

Rougissante, je lui tendis une feuille d'un geste maladroit, sans oser affronter son regard. S'il ne m'avait pas trouvée ridicule jusqu'ici, ce serait bel et bien le cas après avoir lu mon plaidoyer pour récupérer Beck.

Il parcourut l'affiche du regard d'un air indéchiffrable. Ses épais sourcils

blancs s'arquèrent de surprise puis les coins de sa bouche se relevèrent.

— Est-ce vrai ?

— Oui, monsieur.

Figée, je m'attendais à ce qu'il me menace ou appelle la police du campus. Je m'imaginai être traînée, menottes aux poings, au moment exact où Beck pénétrerait sur le campus. Mais, à ma grande surprise, l'homme distingué tendit la main.

— Donnez-m'en quelques-unes, je les collerai dans le département d'architecture où j'enseigne.

Mes yeux faillirent sortir de mes orbites. Il était sérieux ? Il allait vraiment m'aider ?

Les mains tremblantes, je lui tendis une dizaine de feuilles. Les événements prenaient une tournure inattendue ! Avant de s'éloigner, il me dévisagea.

— Quand j'étudiais en Italie, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille. Nous nous croisions tous les jours à l'université et je n'ai jamais trouvé le courage de lui adresser la parole. Je ne voudrais pas que vous nourrissiez les mêmes regrets.

Il hocha la tête comme pour lui-même et esquissa un sourire avant de s'éloigner d'un pas assuré. J'avais l'impression d'être entrée dans la quatrième dimension. Un rire s'échappa de mes lèvres et je restai là, complètement abasourdie, à le regarder disparaître au bout du couloir.

Une fois parti, je baissai les yeux sur la feuille de papier pour essayer de comprendre ce qui avait bien pu le convaincre de m'aider.

DAMOISELLE EN DÉTRESSE RECHERCHE HÉROS MUSCLÉ

Si vous lisez ces mots, il y a de fortes chances que vous soyez de trop dans mon histoire d'amour. Mais j'ai besoin de votre aide. Vous jouez un rôle essentiel dans la façon dont se terminera mon histoire.

Je m'appelle Abby Mae et, il y a un an, j'ai renoncé à une partie de ma vie dont je pensais pouvoir me passer. Je pensais avoir pris la bonne décision mais à présent je ne peux m'empêcher de me demander si les choses n'auraient pas pu être différentes.

Si vous avez déjà laissé passer votre chance de trouver l'amour, croisé le regard d'une jeune fille dans un café ou celui du garçon assis à côté de vous dans le bus sans oser lui parler, alors vous me comprendrez. J'ai décidé de me lancer et de forcer le destin dans l'espoir que le garçon que je recherche trouve ce mot.

Je ne peux révéler son prénom mais notre histoire est belle et courte, et je pense que vous méritez de la connaître :

Il était une fois un beau garçon qui portait une casquette de base-ball et une jeune fille cynique qui choisissait une urne.

C'était un garçon têtu qui s'est incrusté dans mon road trip et moi une jeune fille qui a appris qu'on n'a jamais trop de chamallows.

Caroline, mon amie, a précipité la fin de notre voyage et nous avons pris conscience de la fragilité de la vie.

C'était un garçon qui m'a regardée faire du karaoké et moi la jeune fille qui a failli nous faire

virer d'un bar.

John Denver était la muse de notre road trip et j'ai appris à croire dans le pouvoir de ses chansons.

J'étais une fille qui avait préféré l'Action à la Boisson et lui un garçon qui avait hurlé qu'il m'adorait dans l'océan.

Il est parti car je lui ai forcé la main mais aujourd'hui je le supplie de comprendre mes raisons.

Si tu es ce garçon, viens me retrouver dans la statue de l'Alchimiste demain à 18 heures. Dans le cas contraire, s'il vous plaît aidez-moi et faites circuler ce message afin que je retrouve mon héros.

Je souris intérieurement à l'idée qu'un professeur émérite veuille jouer un rôle dans mon histoire. Si mon message lui avait paru sincère, ce serait peut-être également le cas de Beck.

Le bruit d'un skate-board sur le trottoir me tira de ma rêverie et je levai les yeux. En quelques minutes, le campus était passé d'une ville fantôme à un zoo débordant d'activité. Je fronçai les sourcils et observai les gens qui fourmillaient autour de moi dans l'espoir de repérer des yeux noisette familiers ou des cheveux bruns cachés sous une casquette de base-ball. Mais je ne vis qu'un mélange hétérogène d'étudiants qui ne ressemblaient nullement à Beck.

Je tenais toujours à la main une pile d'affiches mais les étudiants s'arrêtaient déjà pour lire celles que j'avais collées et il m'était impossible de continuer sans que quelqu'un me remarque. À la hâte, je ramassai toutes mes affaires et commençai à me diriger vers le Harvard Bridge.

Le lendemain se traîna à la vitesse d'un escargot. Je tendis le cou pour regarder le réveil. 8 heures. Quand je vérifiai de nouveau, il n'était que 8 h 15.

— Put..., grommelai-je dans mon oreiller, le laissant étouffer la fin de mon juron.

La veille, je n'avais pas réussi à m'endormir avant 2 heures du matin. Quand j'avais enfin rejoint les bras de Morphée, des images de Beck en train de rire tandis que je me trouvais en larmes dans la statue avaient tourbillonné dans ma tête jusqu'à ce que je me réveille en sursaut et en sueur. J'oubliais de préciser que, dans mon rêve, j'étais déguisée en tyrannosaure. Je ne sais pas vraiment ce que mon cerveau essayait de me dire par là, excepté que m'habiller en dinosaure n'était pas l'idée du siècle si je voulais reconquérir le cœur de Beck. Je devrais peut-être même éviter tout déguisement.

Je sortis du lit et allai choisir les vêtements que je porterais plus tard. Un jean et un T-shirt à manches longues, moulant et rayé. Une tenue simple qui ne donnait pas l'impression que j'avais fait trop d'efforts vestimentaires. Une fois mes habits posés sur le lit, je me laissai tomber au sol.

Si Beck avait quitté le MIT, je survivrais et choisirais de rire de toute cette expérience. Enfin peut-être. Mais s'il avait une copine, je ne sais pas ce que je ferais. Un an, c'est très long, et nous ne nous étions pas du tout parlé. Pas une seule fois après le mois qu'il avait passé à essayer de me joindre. Je mentirais en disant que je n'avais pas secrètement espéré être dans un remake de *N'oublie jamais*. J'avais même demandé à ma mère si elle ne me cachait pas toutes les lettres d'amour qu'il m'avait envoyées. Elle avait levé les yeux au ciel avant de me conseiller d'aller prendre l'air. C'était simplement agréable de me dire que Beck n'avait peut-être pas tiré un trait sur moi en un claquement de doigt. Bon, d'accord, l'idée que quelqu'un vous écrive une lettre par jour pendant un an est très romantique, c'est vrai, mais aussi totalement irréaliste. Ça faisait beaucoup de papier et de timbres.

Soudain, je fus tirée de mes pensées par un coup à la porte et je levai les yeux au moment où elle s'ouvrait. Je retins mon souffle alors qu'une fille aux longs

cheveux bruns, le visage criblé de taches de rousseur, entra en traînant une valise derrière elle. Elle jeta un œil au lit vide, aux bureaux, puis au sol sur lequel j'étais assise, les genoux remontés contre ma poitrine.

Quelle formidable première impression ! On aurait dit que je venais de m'échapper d'un asile de fous.

Je la vis déglutir avant qu'un minuscule sourire s'épanouisse sur ses lèvres. Elle était aussi nerveuse que moi.

— Salut, tentai-je, ne sachant pas vraiment quels codes sociaux j'étais censée employer dans cette situation.

L'année passée, ma coach de vie, Danny la drag-queen, mes voisins gays et mes parents avaient été mes meilleurs amis. Depuis la mort de Caroline, je ne m'étais pas fait de véritables amis et maintenant que je me trouvais en face de quelqu'un de mon âge, j'avais l'impression que mes poumons se serraient alors que je me demandais ce qu'elle pouvait bien penser de moi.

Je me relevai d'un bond et me rendis compte que nous faisons pratiquement la même taille.

— Je m'appelle Abby.

— Salut, répondit-elle avec un sourire timide. Moi, c'est Sammy.

Nous nous observâmes un moment en silence avant que je reprenne la parole.

— J'ai choisi ce côté pour la lumière mais si tu veux échanger, pas de problème. C'est juste que j'aime être face à la fenêtre quand j'écris, déclarai-je à la hâte en montrant du doigt diverses choses dans la chambre.

— Oh, non. Non, c'est parfait. Ça ne me dérange pas.

Elle avait une petite voix, comme celle d'une souris.

Je pris une profonde inspiration pour tenter de me calmer. Puis je me mis à rire. Un minuscule gloussement qui se transforma en un rire hystérique. Sammy me regarda comme si je débarquais de Pluton puis éclata de rire à son tour.

— J'étais très angoissée à l'idée d'avoir une colocataire. Aucun de mes amis de lycée n'a été accepté dans cette fac, m'expliqua Sammy en s'asseyant sur son lit, un peu plus détendue à présent.

Je haussai les épaules et l'imitai.

— Je pense que tout va bien se passer.

Et j'étais sincère. Ça faisait du bien de savoir que j'allais bientôt me faire une amie. Que même si je ne récupérais pas Beck, il me resterait toujours Sammy.

— Si tu as d'autres affaires, je peux t'aider à les remonter, si tu veux.

Son visage s'éclaira.

— Ça serait super ! Et ensuite... on pourrait aller déjeuner, si ça te dit. Il y a une sandwicherie au bout de la rue qui propose des menus végétariens.

— Tu es végétarienne ? Moi aussi !

Un grand sourire aux lèvres, j'ouvris la porte et nous descendîmes chercher le reste de ses bagages.

Après le déjeuner et avoir fait un tour de la ville, je me retrouvai à divulguer mon plan à Sammy. Pas tant par envie de lui révéler tous mes secrets, mais plutôt parce qu'elle me semblait avoir le droit de savoir que j'allais potentiellement passer les prochains jours couchée sur le sol à m'apitoyer sur mon sort, incapable de trouver l'énergie d'interagir avec un être humain. Certes, c'était le pire des scénarios, mais ça pouvait arriver.

— Waouh... C'est très courageux, dit-elle alors que je laçais mes tennis.

— Je n'ai pas l'impression d'être courageuse. J'ai plutôt l'impression d'être sur le point de prendre l'autoroute en sens inverse, répondis-je en riant avant de me demander si nous nous connaissions assez pour qu'elle ne soit pas effrayée par mon sens de l'humour un peu particulier.

Son rire me rassura.

— Tu veux que je t'accompagne ? Je ne resterai pas si tu n'en as pas envie.

Elle semblait si sincère que j'eus l'impression d'entendre Caroline applaudir depuis l'endroit où elle veillait sur moi.

— Avec plaisir. Ça m'évitera de me dégonfler.

Je me levai et pris une profonde inspiration. J'aperçus mon reflet dans le miroir. Ma peau claire faisait ressortir mes yeux verts. Mes boucles blond vénitien entouraient mon visage. Pas de maquillage, juste moi. Le moi qu'avec un peu de chance Beck aimait toujours.

— Tu es superbe, déclara Sammy en mettant son sac sur son épaule.

Je croisai son regard dans le miroir et lui lançai un petit sourire idiot avant notre départ en direction de la statue.

L'amour vous rendra téméraire. Il peut révéler des aspects de votre personnalité que le bon sens et la peur gardent habituellement cachés. Car l'amour est à la fois altruiste et égoïste. Me diriger vers cette statue prouvait à quel point j'allais devoir être égoïste si je voulais reconquérir Beck. Quand je pénétrai sur le campus du MIT et que j'aperçus tous ces gens, je ne fis pas demi-tour, même si mes jambes refusaient de me porter. Je devais être courageuse. Pour lui.

Autour de la statue attendait une foule qui aurait pu rivaliser avec la file d'attente d'un concert de rock. Mon flyer à la main, les gens discutaient avec animation. Plus j'essayais de me rapprocher, plus la foule devenait dense.

Les yeux écarquillés de Sammy confirmèrent mes craintes. Mon cœur martelait dans ma poitrine, assourdissant les bruits de la foule. Quoi qu'il se passe, ça ne serait pas privé. Il y avait des téléphones portables, des appareils photo et un millier de mémoires qui captureraient pour toujours mon inévitable cœur brisé.

— Toutes ces personnes sont là à cause de ton affiche ? demanda Sammy en s'agrippant à mon coude pour ne pas me perdre dans la foule.

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je, abasourdie. Je ne suis pas sûre de pouvoir faire ça.

Je sentis la panique m'envahir. Je n'avais pas imaginé que ça intéresserait les gens. J'avais plutôt peur que personne ne lise la lettre. Le fait que tant de personnes soient curieuses de l'issue de mon histoire faisait se tordre mon estomac en un bretzel.

— Abby, dit Sammy en regardant sa montre. Il te reste encore quinze minutes. Rapprochons-nous et tu décideras de ce que tu veux faire une fois sur place.

Elle avait raison. Personne ne savait encore que j'étais la fille dont parlait le prospectus, ils penseraient simplement que nous voulions être au premier rang. Nous nous frayâmes un chemin parmi la foule, nous attirant les regards courroucés de gens qui attendaient visiblement depuis un bon bout de temps. Je

ne savais pas quoi dire. J'essayai de cacher mes joues rougissantes et de garder la tête baissée.

La statue était une île plantée au beau milieu d'un *no man's land*. Personne ne voulait s'en approcher de trop près. Je jetai un regard las à Sammy qui, les yeux écarquillés, ne cessait de secouer la tête d'un air incrédule. Je me demandai si elle avait imaginé que son premier jour à la fac puisse être si rocambolesque.

Pourquoi tous ces gens étaient-ils venus ? Peut-être que, les cours n'ayant pas encore commencé, personne n'avait rien de mieux à faire ? J'aurais dû y penser. Maman avait raison : j'aurais dû téléphoner à Beck. Je sortis mon portable de mon sac. Rien. S'il avait vu l'affiche, ne m'aurait-il pas déjà appelée ?

— Abby, il ne reste que cinq minutes, penses-tu qu'il faille... ?

Ses yeux passèrent alternativement de la statue à moi. Elle fut incapable de terminer sa phrase. La situation était totalement dingue.

Je rempochai mon téléphone et pris une profonde inspiration. Mes mains étaient moites. Sammy me donna un petit coup de coude pour me tirer de ma stupeur. Il fallait que j'avance, que je parte, que je fasse quelque chose.

Mais j'en étais incapable.

Je croisai alors le regard du professeur distingué rencontré la veille, celui qui aurait pu me dénoncer à la police du campus. Il me regardait avec un petit sourire et je restai bouche bée. Ça va sembler étrange étant donné que je les connaissais à peine, Sammy et lui, mais leur présence me donna l'impression d'être moins seule. Peut-être que si les gens se mettaient à me jeter des tomates pourries, ils viendraient à mon secours.

Vous connaissez cette sensation qui s'empare de vous quand vous êtes sur le point de sauter dans une piscine d'eau froide ? Vous savez qu'elle va être gelée et que tout ce qu'il vous reste à faire, c'est de bloquer votre respiration et de vous jeter à l'eau. Il y a un moment où, alors que vous vous tenez au bord, votre cœur fait une embardée dans votre poitrine et, sans même en avoir conscience, vous pliez les genoux et sautez, que vous l'ayez sciemment décidé ou non. C'est exactement ce qui se passa quand je fis un premier pas dans le cercle. C'était un petit pas mais mon corps l'interpréta comme un accord de ma part et, sans même m'en rendre compte, je me retrouvai devant la statue. Mes pieds avançaient mais mon cerveau me criait de battre en retraite, de prendre les jambes à mon cou tant qu'il en était encore temps.

Autour de moi, les conversations n'étaient qu'un bruit de fond, les visages des taches floues. La statue m'accueillit en silence et je pénétrai à l'intérieur.

Sammy leva un pouce en signe d'encouragement et je fermai les yeux. Puis je les rouvris et regardai la foule sans la voir. Mes doigts se refermèrent sur le petit pendentif autour de mon cou. Je touchai le cœur doré en repensant au marché

aux puces et aux vieilles biques que notre baiser avait outrées.

J'entendis mon cœur tambouriner dans ma poitrine. Chaque battement était un pas vers mon destin funeste. *Boum*. Il ne va pas venir. *Boum*. Il n'étudie probablement même plus au MIT. *Boum*. Et s'il avait une copine ? *Boum*.

— Je crois que c'est de moi dont tu parles dans ton message, lança une voix assurée.

Mon cœur fit une embardée et je tournai vivement la tête pour tomber sur un inconnu. Grand et dégingandé, il portait des Converse et une paire de lunettes branchées. Mais ce n'était pas Beck.

— Euh..., bredouillai-je, mal à l'aise.

Je n'avais pas envisagé l'éventualité que quelqu'un d'autre que Beck se manifeste.

— Tu me fais marcher, c'est ça ?

Son visage se fendit d'un sourire.

— Tout ce que je dis, c'est que si ton gus ne se pointe pas, je serais ravi de le remplacer.

La vache... Je n'eus même pas le temps de réfléchir à sa requête car, en quelques secondes, un troupeau de mecs s'avancèrent à leur tour pour m'offrir leur proverbiale pantoufle de vair. Tous voulaient être sous le feu des projecteurs. J'aurais pu partir du principe qu'ils étaient sincères, ça aurait été plus que flatteur, mais je savais que ça avait plus à voir avec leur cerveau de jeunes mâles qu'autre chose. Leur besoin d'attention et d'approbation de la part de la gent féminine était tel qu'ils étaient prêts à se porter volontaires pour pouvoir plus tard s'en vanter à la cafétéria.

J'essayai de leur sourire mais j'étais bien trop nerveuse et dus prendre sur moi pour ne pas m'enfuir sur-le-champ.

— N'abandonne pas. Je serai ton héros, cria quelqu'un.

Ils ne pensaient pas à mal mais leurs petites plaisanteries me rappelèrent une seule chose : il était 18 heures passées et Beck ne s'était pas montré. Voilà pourquoi ils se comportaient ainsi. Ils avaient pitié de moi et essayaient de m'aider. Je passai la paume de ma main contre ma poitrine, essayant de dénouer le nœud qui s'y était soudain formé. Je laissai retomber les mains le long de mon corps puis sortis de la statue.

Il n'avait pas vu mon message. Ou s'il l'avait vu, ça ne l'intéressait pas. Tout le monde m'observait avec un air de pitié. Je ne voulais pas de leur compassion. Je voulais que Beck étudie toujours au MIT. Que le destin soit de mon côté, pour une fois. Être capable d'effacer la douleur de l'année passée. Mais je ne pouvais pas avoir le beurre et l'argent du beurre. J'avais renoncé à Beck pour qu'il suive son rêve et c'est comme ça que l'histoire était censée se finir.

C'était terminé.

Je levai les yeux dans l'espoir de repérer le professeur distingué dans la foule. Cela ne fut pas bien difficile : c'était le seul à avoir plus de vingt-cinq ans. Son regard croisa le mien et il haussa les épaules, comme pour me dire que tout irait bien. Je me mordis la lèvre pour m'empêcher de pleurer. J'avais l'impression de les avoir laissés tomber, Sammy et lui.

Les secondes se changèrent en minutes et les gens commencèrent à se rendre compte que le spectacle était terminé. Certains semblaient déçus mais la plupart s'en fichaient pas mal. Pour eux, c'était comme regarder une télé-réalité. Mes prétendants me tapotèrent l'épaule avant d'aller retrouver leurs amis, chacun d'entre eux m'abandonnant aussi vite qu'ils s'étaient portés volontaires. Le type aux Converse s'attarda encore un peu. De tous, je pense que c'était le plus sincère, et je lui en fus reconnaissante. Sans lui, je me serais déjà retrouvée au fond du trou au lieu de n'en être qu'au bord. Ce n'était pas rien.

— Merci, murmurai-je à son attention avec un petit sourire.

— De rien. Je pensais vraiment...

Sa voix s'estompa alors que mon regard dérivait sur ses Converse. Juste sous son pied gauche, une petite flèche blanche avait été dessinée à la craie. Quelques mètres plus loin, j'en remarquai une autre. Elles s'éloignaient de la statue.

Impossible...

Je ne pris même pas la peine de réfléchir ; je suivis les flèches, me frayant un passage à travers la foule. La plupart des gens commencèrent à me suivre mais j'accélérai le pas, tête baissée. Les flèches me menèrent derrière la statue puis vers la bibliothèque. Certaines avaient été presque totalement effacées mais je continuai à relier les points jusqu'à arriver devant un immense terrain de sport. Ce dernier se trouvait au centre des dortoirs des étudiants de première année mais, en cet instant, une seule personne occupait l'espace tentaculaire.

La première chose que je vis fut cette chevelure brune aux pointes bouclées, scintillant au soleil. Je portai la main à ma bouche et le monde sembla avancer au ralenti. Nous restâmes figés avant que quelqu'un me pousse doucement et me rappelle que je devais continuer de marcher. Je pris une profonde inspiration et avançai sur l'herbe. Nous n'étions qu'à quelques mètres l'un de l'autre mais il se mit à marcher dans ma direction.

Quand je fus assez près pour voir ses yeux noisette où pointait un tourbillon de folie verte, mon souffle se coupa. Ses traits parfaits, son air sûr de lui, ses fossettes, tout était là, exactement comme je l'avais rêvé chaque nuit depuis un an. Un rire spontané s'échappa de mes lèvres quand nous nous arrêtâmes à quelques centimètres l'un de l'autre.

Il hocha la tête, comme pour se convaincre que c'était vraiment moi.

Je retrouvai mon Beck. Exactement comme je l'avais laissé.

Je lus dans son regard une stupéfaction absolue et ne pus retenir mes larmes. Il était là, souriant, en chair et en os. Au milieu de milliers de personnes, c'était toujours le seul à pouvoir transformer ainsi mon monde.

Quand il prit la parole, son trouble était palpable. Le ton de sa voix était nerveux et son regard voletait sur mon visage, comme s'il ne savait pas ce sur quoi se concentrer.

— J'étais le garçon qui n'aurait jamais dû te quitter et toi la jeune fille qui aurait dû me retrouver plus tôt.

Mes mains se tordirent contre ma bouche alors que j'éclatai en gros sanglots. Ce n'étaient pas des larmes mignonnes, non, mais d'incontrôlables larmes de joie. Impossible de me ressaisir, peu importe combien j'essayais.

Il avança la main pour l'enrouler autour de ma nuque et la chair de poule m'envahit. J'avançai d'un pas et posai mes mains sur son torse musclé. Il se pressa contre moi.

— Tu veux savoir pourquoi je t'ai suivie dans cette entreprise de pompes funèbres ?

Je penchai la tête. Je me souvenais de notre première rencontre comme si ça avait été la veille.

— Tu m'as expliqué que tu m'avais suivie sur un coup de tête, répondis-je avec un petit sourire.

— C'est la vérité, mais je ne t'ai pas tout dit. (Il entremêla son bras au mien.) J'étais garé à la station-service de l'autre côté de la rue et je t'ai vue sortir de ta voiture. Soudain, juste avant d'entrer dans le salon funéraire, tu as levé la tête vers le soleil et fermé les yeux, comme un prisonnier qui retrouve la liberté après des années d'enfermement. C'était vraiment étrange. Personne ne s'arrête pour apprécier la vie comme ça. Mais toi, si. J'ai vu ton grand sourire et je n'arrivais pas à en détacher mon regard. À cette seconde, j'ai su que vivre une existence dans laquelle je n'aurais pas traversé la rue pour te rencontrer ne m'intéressait pas.

J'essuyai mes larmes tandis que le souvenir me revenait en mémoire. Il faisait référence au moment où, pour la première fois de ma vie, je m'étais sentie vraiment libre. Le premier pas vers le début de ma petite aventure.

— Pardon de t'avoir obligé à partir, bredouillai-je.

— Abby...

— Il fallait que je guérisse pour toi. Pour moi. (J'observai mes mains posées sur son T-shirt. J'aimais sentir son cœur battre dans sa poitrine à l'unisson du mien.) Je devais découvrir ce que je voulais faire de ma vie.

J'avais tant de choses à lui raconter... Il hocha la tête et je plongeai mon

regard dans le sien. Quand il reprit la parole, les coins de sa bouche se relevèrent.

— J’ai beaucoup aimé ton gros titre.

J’éclatai de rire et enfouis mon visage contre son torse, inhalant l’odeur que j’avais eu envie de mettre en bouteille des mois plus tôt.

— Assez bon pour rejoindre ton équipe ?

Il écarta délicatement les cheveux de mon visage et laissa ses mains posées sur mes tempes. Puis il releva doucement ma tête vers lui.

— Plaisantes-tu car tu es trop froussarde pour me dire que tu m’aimes devant tous ces gens ? demanda-t-il avec un petit sourire sûr de lui.

J’avais envie de le lui dire. Mais avant, il fallait que je partage certaines choses avec lui.

— Je veux être écrivain. J’ai été acceptée à l’université de Boston.

Sa bouche s’ouvrit en grand. Il fronça les sourcils, son assurance ébranlée.

— Tu vis à Boston ? Tu vis ici ? demanda-t-il en indiquant le sol du doigt.

J’éclatai de rire devant sa stupéfaction, mais je ressentais exactement la même chose.

— Je suis venue pour toi. Je t’aime, Beck... J’ai besoin que tu suives tes rêves pour pouvoir suivre le mien à tes côtés.

Sa mâchoire se crispa. Ses mains tremblaient dans mes cheveux et j’enroulai mes doigts autour de son avant-bras.

— Moi aussi, je t’aime.

Puis, comme toujours, il m’embrassa au moment où je m’y attendais le moins. Il se pencha vers moi et pressa ses lèvres contre les miennes. Ce baiser contenait tout ce que nous avions enfoui en nous depuis si longtemps. Je passai les mains autour de son cou et les siennes se resserrèrent dans mon dos. Nous aurions pu rester enlacés toute la journée mais j’entendis les étudiants applaudir à tout rompre.

Beck s’écarta en riant puis leva ma main en l’air comme si j’avais été un boxeur après la victoire. Il esquissa une petite révérence et les acclamations redoublèrent. Je riais et pleurais à la fois. Mon visage était marbré et j’essayai de maîtriser mes émotions, même si ça semblait impossible.

— Fichons le camp d’ici, murmura Beck à mon oreille.

J’avais l’impression d’être dans un rêve très réaliste. Il fallait que je sache si Beck était vraiment là, si je n’allais pas me réveiller.

Je cherchai Sammy du regard.

— Ma coloc est là. Elle vient juste d’arriver à Boston, je ne veux pas partir sans elle.

Elle se tenait un peu à l’écart. Elle me souriait mais semblait manifestement

un peu perdue. Je ne voulais pas l'abandonner. Quelque chose chez elle parlait à mon âme. Peut-être était-ce simplement le fait que nous soyons toutes les deux des végétariennes timides, mais j'avais le sentiment de devoir veiller sur elle comme Caroline l'aurait fait avec moi.

Beck suivit mon regard et hocha la tête.

— Pas de problème. On peut peut-être la raccompagner chez vous puis aller quelque part, juste toi et moi ?

Un frisson me parcourut l'échine à l'idée de me retrouver de nouveau seule avec lui.

Il m'attrapa la main mais, au moment de partir, je me tournai pour chercher une dernière fois le professeur des yeux. J'avais perdu sa trace en suivant les flèches mais j'avais le sentiment de devoir lui dire merci. Le plus gros de la foule s'était déjà dispersé mais je le repérai, adossé à un chêne à quelques mètres de là.

Je souris et lui fis un petit signe de la main. Il hocha la tête et partit dans la direction opposée.

— Alors comme ça, c'est là que tu vis ? demandai-je en franchissant le seuil de son studio.

Il passa une main dans ses cheveux en bataille et hocha la tête. L'appartement était petit mais douillet, décoré à l'image des goûts éclectiques de Beck. Un drapeau vintage du Texas accroché au-dessus d'une cheminée en briques me rappela celui de notre tipi à Marfa. Je jetai un regard derrière mon épaule et le lui montrai. Il hocha la tête et enfonça ses mains dans ses poches arrière sans me fournir aucune explication. Je me demandai s'il l'avait acheté après notre voyage.

Son appartement n'était pas vraiment impeccable – c'était un étudiant, après tout – mais le lit était fait et l'évier ne débordait pas de vaisselle sale. Un bon point pour lui.

— Alors, j'ai réussi l'examen ? demanda-t-il en passant ses bras autour de ma taille.

Je fermai les yeux et laissai retomber ma tête contre son torse. Je murmurai une espèce de « oui » sans entrer dans les détails.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois vraiment là, dit-il en me faisant pivoter vers lui.

Sammy avait jusqu'ici fait office de chaperon. Impossible de se jeter l'un sur l'autre en sa présence. Mais maintenant ? Maintenant, tout pouvait arriver.

— As-tu couché avec un autre mec ? Rencontré quelqu'un d'autre ? demanda-t-il doucement.

Quelle étrange question... Comme si un autre que lui avait pu occuper mes pensées. Il n'y avait de place pour personne à part lui.

— Non, répondis-je en secouant la tête.

Il poussa un soupir de soulagement. Mais il avait titillé ma curiosité.

— Et toi ?

J'essayai de me convaincre que si tel était le cas, ce ne serait pas la fin du monde. Nous n'étions pas Ross et Rachel. Je m'occuperais de la jalousie plus tard.

— Presque. Quand je suis rentré à Boston, furieux contre toi de m’avoir repoussé, je suis allé à une fête et j’ai beaucoup bu. J’ai fricoté avec une nana, on est montés à l’étage...

— Arrête, l’interrompis-je en posant mes mains sur son torse. Si tu n’as pas couché avec elle, je n’ai pas besoin des détails. J’avais si peur que tu aies une copine... Quand j’ai collé ces affiches hier, je n’arrêtais pas de me demander comment je réagirais si j’apprenais que tu étais amoureux d’une autre.

Il éclata de rire et secoua la tête.

— Impossible.

Je rougis et me tournai pour étudier la cuisine. Il garda ses distances, m’observant déambuler. Je touchai sa cafetière et son torchon avant d’apercevoir la salière et la poivrière en forme de zombies posées sur sa gazinière. Je voulais connaître le moindre détail de sa vie. Savoir le nombre de cafés qu’il buvait par jour. Ce qu’il aimait manger au petit déjeuner. Nous aurions peut-être désormais l’occasion de se découvrir l’un l’autre.

Je grimpai sur le plan de travail.

— Quand as-tu vu mon message ? demandai-je, impatiente de savoir comment mon plan avait fonctionné.

À ce souvenir, ses yeux brillèrent.

— J’ai vu toutes les affiches quand je suis passé à la fac récupérer des trucs. Mais je ne l’ai lue qu’au déjeuner. Quelqu’un en avait laissé une sur la table et, en mordant dans mon sandwich, j’ai aperçu le titre. Au début, je n’arrivais pas à y croire. J’ai cru que mes yeux me jouaient des tours.

Sa voix avait des accents de surprise, d’euphorie, d’*amour*.

Soudain, il changea brusquement de sujet.

— Comment vas-tu ? Et ton cœur ? demanda-t-il les bras croisés en m’étudiant attentivement.

— Tout va bien, maintenant. Je suis le même traitement depuis onze mois. Mon système immunitaire est aussi bon que possible. J’ai déjà trouvé un cardiologue à Boston. J’ai rendez-vous avec lui demain, d’ailleurs. Ma santé est ma priorité absolue, désormais.

Il hocha la tête et ferma les yeux en poussant un profond soupir. S’inquiétait-il pour moi depuis tout ce temps ?

— Maintenant, c’est également ma priorité absolue. Si tu veux bien, demain, je te conduirai chez le médecin.

Ses yeux se firent soudain plus sombres. Il me fixa du regard avant de traverser la cuisine pour me rejoindre. Ses mains glissèrent sur mes genoux et remontèrent le long de mes cuisses. Il passa son pouce sur la couture intérieure de mon jean.

J'étais incapable de détourner le regard de ses doigts qui m'exploraient. Il m'écarta délicatement les cuisses. Mes hanches se trouvaient au bord du plan de travail et, lorsqu'il s'avança, nos corps s'emboîtèrent parfaitement.

— Avec plaisir. Et après on pourrait peut-être proposer à Sammy de nous rejoindre pour déjeuner ? proposai-je, pleine d'espoir.

— Bonne idée. Mon pote James vient juste de rentrer pour la reprise des cours, je pourrais également l'inviter.

Ses mains remontèrent jusqu'à la peau nue au-dessus de mon jean et je frissonnai. À son contact une chaleur que je n'avais plus ressentie depuis son départ m'envahit.

— Reste avec moi cette nuit, murmura-t-il en déboutonnant mon jean.

À ce stade, j'étais incapable de me concentrer sur autre chose que ses mains sur ma peau. J'étais même prête à dormir dehors à même le sol pourvu qu'il n'arrête pas de me toucher.

— D'accord, mais on ne dort pas, répondis-je en souriant.

Il gloussa puis prit mon visage en coupe dans ses mains.

— Vos désirs sont des ordres, Abby Mae.

Je fermai les yeux et pressai mes lèvres contre les siennes. Une image de l'ancienne Abby, de l'Abby pré-Beck, passa devant mes yeux et les souvenirs remontèrent à la surface.

Ces dernières années, ma vie avait connu de sacrés rebondissements. Je m'étais préparée à mourir et avais fait la paix avec la conclusion précipitée que la vie semblait avoir prévue pour moi.

Puis mon biper s'était déclenché.

Ce morceau archaïque de technologie avait vibré sur ma table de nuit, annonçant qu'on m'avait trouvé un donneur.

Soudain, je m'étais retrouvée avec un trop-plein de vie dont je ne savais pas quoi faire. Être à Boston, à l'université, me semblait totalement surréaliste. On m'avait donné une seconde chance. Une chance de réaliser mes rêves. Une chance de commettre des erreurs et de me battre pour les réparer.

Mais je n'avais pas toujours ressenti ça. Après ma greffe, j'avais eu l'impression d'avoir un poids sur mes épaules. Je devais prouver que je méritais ce nouveau cœur. J'avais l'impression de devoir vivre chaque moment comme si c'était le dernier. Ne pas être meilleure, ne pas profiter de la vie au maximum, ça aurait été ne pas faire honneur au cœur de Colby.

Je vivais pour tous ceux qui m'entouraient. Caroline, Colby, mes parents. J'étais terrorisée à l'idée de prendre de mauvaises décisions.

Il m'était impossible d'ignorer les questions qui tourbillonnaient dans mon esprit.

Certaines vies sont-elles plus précieuses que d'autres ? Le monde avait-il plus perdu de la mort de Colby qu'il n'avait gagné de ma vie ? Peut-on mesurer la valeur d'une personne à l'impact qu'elle a sur le monde qui l'entoure ? Dans la mort, combien d'amis laissons-nous derrière nous ?

Un an plus tôt, je pensais connaître la réponse à ces questions. Mais aujourd'hui, je prenais conscience que personne n'est en mesure d'évaluer la valeur d'une vie humaine.

Nous n'étions pas censés avoir toutes les réponses.

Je ne pouvais plus vivre uniquement pour Colby ou Caroline.

On m'avait donné un cœur. On m'avait offert la vie, ce cadeau magnifique dont rares sont les élus, et c'était à moi, et à moi seule, de décider comment je voulais l'utiliser. Et pas en fonction de ce que d'autres jugeraient noble.

J'avais fini par me débarrasser de la peur et de l'angoisse et la vie m'était alors apparue dans toute sa clarté. Je voulais écrire. Je voulais inventer des histoires comme celles de mon journal. Je voulais être avec Beck et me réveiller tous les matins en appréciant la sensation de mon cœur battant sous ma cicatrice.

Beck

Je n'arrivais pas à croire qu'elle m'était finalement revenue. Cette étrange et magnifique fille pas sportive pour un sou qui avait volé mon cœur alors que j'essayais de dérober le sien. Elle semblait si innocente, perchée ainsi sur le plan de travail de ma cuisine. Impossible de garder mes distances. Je savais que j'aurais dû la jouer détaché mais je n'aurais trompé personne. L'an dernier, en me disant de partir, elle m'avait brisé le cœur. Pendant une semaine, j'avais tout fait pour la convaincre mais quand elle avait remis ça sur le tapis la veille du jour où j'étais censé partir, j'avais craqué. L'ego masculin peut tout supporter jusqu'à un certain point et elle avait écrabouillé le mien.

Alors que je caressais son ventre plat, ses yeux verts se révoltèrent sous l'effet du désir. Je fis passer son T-shirt par-dessus sa tête et le jetai sur le sol de la cuisine derrière moi. Le gémissement sexy qui lui échappa m'indiqua qu'elle validait chacun de mes gestes.

— Abby...

Je reculai pour la regarder un instant, contemplant ses seins dissimulés sous un soutien-gorge rose. Je glissai ses cheveux dorés derrière ses épaules pour avoir un meilleur accès à sa poitrine. Sa belle cicatrice imparfaite était toujours là où elle se trouvait la dernière fois que j'avais eu la chance de me retrouver avec cette fille merveilleuse. Je fis courir mes doigts et mes lèvres sur sa clavicule, sa poitrine, puis autour de sa cicatrice. Son innocence était terriblement sexy. Abby n'avait aucune idée de l'effet qu'elle me faisait. Avec ses petites tennis et son air de ne pas y toucher, elle me rendait complètement fou.

J'adorais être témoin d'un aspect de sa personnalité que personne d'autre n'avait eu la chance de voir.

— Tu m'as tellement manqué, murmura-t-elle alors que mes lèvres effleuraient le renflement de ses seins, juste au-dessous de sa cicatrice.

Ses mots savaient m'atteindre comme rien d'autre. À l'idée de la savoir avec

moi, heureuse et en bonne santé, je la serrai fort contre moi. Mes mains s'enroulèrent dans ses cheveux alors que j'attirai sa bouche contre la mienne. Il y avait bien trop de vêtements entre nous. Elle tira sur mon T-shirt tandis que je dégrafai son soutien-gorge. J'avais envie d'elle, ici et maintenant. Notre désir transparaissait dans nos mouvements frénétiques. Ongles contre peau, mains arrachant les vêtements. Elle avait le souffle court et je voyais sa poitrine se soulever et redescendre rapidement.

D'une main, je retirai mon T-shirt puis passai l'autre dans son dos. Elle semblait si fragile dans mes bras mais la sensation de son corps contre le mien était telle que dans mon souvenir.

— Beck, pas sur le plan de travail, murmura-t-elle à mon oreille. J'ai l'impression qu'un couteau va me rentrer dans les fesses ou je ne sais quoi.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à la fin de sa phrase. Ça semblait pourtant bien parti... Riant tous les deux aux larmes, je la pris dans mes bras pour l'entraîner loin de tout ustensile tranchant.

— Tu choisis : lit ou futon.

Elle pressa de nouveau ses lèvres sur les miennes et je la sentis sourire contre ma bouche.

— J'étais sûre que tu avais un futon.

Je me reculai pour la regarder. Elle ne cessait de sourire, tout comme moi depuis que j'avais aperçu son flyer sur la table de la cafétéria. Je m'étais résigné à ne plus jamais la revoir. J'avais cru qu'elle me considérait comme une amourette de vacances, un type qui lui avait fait oublier son chagrin l'espace de quelques semaines.

— Et pourquoi pas contre le mur ? lança-t-elle d'une voix rauque en me tirant de ma rêverie.

— Comme on a failli le faire la première fois ?

Je la plaquai contre le mur et elle enroula ses jambes autour de moi. Elle était chaude, le genre de chaleur qu'il faut mériter. Le genre de chaleur qui vous brûle tellement la peau que, pour le restant de vos jours, votre corps se rappellera la sensation d'être proche de cette fille, d'être en elle.

— Ou comme à Marfa, répondit-elle, ses yeux verts voilés de désir.

J'observai sa parfaite peau nacrée. Abby était si douce et rougie par l'excitation qu'il était difficile de décider si je préférais lui faire l'amour contre le mur ou prendre mon temps sur mon lit.

— Dis-moi que tu m'aimes, Abby, exigeai-je en lui embrassant le menton et la nuque.

Elle arqua le dos, accentuant la pression de sa peau contre ma bouche. Mes lèvres effleurèrent la chaîne de son pendentif et je souris au souvenir du marché

aux puces.

— Beck..., commença-t-elle à répondre mais je retirai l'une de mes mains de ses hanches pour ouvrir le médaillon.

Je voulais voir si elle avait remplacé le couple à l'intérieur. Je sentais sa poitrine se soulever et descendre contre ma main.

Je me figeai.

À l'intérieur étaient dissimulés deux bouts de papier. Sur le premier était écrit mon prénom en minuscules lettres cursives. Sur le second se trouvait une carte du Texas sur laquelle certaines villes étaient marquées d'un cœur. Elle avait relié les cœurs d'une fine ligne rouge. Quand je compris enfin ce que j'avais sous les yeux, je ne pus m'empêcher de sourire.

Chaque cœur indiquait une ville que nous avions visitée un an plus tôt.

Elle avait retracé l'itinéraire de notre voyage et le gardait dans le médaillon posé sur son cœur.

Elle enroula sa main autour de mes doigts fermement serrés autour de son pendentif.

— Je t'aime, avec ce cœur. (Elle avança la tête et déposa un baiser sur mes lèvres. Puis elle posa une main sur sa cicatrice, sur le cœur qui battait en dessous.) Et *avec celui-là*.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier ma famille pour son soutien indéfectible.

Maman, tu es ma lectrice-test et mes livres ne pourront jamais se passer de ta validation. Tu es la première à avoir cru en l'histoire d'Abby et Beck.

Lance, merci pour ton soutien. Merci d'avoir lu et corrigé ce livre. Tu as aidé à donner vie à ces personnages et il y a un peu de toi chez Beck.

Merci à toutes mes lectrices : TK Rapp, Stacey Lynn, Brittainy C. Cherry, Jennifer Beach, et Cassidy Cayman. Vos remarques pertinentes m'ont énormément aidée !

Un énorme merci à ma merveilleuse éditrice aux éditions Taylor K. Ce livre n'aurait peut-être jamais été publié sans tes coups de pied aux fesses, ha ha !

Merci à toutes mes collègues auteurs indépendantes (au sein de Author Support 101 et du Write Club). Mesdames, je ne pense pas que j'aurais eu l'énergie d'écrire sans votre aide. Merci de m'avoir accordé votre confiance et donné le sentiment d'appartenir à une communauté dans ce monde de dingues !

Un merci tout particulier à Gabby pour sa relecture fantastique.

À tous ceux qui ont accepté de lire les épreuves de ce livre et donné une chance à Abby & Beck, merci.

Et enfin, merci aux formidables blogueurs qui ont tout mis en œuvre pour que cette histoire atterrisse dans les mains des lecteurs. Je n'aurais rien pu faire sans vous.

Déjà parus dans la collection *& moi*

Dans la série *Rosemary Beach*, d'Abbi Glines :

Dangerous Perfection
Simple Perfection
Take a Chance
One More Chance
Forever Mine
Don't go
Come Back
Best Kiss
In Flames

Dans la série *Stage Dive*, de Kylie Scott :

Rock
Play
Sing
Slow

Dans la série *Dive Bar*, de Kylie Scott :

Dirty
Twist
Chase

Dans la série *Le Club*, de Lauren Rowe :

Flirt
Match
Love

Dans la trilogie *Kat & Josh*, de Lauren Rowe :

Aspiration

Dans la série *Sous ta peau*, de Scarlett Cole :

String
Broken
Pure
Dark

Dans la série *Preload*, de Scarlett Cole :

Te regarder danser

Autres titres :

Virgin, de Radhika Sanghani
Bitch, de Radhika Sanghani
Si on nous l'avait dit, de Laura Trompette
L'Échappée, de Julie Tremblay
Les Délices d'Ève, d'Emilie Collins

Cœur à corps, d'Emilie Collins
Private Lesson, de Samantha Beck
Pour le jeu, de R.S. Grey
Rouge, de Julie Huleux

Table des matières

Couverture
Page de titre
Du même auteur
Page de copyright
Dédicace

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Remerciements

Déjà parus dans la collection emoi